



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

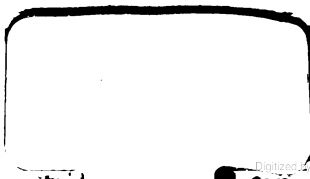


Théorie de l'éducation

Guillaume Grivel, Moutard

Phil. 643

Phil. 643



EX GENT



THÉORIE
DE
L'ÉDUCATION.

TOME PREMIER.



C. Monnet. inv. et del. 1775

P. Chenu Sculp.

THÉORIE
DE
L'ÉDUCATION;
OUVRAGE

UTILE AUX PERES DE FAMILLE
ET AUX INSTITUTEURS.

PAR M. GRIVEL.

*Doctrina vim promovet instam,
Rectique cultus pectora roborant. Hor. Ode III, Lib. IV.*

TOME PREMIER.



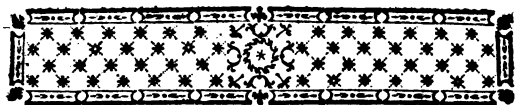
A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de la REINE, de
Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois,
Quai des Augustins, à Saint Ambroise.



M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



P R É F A C E.

DE tous les moyens propres à opérer l'union & l'avantage des familles, la douceur de la société, la prospérité de l'Etat & de l'humanité entière, il n'y en a pas de plus efficace qu'une éducation bien combinée, qui, portant sur une base solide & uniforme, feroit sortir le bien général des forces, des mœurs, des connoissances, en deux mots, des qualités & des talens de chaque individu, qu'elle auroit pris soin de former & d'instruire.

Il n'est point d'objet, sans doute, qui mérite l'attention universelle comme l'éducation, considérée sous

Tome I.

a

ij P R É F A C E.

ce point de vue qu'on semble n'avoir jamais pris. N'est-ce pas cette première habitude, qu'on appelle éducation, qui détermine le cours de la vie d'un homme, qui, réglée sur de bons principes, lui donne un corps robuste, une ame droite & un cœur sensible, la connoissance, la volonté & le courage du bien, ou qui l'affoiblit, le dégrade, le pervertit au physique & au moral, si elle est vicieuse elle-même, c'est-à-dire, opposée aux vues de la Nature & de la société?

Il n'est point d'esprit qui n'ait au moins confusément la conviction de cette vérité, & qui, sentant l'imperfection de nos méthodes d'éducation, ne desire qu'on les corrige, à présent sur-tout que les Arts ayant fait des progrès sensibles, le premier de tous, *l'art de former des*

hommes , est le seul qui soit encore dans l'enfance.

L'Europe , qui se vante si orgueilleusement de ses connoissances , n'a pas même pensé à rendre stables les principes de la société , puisque l'éducation n'y est pas établie d'après la vraie connoissance de l'homme , de ses droits & de ses devoirs. Aussi l'éducation est-elle par-tout insuffisante , défectueuse , ou contraire à elle-même. On s'est attaché à faire des Savans & des Artistes dans tous les genres , & on a réussi ; mais nulle part on ne s'est encore avisé de former des hommes les uns pour les autres , & delà vient que nulle part la société n'est parvenue à son point de perfection. Quelques esprits , appliqués à l'étude des choses sérieuses , ont senti le besoin d'une réforme dans l'éducation , & ont proposé de

nouvelles méthodes ; mais la cause du mal étant cachée, on s'est mépris au choix du remède.

Quel est, en effet, le but de ces méthodes ? y donne-t-on les moyens propres à former un homme, un citoyen ? Non, elles sont insuffisantes.

Les Anciens, qui ont écrit de l'éducation, n'ont presque traité que de l'enseignement. La plupart des Modernes ont pris, à leur exemple, l'instruction pour l'éducation. Quelques-uns, il faut en convenir, ont paru tendre au but véritable ; mais, donnant les rêves de leur imagination pour des loix invariables de conduite, ils n'ont produit que des systèmes d'éducation impraticables ou frivoles, qui ont moins instruit qu'étonné le Public. Le seul avantage qu'on ose s'attribuer ici, est

P R É F A C E. v

d'avoir profité des méprises & des erreurs où sont tombés ceux qui, jusqu'à présent, ont traité de l'éducation.

La Théorie qu'on en va donner, ne parle point directement à la Jeunesse ; c'est à ses guides que l'Auteur croit devoir s'adresser. Il faut d'abord qu'ils connoissent parfaitement le but où ils doivent mener leurs disciples , ainsi que la maniere de les conduire. Il faut donc inspirer aux Maîtres l'unité d'intention nécessaire pour arriver à ce but , afin que l'éducation, même particuliere, portant sur une base commune & uniforme , on tende vers le même point, le bien de la société. Il est indispensable qu'un Pere, qu'un Gouverneur , voie la nécessité de conduire ses élèves vers ce terme unique , & qu'il emploie , pour les y

a iij

vj . *P R É F A C E.*

pouffer , tous les refforts de leur intérêt personnel , qu'il connoisse les devoirs qui nous lient dans la société , & les droits qu'on y porte.

Quels sont ces droits & ces devoirs ? Nos devoirs sont de dépendance , de relation , ou personnels. Nos droits sont la liberté de notre personne & la propriété de nos biens , sauf les droits des autres. Dans les premiers devoirs sont compris ceux dont nous sommes chargés envers Dieu , envers nos parens & la Patrie ; les seconds regardent la société , tous les hommes qui sont nos freres ; les troisièmes ont nous-mêmes pour objet. Les droits & les devoirs sont relatifs & réciproques ; ils ne peuvent augmenter ou diminuer d'un côté , qu'ils n'augmentent ou ne décroissent de l'autre. De l'observation des devoirs & de la jouis-

sance des droits , naît la conservation & le bonheur de l'homme , qui ne peut subsister sur la terre sans cette harmonie. C'est ce que la *Théorie de l'éducation* établit d'une manière nouvelle , comme base de toute société. D'autres Ecrivains ont déjà parlé fort au long des devoirs , sans parler des droits relatifs , qu'ils semblent avoir ignorés. Pour engager l'homme à s'acquitter de ses devoirs , ils lui ont présenté des motifs purement moraux ou métaphysiques , motifs qui sans des moyens palpables , n'ont de pouvoir que sur certains esprits. En effet , la satisfaction de bien faire touchera toujours les âmes honnêtes & bien nées , par l'idée seule de la beauté de la justice & de la bienfaisance ; mais un homme ordinaire sera plus puissamment excité à être bon &

viiij P R É F A C E.

juste , s'il voit son intérêt présent & personnel dans cette justice ; & c'est à quoi il ne pourra se refuser , s'il a appris ses droits & ses devoirs d'après les principes de la *Théorie de l'éducation*. Nous établissons fortement dans cet Ouvrage , & l'existence de Dieu , & l'immortalité de l'ame , & la nécessité de la Religion , & la charité fraternelle , fondée sur les préceptes de la Loi divine ; mais en établissant les peines & les récompenses d'une vie à venir , nous croyons devoir avertir que la désobéissance & l'infraction aux Loix du grand ordre institué par l'Etre suprême , porte sa peine avec soi dès ce monde ; qu'un homme ne peut faire du mal à un autre homme sans se nuire , ni une Nation à une Nation , sans se frapper elle-même. Grande & sublime théorie de con-

P R É F A C E. ix

corde & de fraternité , fondée tant sur la raison que sur la Religion , & qui , suivie , engageroit tous les hommes à s'aimer & à se servir , d'un pôle à l'autre , par l'intérêt même de leur bien-être.

Les loix des droits & des devoirs , & leur sanction immuable , une fois développés , nous démontrons l'insuffisance de nos institutions pour faire des Sujets capables de les observer , & passons ensuite aux moyens de les y former.

Il y a trois parties principales à cultiver dans l'homme , le corps , le cœur & l'esprit , ou la partie physique , morale & intelligente.

La première demande des soins dès la naissance. Comme il convient de former un homme vraiment homme , qui jouisse long-temps d'une santé ferme dans un corps robuste ,

a v

qui puisse supporter les travaux les plus grands & les plus longues fatigues , résister à la mauvaise fortune & aux efforts ennemis , on ne fau- roit , pour l'y accoutumer , l'élever , même dans l'enfance , d'une manière trop mâle. Nous indiquons là-dessus les méthodes les plus recommanda- bles , par l'expérience des Anciens & des Modernes , & nous nous flattons de n'être point contredits sur ce que nous prescrivons à cet égard comme nécessaire , ou défendons comme nuisible.

Dans la partie morale , après avoir apprécié ce que peut l'éducation sur le caractère , nous enseignons les moyens de le connoître dans les dif- férens Sujets , & les diverses ma- nières d'en tirer parti ; nous faisons voir comment on peut rendre les jeunes gens dociles & s'en faire

aimer ; & parcourant ensuite les défauts ordinaires de la Jeunesse , nous indiquons pour chacun le meilleur préservatif. Sans jamais nous écarter de nos principes , nous enseignons la méthode d'embellir l'ame d'un jeune homme de toutes les vertus sociales , en y imprimant la nécessité de l'indulgence , des services mutuels & de la bienfaisance entre les hommes , & en soufflant dans son cœur le feu de l'émulation pour les grandes choses , qui nous porte à éгалer & à surpasser même les exemples sublimes qui nous frappent.

Enfin dans la partie de l'instruction , laissant au loin toutes les méthodes serviles d'instruire un jeune homme , nous en proposons de nouvelles , dignes d'être accueillies par leur simplicité. Nous faisons voir jusqu'à quel point l'instruction peut

xij *P R É F A C E.*

Être commune aux Enfans de tous les états , & où elle devient différente & particuliere. Nous annonçons un premier Livre de notre invention , qui apprenant à lire à un enfant avec une facilité surprenante & un plaisir singulier , lui montre en même temps à écrire , lui donne des leçons de dessein , & , gravant dans son esprit les images & les idées de tous les êtres corporels , lui en enseigne la dénomination dans toutes les Langues qu'on voudra lui apprendre. On trouvera encore dans cette partie une notion exacte des Arts mécaniques & du Commerce ; un précis d'enseignement des Sciences , des beaux Arts & des Belles-Lettres , une nouvelle méthode d'apprendre le Grec & le Latin , une maniere peu connue de voir & d'étudier l'Histoire ; un abrégé du droit

naturel de l'homme, base du droit des Nations & lien des sociétés ; enfin , pour ne laisser rien à desirer dans la partie de l'instruction , après avoir fait connoître à un jeune homme les hommes d'un autre temps , par le moyen de l'Histoire , & ceux de la société où il doit vivre , par la fréquentation & des observations éclairées , nous lui offrons les moyens de connoître & de juger les hommes , les mœurs & les gouvernemens des autres pays que le sien , en lui présentant le tableau de voyages faits dans cette vue , voyages dirigés sur un plan nouveau , & tendant toujours à la même fin que le reste de l'Ouvrage , le bonheur particulier de l'homme & l'avantage de la société.

Quelques parties de cet Ouvrage pourront sembler trop abstraites &

trop métaphysiques à ceux qui peu accoutumés à ramener leurs pensées sous les yeux de la réflexion , ne sauroient les y fixer long-temps pour en considérer toutes les faces , ni en creuser assez la profondeur pour en connoître la solidité. Semblables à ces hommes qui , éternés par l'inaction , ne tentent plus de grands efforts , ils dédaignent de s'appliquer aux choses sérieuses qui demandent la moindre contention d'esprit. Ils voudroient qu'un Livre ne fût pour eux qu'un amusement , & jamais une étude ; mais un Ouvrage didactique qui traite de l'objet le plus essentiel à la société , un Ouvrage dans lequel il s'agit d'établir des principes solides d'éducation , & de montrer quelles en sont les conséquences pour tous les états de la vie civile , exige par-là même quel-

que profondeur, & mérite qu'on s'efforce de l'entendre. S'il n'offre pas à l'imagination le plaisir d'une lecture amusante, il peut au moins procurer celui de contempler d'utiles vérités, & il atteint tout-à-fait son but, si en exerçant le jugement, il trouve le moyen de le satisfaire.

On auroit plus de raison, peut-être, de desirer à cette production l'agrément d'un style plus orné & les charmes d'une élocution plus fleurie ; mais, en convenant sans peine qu'elle auroit pû tenir ces avantages d'une main plus habile, je dirai que je n'ai pas cru devoir tenter de forcer la nature en excédant mon talent, & m'écarter de la simplicité de style & d'expression convenable à celle de mon caractère.

Au reste, plein d'une tendre affect

tion pour tous les hommes, & d'un zele ardent pour ma Patrie, j'ai composé cet Ecrit en vue de remplir la tâche de services que je dois à mes semblables, & je l'ai fait suivant mes forces. Si ses succès répondent à mes desirs, s'il contribue en quelque chose au bonheur de l'humanité, je ne regarderai pas mon existence comme inutile, la douce idée d'avoir fait le bien rendra mes jours heureux; & quand je finirai de vivre, je pourrai dire en fermant la paupiere : J'ai vécu, j'ai travaillé pour mes freres, je laisse après moi des traces d'homme, je ne mourrai pas tout entier.





T A B L E

D E S C H A P I T R E S

D U P R E M I E R T O M E.

<i>P</i> R É F A C E ,	page j
Introduction,	I

C H A P I T R E P R E M I E R.

<i>D R O I T S E T D E V O I R S D E L' H O M M E ,</i>	6
---	---

C H A P I T R E I I.

D E D I E U.

ARTICLE PREMIER. <i>Preuves de l'existence de Dieu ,</i>	9
ART. II. <i>Preuves métaphysiques de la spiritualité & de l'immortalité de l'Ame ,</i>	19
ART. III. <i>Preuves morales de la spiritualité de l'Ame ,</i>	25

ART. IV. <i>Causes de l'Incrédulité ;</i>	26
ART. V. <i>Devoirs de l'Homme envers Dieu,</i> <i>ou de la Religion ,</i>	31
ART. VI. <i>Droits de l'Homme établis par</i> <i>Dieu ,</i>	39

C H A P I T R E III.

D E V O I R S D E L' H O M M E E N V E R S *LA S O C I É T É .*

ART. I. <i>La Société, bien ordonnée , est le</i> <i>chef-d'œuvre de l'Esprit humain ,</i>	44
ART. II. <i>Qu'est-ce que la Patrie ?</i>	50
ART. III. <i>Fausse idée de la Patrie, cause</i> <i>des grands maux de l'Humanité ,</i>	53
ART. IV. <i>Le François bon & excellent</i> <i>Peuple, capable des plus grandes actions ,</i>	59
ART. V. <i>Causes de découragement pour cer-</i> <i>tains Esprits ; motifs d'un nouveau zèle</i> <i>pour les bons Patriotes ,</i>	61
ART. VI. <i>Ce qui a donné lieu de dire que</i> <i>nous n'avions plus de Patrie ,</i>	64

DES CHAPITRES. *xix.*

- ART. VII. *Qu'il y a encore de vrais Ci-*
toyens, 67
- ART. VIII. *Droits de l'Homme dans la*
Société, 89
-

CHAPITRE IV.

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS *SES PARENS.*

- ART. I. *Les sentimens qu'on doit à ses Pa-*
rens, sont la base de ceux de l'honnête
Homme & du Citoyen, 88
- ART. II. *Défauts des Peres, cause des*
vices de leurs Enfans, 91
- ART. III. *Oubli des Devoirs réciproques*
des Peres & des Enfans, relâchement
dans la Famille, désordre dans la So-
ciété, 97
- ART. IV. *L'Education domestique des An-*
ciens, combien différente de la nôtre,
sur-tout par la grande soumission qu'on
inspiroit à la Jeunesse pour les Parens,
100

ART. V. Principes de conduite pour les Peres ,	103
ART. VI. Conseils donnés aux Enfans ,	108
ART. VII. Droits du Pere & du Fils , re- lativement l'un à l'autre ,	109

C H A P I T R E V.

DEVOIRS ENVERS LES HOMMES.

ART. I. La plus favorable des Loix natu- relles à l'Humanité , est celle qui ordonne aux Hommes de s'aimer & de se secourir mutuellement ,	115
ART. II. Objections contre la Maxime , qui dit qu'il faut faire aux autres ce que nous voulons qu'il nous soit fait ,	117
ART. III. Preuves de la vérité & de l'u- tilité de la Maxime ci-dessus ,	119
ART. IV. Exemple d'une rare Bienfai- sance ,	123
ART. V. Où l'on continue de prouver la vérité de la Maxime ci-dessus , en faisant	

DES CHAPITRES. *xxj*

*voir que tout Homme est sujet aux miseres
humaines ,* 127

ART. VI. *Tous les Hommes sont égaux de
par la Nature ,* 129

ART. VII. *Nous devons aimer tous les
Hommes par la raison de notre bien-être ,*
131

ART. VIII. *Jusqu'où doit s'étendre la sen-
sibilité du cœur humain ,* 135

ART. IX. *Degrés d'attachement du cœur
humain ,* 139

ART. X. *Ce n'est pas assez d'aimer les
Hommes ,* 141

ART. XI. *Droits de l'Homme sur l'Homme ,*
143

CHAPITRE VI.

*DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS
LUI-MESME.*

ART. I. *Nous devons nous aimer & nous
estimer ,* 183

ART. II. *Définition & division de l'amour-
propre ,* 185

ART. III. <i>Qu'est-ce que la Raison ?</i>	187
ART. IV. <i>En quoi consistent la Sagesse & le Bonheur,</i>	190
ART. V. <i>Courte digression sur une partie de nos jeunes Gens, avec le tableau de leurs mœurs,</i>	192
ART. VI. <i>Conclusion sur nos Devoirs, relativement à la Jeunesse,</i>	199
ART. VII. <i>Droits de l'Homme sur lui-même,</i>	200

LIVRE PREMIER.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

DÉFAUTS DE L'ÉDUCATION ORDINAIRE.

ART. I. ^{II} <i>L'IGNORANCE, source d'erreurs & de désordres moraux & politiques,</i>	203
--	-----

DES CHAPITRES. *xxiiij*

ART. II. *L'Instru&on constante, seul rem&de aux maux publics & particuliers,*

211

ART. III. *Pourquoi les Grands Hommes sont aujourd'hui si rares,*

213

ART. IV. *L'Education ordinaire n'a point de but,*

222

ART. V. *En quoi l'on fait consister l'Education,*

224

CHAPITRE II.

PAR QUI UN ENFANT DOIT ÊTRE ÉLEVÉ.

ART. I. *Un Enfant doit être élevé par son Pere,*

229

ART. II. *Qualités que doit avoir un bon Instituteur,*

235

CHAPITRE III.

DES COLLEGES.

ART. I. *L'Institution des Colleges toujours insuffisante,*

242

xxiv T A B L E

ART. II. <i>Le mérite des Professeurs ne peut corriger entièrement les vices de l'Institution des Colleges,</i>	246
ART. III. <i>Le Principal, le Préfet, les Maîtres de Quartier, ne suppléent point au vice d'institution des Colleges,</i>	250
ART. IV. <i>Pensionnats plus dangereux que les Colleges.</i>	252
ART. V. <i>Les Colleges doivent être réformés, pour être vraiment utiles,</i>	254

C H A P I T R E IV.

OBSERVATIONS SUR L'ÉDUCATION
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE.

ART. I. <i>L'Instruction est commune parmi nous, l'Education rare,</i>	256
ART. II. <i>Contrariétés de l'Education,</i>	258
ART. III. <i>Portrait d'un jeune Homme élevé par son Pere,</i>	262
ART. IV. <i>Portrait de quelques jeunes Gens élevés au College,</i>	264

LIVRE



THÉORIE

DE

L'ÉDUCATION.

LIVRE PREMIER.

PREMIERE PARTIE.

INTRODUCTION.

ON dispute depuis long-temps en France ; pour savoir laquelle des deux Éductions ; publique & particuliere, mérite la préférence parmi nous. L'une & l'autre ont leurs Partisans, & les différens écrits qu'ils ont publiés pour soutenir leurs sentimens à cet égard, démontrent que chacune renferme privativement plusieurs avantages ; mais ne déci-

Tome I.

A

2 INTRODUCTION.

dent point cette question importante. Je me suis occupé plusieurs années de ces deux objets , & après les avoir considérés avec toute l'attention dont j'étois capable , j'en ai composé deux Traités , qui paroîtront successivement. Celui-ci renferme la théorie de l'Éducation privée; le second contiendra les principes de l'Éducation publique. Le résultat de mes réflexions servira, peut-être, à indiquer quelle est celle qu'on doit préférer.

Je crois l'Éducation publique plus avantageuse à la masse d'un État. Elle profite plus à l'humanité, en général , par l'étendue des lumières qu'elle jette sur toutes les conditions , par l'impulsion commune qu'elle leur donne vers le même point, la perfection de la société ; mais l'Éducation privée, premier appui de l'autre , me paroît plus utile aux sujets qu'elle regarde, parce qu'elle rassemble sur eux les soins & l'instruction qu'on partage dans la première, & qu'elle se proportionne au caractère, au tempérament & à la capacité des individus qu'elle forme.

I N T R O D U C T I O N. 3

Quoique l'Éducation privée ne puisse produire autant de bien que l'autre, comme elle est d'ordinaire celle des grands & des riches, de ceux qui, par leur naissance & leur fortune destinés à occuper les postes éminens d'un État, doivent être comme l'exemple & les guides du Peuple, elle seroit encore très-profitable à la Nation, si on trouvoit le moyen d'en faire porter les préceptes sur une base commune, si les Instituteurs, instruits des droits & des devoirs de l'homme, que la plupart ignorent, des liens corrélatifs qui unissent tous les hommes & forment la société, savoient introduire & soutenir leurs Disciples dans la route des devoirs & du bonheur ; mais elle est une comme la vérité, & qui la manque s'égare.

C'est pour leur donner cette unité d'intention si desirable, pour les faire marcher uniformément vers le même but, que je leur offre dans cet Ouvrage les secours de mon expérience & de mes observations, fruits d'une longue étude sur cette matiere.

Je n'ignore pas néanmoins que plusieurs Écrivains dignes d'estime, ont laissé dans

A ij

4 INTRODUCTION.

leurs ouvrages d'excellens préceptes d'éducation ; mais chez quelques-uns , ces préceptes souvent noyés dans des matieres étrangères , ayant peu de rapport avec nos mœurs , ne font point du goût ni à la portée de tout le monde ; ainsi les ouvrages qui les contiennent sont peu connus ; d'autres , par leurs paradoxes & leurs maximes trop hardies , ne doivent avoir qu'un petit nombre de lecteurs ; enfin chez les autres ce n'est qu'un plan d'études , ce qu'ils enseignent ne vise qu'à la culture de l'esprit. Je puis donc , avec quelque espoir de me rendre utile , présenter mes réflexions à ce sujet , & mettant sous un seul point de vue , & comme dans un tableau , toutes les qualités louables dont on veut orner un jeune homme , indiquer tous les moyens possibles de les lui procurer.

L'éducation de la Jeunesse devrait d'autant plus exciter les soins du gouvernement , qu'elle est le plus grand intérêt d'un État. C'est en y multipliant les vrais Citoyens qu'on peut le porter à ce point de perfection , au-delà duquel il n'y a plus rien à

I N T R O D U C T I O N. y

désirer, le rendre en même-temps florissant & respectable, l'amour & les délices de ses enfans, la terreur & l'admiration de ses voisins. C'est par-là & par-là seulement que les sciences, l'agriculture & le commerce, suivant une gradation rapide & naturelle, doivent parvenir à ce comble d'élévation & de stabilité, dont nous voyons peu d'exemples dans l'Histoire, que les petits esprits & les cœurs étroits regardent comme une chimère, mais que les hommes de génie estiment très-possible, & que les cœurs nobles désirent avec ardeur.

Malheur aux États qui, jettant un œil indifférent sur un objet de cette importance, ne s'en occupent que foiblement ! malheur sur-tout à ceux dont le gouvernement contrarie par ses influences les opérations louables qu'on entreprend dans cette vue, & rend à faire de l'ignorance, l'institutrice de ses sujets & la directrice de ses affaires !



CHAPITRE PREMIER.

D R O I T S E T D E V O I R S D E L ' H O M M E .

NOUS ne sommes pas nés seulement pour nous ; c'est une vérité qu'un bon Citoyen ne doit jamais perdre de vue. L'homme est comme une piece d'architecture , qui , mise dans la place qui lui convient , doit faire un tout avec le reste du bâtiment ; mais il faut qu'il ait reçu la forme requise pour occuper cette place.

Apprenons à l'homme ses droits & ses devoirs d'homme , ses droits & ses devoirs de famille , de citoyen , de sujet ; faisons-lui connoître & démontrons-lui que le droit ne va jamais sans le devoir , & qu'ils sont relatifs & réciproques ; qu'il n'y a que le calcul d'un faux intérêt qui isole l'homme ; qu'il gagne à s'unir aux autres & à les servir : rendons-le capable de se bien acquitter de tout ce qu'il doit , dès-lors nous le rendons utile

ET DEVOIRS DE L'HOMME. 7

aux autres & à lui-même , dès-lors nous lui donnons cette forme qui lui convient , pour être un digne membre de la société , pour contribuer au bien commun de la patrie & à son propre bonheur.

Si nos droits s'étendent à mesure que nos relations augmentent , nos devoirs devenus plus nombreux s'étendent en même-temps. Nous venons au monde , nous entrons dans la société , chargés de ces devoirs envers nos supérieurs , envers nos égaux , envers nous - mêmes. L'Etre qui nous a donné l'existence , le Prince qui nous gouverne , les parens de qui nous tenons le jour , sont nos supérieurs , nos amis , nos concitoyens ; tous les hommes sont nos freres & nos égaux.

La soumission , l'amour , le respect nous acquittent envers les premiers , la bienfaisance envers les autres. Notre conservation & notre bien-être exigent pour nous-mêmes la préférence de nos soins , & même notre amour toujours louable s'il n'est pas excessif. C'est le tribut journalier dont nous sommes redevables , & auquel nous ne pouvons nous soustraire sans troubler l'harmonie gé-

nérale, & sans porter atteinte à notre repos.

O vous qui avez des enfans ! souhaitez-vous les rendre capables de figurer dans le monde ? voulez-vous qu'ils soient bons fils & bons peres, tendres époux, vrais amis & zélés citoyens ? voulez-vous qu'ils puissent résister aux faveurs de la fortune & aux rigueurs de l'adversité ? donnez-leur un corps robuste, rectifiez leur esprit & agrandissez leur ame.

De l'élévation de l'ame couleront naturellement les plus belles qualités ; l'amour du bien, la modération des desirs, la candeur, la reconnoissance, la douceur, la constance & le courage ; de la justesse de l'esprit, la prudence, la sagacité dans les affaires, la vigilance & la pénétration ; de l'un & de l'autre, toutes les vertus morales & politiques ; enfin la force & la bonne disposition du corps leur donneront les moyens de tout exécuter, comme leur courage ceux de tout entreprendre.



CHAPITRE II.

DE DIEU.

ARTICLE PREMIER.

Preuves de l'existence de Dieu.

QUEL est l'homme de bonne foi , qui , jettant les yeux sur l'univers , sur ces mondes semés avec tant de profusion dans les plaines du vuide , & qui , ramenant ensuite son imagination troublée de l'infini de la grandeur à l'infini de la petitesse , ne se dise , après avoir considéré la magnificence de ce spectacle & l'ordre invariable qui l'entretient , ah ! sans doute il est une cause première & permanente d'effets aussi prodigieux & aussi constans !

Oui , tout annonce une Intelligence unique , auteur de toutes choses. Quand la considération des cieux & des astres (a), de

(a) Si demain le doigt de l'Eternel gravoit ces mots sur la nue en caracteres de feu : *Mortels,*

leur beauté , de leur perpétuel mouvement , leurs révolutions toujours si justes & si constantes , ne nous convaincroient pas de cette vérité , nous la trouverions marquée dans les flots & sur le rivage de la mer , dans le vent qui agite les feuilles , dans la production des moissons , dans la diversité & dans l'instinct des animaux , dans la structure de notre corps & dans les traits de notre visage.

Il est impossible que toutes les parties de la Nature conspirent à nous tromper , en nous montrant les caracteres d'une sagesse qui n'existe point réellement. Le témoignage général des hommes est moins infailible que ce témoignage général des parties de l'univers. Et qui peut se défendre de reconnoître cette sagesse dans le dessein de cet admirable

adorez un Dieu , qui doute que tout homme ne tombât à genoux & n'adorât ? Eh quoi ! mortel insensé & stupide , as-tu besoin que Dieu te parle François , Chinois , Arabe ? Que sont les étoiles , innombrables semées dans l'espace , sinon des caracteres sacrés , intelligibles à tous les yeux , & qui annoncent visiblement un Dieu qui se révèle ?

ouvrage, & dans le choix des moyens qui se rapportent à ce dessein?

Considérez la lumière, la plus belle de toutes les parties de l'univers. Ce n'est pas sans raison qu'elle se trouve réunie en certains globes, qui la répandent sans cesse & qui ne s'épuisent jamais. Descendez plus bas & considérez les usages de l'air; il transmet jusqu'à nous la lumière des astres, il se charge de ces nuées qui font la fertilité de la terre; il porte les sons jusqu'à nos oreilles, & les couleurs jusqu'à nos yeux; il fait notre respiration, la force de la flamme, la végétation des plantes, la vie des animaux. Voyez ensuite comment cet air & cette lumière s'unissent avec les organes du corps humain. Sans l'organe de la vue la lumière n'est que ténèbres, & sans la lumière l'œil de l'homme n'est qu'aveuglement (a).

(a) Tous nos sens ont des rapports marqués avec les objets qui les affectent; les yeux sur-tout en ont de si évidens & de si démontrés avec les rayons de lumière, cette mécanique est si sublime, qu'on est tenté de prendre pour un délire de fièvre chaude la hardiesse de nier les causes

A vj

Qui peut avoir appris à l'air, aux vents, aux pluies, qu'ils doivent contribuer à rendre la terre fertile? pourquoi le soleil fournit-il pour cela sa chaleur, la mer ses nuages, l'air sa fraîcheur, & les saisons le tempérament de leurs qualités? Comment la terre produit-elle tant de plantes, tant d'arbres excellens, tant de fruits exquis? Pourquoi ces fruits sont-ils propres à se changer en la substance des animaux? comment la faim & la soif leur font-ils désirer ces alimens? Toutes ces choses ne seroient pas de la sorte s'il n'y avoit

finales de la structure de nos yeux. En effet la manière dont nos yeux apperçoivent les objets, ne peut que jeter dans l'admiration. Les tableaux de tout ce que nous voyons, peints sur la rétine, sont dans une proportion si exacte avec les formes, les couleurs & les grandeurs de tous ces objets, eu égard aux distances, qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que cette peinture divine est dessinée suivant toutes les loix mathématiques, & par conséquent, ainsi que tout le reste, de la main de l'Eternel géometre, en dépit de ceux qui feignent de croire que l'œil n'est pas destiné à voir, l'oreille à entendre & le pied à marcher. *M. de Volt.*

une Intelligence souveraine qui agit dans l'univers.

Cependant l'incrédule , se jettant dans un doute volontaire qu'il ne sauroit passer & qu'il ne veut point éclaircir, tente de se faire illusion & d'en imposer aux autres , en affectant de croire la matiere éternelle (a), en

(a) *Le Système de la Nature*, ouvrage fameux de nos jours (où l'on retrouve tous les argumens furannés contre l'existence de Dieu & la spiritualité de l'ame, recrépis d'une nouvelle couche de Méthaphysique entortillée) n'admet dans l'univers qu'une matiere mouvante & pensante. Il suppose que la pensée n'est qu'une modalité de cette matiere ; que les formes , les mouvemens , les qualités sensibles des corps , leur succession & celle des êtres pensans sont éternels comme le monde. Toutes ces suppositions portent sur une base cent fois renversée ; mais quand on pourroit la rétablir , ne pourrions - nous pas dire , qu'en supposant des qualités occultes dans les corps , on n'en est pas plus avancé , parce qu'un inconcevable de plus n'explique rien ; qu'en supposant que nous ne sommes composés que d'une seule substance , qu'on fait corps plutôt qu'esprit , on n'en voit pas mieux le rapport qui peut unir la partie

attribuant l'ordre & la beauté des corps , de la lumière , des élémens , la vie des animaux ,

corporelle à la spirituelle qui tour-à-tour commande & obéit , & qu'il n'y a pas plus de raison de soutenir que l'ame est une modalité de la matière , que de croire le corps une modalité de l'ame ; que nous sommes dans le fond bien plus sûrs d'agir sur les membres de notre corps par un mouvement de notre volonté , que nous ne sommes assurés que cette volonté est commandée par une cause purement matérielle ; que quand il seroit vrai que la pensée ne peut exister sans être jointe à l'étendue , il ne seroit pas moins vrai pour cela qu'une fois qu'elle existe cette pensée , elle meut des êtres corporels ; que s'il y a un Dieu , alors il n'y a point de corps qui ne soit actuellement mu & ordonné par un esprit , au lieu que s'il n'y a point de Dieu , quelquefois le mouvement est produit par l'impulsion d'une intelligence , & le plus souvent les corps se meuvent & s'arrangent d'eux-mêmes sans la médiation d'aucun être spirituel ; que la création du monde , regardée par le Matérialiste comme une idée absurde , n'est pas plus inconcevable que le commencement de notre ame , & qu'il n'y a pas plus lieu d'être surpris du commencement d'une particule d'étendue que de celui d'un tout pensant qui a la conscience de

la végétation des plantes, &c. ou aux combinaisons fortuites des atomes, ou aux effets du hasard, qu'il regarde comme cause première de l'arrangement de ce monde. Mais on pourra toujours lui dire : « vous rejettez » l'idée d'un Être intelligent, existant par » lui-même, parce que vous n'en connoissez » pas les attributs ; & concevez-vous ceux » d'une cause aveugle que vous lui préférez ? » est-il plus raisonnable d'admettre l'éternité » de la matière, que celle d'une suprême » Intelligence » ?

Ces objections si fortes, & pourtant si naturelles qu'elles se présentent d'elles-mêmes aux esprits les plus simples, ne font que peu d'impression sur le sien. Il croit pouvoir y répondre en disant : qu'il voit la matière & ne voit pas Dieu ; qu'il ne suppose pas ce

lui-même ; enfin, que si en rejetant la création de notre âme, l'on est forcé de convenir qu'elle existoit en puissance dans les germes des corps, on ne doit pas trouver plus de difficulté à croire que l'univers exista éternellement en puissance dans cette intelligence féconde qui l'a subitement réalisé.

qu'il ne peut voir ; que la matiere d'aujourd'hui est celle d'hier , & qu'elle existe par elle-même. Beaux raisonnemens , d'après lesquels on est en droit de nier la pensée & l'intelligence à ce raisonneur , puisqu'elles ne s'offrent point à sa vue & ne tombent pas sous les sens.

La matiere existe par elle-même ! Eh bien , supposons qu'elle se doive son existence , on pourra encore demander d'où provient son mouvement. Il est essentiel à la matiere de se mouvoir , ou Dieu lui a imprimé le mouvement. Le mouvement est attaché à la nature de la matiere , ou lui vient d'une autre cause ; il n'y a pas de milieu.

S'il est essentiel à la matiere de se mouvoir , & que chacun des élémens dont elle est composée ait un mouvement qui lui soit propre , alors toutes ses parties sont dans une agitation continuelle. C'est la confusion du cahos ; point d'adhérence , point de corps , point de repos , point de formes ; & si le mouvement de toutes les parties de la matiere est le même , l'univers n'est plus qu'une masse indivisible.

Quand il seroit vrai que le mouvement fortît des principes de la matiere, on conviendra qu'elle n'est pas plus déterminée à se mouvoir dans ce degré que dans un autre. Qui est-ce donc qui a réduit son mouvement à la juste mesure qui étoit nécessaire pour former le monde ou pour l'entretenir? Enfin, quoiqu'elle se meuve dans ce degré, elle n'est pas plus déterminée à se mouvoir d'un côté que d'un autre. Qui est-ce donc qui a donné à ses parties une détermination particuliere, qui fait que chaque chose en attire une autre, & que le monde subsiste par ce moyen?

Il est évident que les premieres causes du mouvement ne sont point dans la matiere; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus on observera l'action & la réaction des forces de la nature, agissant les unes sur les autres, plus on trouvera que d'effets en effets on doit remonter à une premiere cause.

Et qu'on ne nous dise pas que cette cause est le hasard; car si l'on réfléchit attentivement sur ce que c'est que le hasard, on

conviendra que c'est quelque chose ou rien. Si c'est quelque chose , il faut qu'il soit un être créé, & alors il faut demeurer d'accord qu'il y a un Créateur ; ou c'est un être in-créé, & alors il faudra concevoir le hasard comme une chose distincte de la matiere , & par conséquent le hasard sera précisément ce que nous appellons Dieu (a).

Que si le hasard est plutôt une privation de cause qu'une cause effective , quelle absurdité de prétendre que le hasard a produit le monde , qu'une négation d'être & d'intelligence a travaillé de toute éternité à former des êtres intelligens : il vaudroit autant dire que rien les a produits. Le hasard n'est donc qu'un nom vuide de sens , qui ne doit pas nous empêcher de conclure que , puisque ce n'est pas une nécessité essentielle que le monde subsiste tel qu'il est , il faut nécessairement qu'il y ait un Dieu qui l'ait formé. La matiere mue me montre une volonté , la matiere mue selon de certaines loix , me montre une intelligence.

(a) Voyez Abadie , *Preuves de la Religion*.

« Ceux qui nient l'unité d'institution qui
 » se manifeste dans ce grand tout, ont beau
 » couvrir leur galimatias de termes emblé-
 » matiques, quoi qu'ils fassent, il sera tou-
 » jours impossible de concevoir un système
 » d'êtres si constamment ordonnés, qu'on
 » ne conçoive une Intelligence qui l'ordonne.
 » Et comment se persuader que la matiere
 » passive & morte a pu produire des êtres
 » vivans, que ce qui ne pense point a pro-
 » duit des êtres qui pensent » ?

ARTICLE II.

Preuves Méthaphysiques de la Spiritualité & de l'Immortalité de l'Ame.

SI ce qui pense en nous étoit matiere ou une modification des parties de la matiere, l'ame, destinée à périr par leur décomposition, ne nous engageroit à aucun devoir envers Dieu ; elle n'auroit rien à en attendre, & ses facultés n'y feroient plus relatives. Tout en nous devant s'éteindre un jour, nous avertiroit de borner à nous seuls nos soins & notre affection, & penser autre-

ment feroit une folie. Mais ce qui pense **en** nous est-il périssable ? Ne sommes-nous que des êtres momentanés & purement matériels ? Examinons ici cette question importante.

Il est d'expérience que la matiere n'agit que par le mouvement, & qu'elle est privée d'action autant de temps que les parties sont dans le repos ; d'où il est aisé de conclure qu'il faut nécessairement qu'un principe extérieur produise la pensée dans la matiere, où que cette matiere acquiere par elle-même la pensée. Mais on ne peut lui attribuer la faculté de la pensée, puisque le mouvement, qui est la seule maniere d'agir de la matiere, n'a en soi ni les qualités de la pensée, ni rien d'aussi noble que la pensée, & qu'il est inconcevable que les parties de la matiere doivent penser, parce qu'elles se meuvent.

Nous savons que quand les parties de la matiere se remuent, elles changent de disposition, elles s'arrangent d'une autre maniere, elles occupent un autre lieu, elles acquierent une autre figure, elles se divisent ou se rassemblent ; mais ces effets n'ont aucune connexité avec la pensée, bien

loin d'être la pensée même. Supposez les parties de la matiere si petites que vous voudrez, & leur mouvement si rapide qu'il vous plaira, il n'en sortira qu'un choc d'atomes plus fréquent, qu'un brisement de parties plus imperceptibles, une situation moins constante, une figure plus variable, une division plus grande; & il est évident, que si quelque chose de nouveau ne survient, la pensée ne se trouvera point parmi tous ces effets.

Et ce qui fait voir que ce n'est pas simplement la matiere qui agit, lorsque nous pensons, c'est que les parties de la matiere peuvent agir & se réfléchir les unes sur les autres : mais il est impossible que chacune d'elles agisse sur elle-même. Au lieu que le principe qui pense au-dedans de nous réfléchit non-seulement sur lui-même, mais sur son action, sur sa pensée, & même sur sa maniere d'agir & de penser à l'infini.

Il est donc vrai que la matiere n'existe point nécessairement; qu'elle ne s'est point donné le mouvement; que le mouvement ne produit pas la pensée; & qu'enfin la ma-

tiere & ce qui pense en nous , ont un auteur plus excellent que nous & que la matiere. Ce n'est point le hafard , qui n'est qu'un vain nom propre à étourdir les ignorans. Il faut donc que ce soit Dieu , dont je reconnois la réalité , fans en connoître l'essence , fans en pénétrer la profondeur.

Je fais bien que les partisans de la matiere , s'appuyant d'un passage de Locke , auquel ils donnent une extension forcée , combattent la spiritualité de l'ame en disant : que Dieu , par une action de sa puissance , peut élever la matiere jusqu'à la faculté de la pensée ; mais c'est une supposition gratuite , à laquelle il n'est pas nécessaire de recourir si nous pouvons expliquer sans cela la nature de l'ame. Or on peut le faire , si on prouve que l'ame , ou , si vous voulez ce qui a en nous la faculté de la pensée , n'a point les qualités de la matiere , & si elle en a d'autres que la matiere n'a point. Elle a des qualités que la matiere n'a point , puisque nous avons vu que la pensée a la faculté de se replier sur elle-même , ce que les parties de la matiere ne sauroient faire sur elles-mêmes. Elle n'a

point les qualités de la matiere, puisqu'on ne sauroit dire que la pensée soit pesante, dure, colorée, molle ou figurée comme les corps.

D'ailleurs, si la matiere pouvoit avoir la faculté de la pensée, ce ne pourroit être que par le repos de ses parties ou par le mouvement. On ne peut pas dire que ce soit par le repos, puisqu'alors les parties de la matiere ne reçoivent point de changement, & que le repos est une inaction contraire à la pensée. Ce n'est pas aussi par le mouvement que la matiere acquiert la pensée, parce qu'on ne peut considérer que ces quatre choses dans le mouvement : le mobile, le terme d'où part ce mobile, le terme où il va, & le transport du mobile qui est emporté de l'un à l'autre. Or il est évident que la pensée n'est rien de tout cela.

Si la pensée sortoit du mouvement de la matiere, il faudroit que la pensée fût ce mouvement ou l'effet de ce mouvement, & c'est ce que nous avons vu ne pouvoir être. Ce ne peut être la différence du lieu que parcourt la matiere qui la fera devenir pen-

sante, puisque cela est extérieur à l'objet qui se meut & qui vient à penser. Enfin, si la pensée sortoit du mouvement de la matiere, ce seroit par le mouvement d'un seul atome ou de plusieurs. Dans le premier cas, pourquoi cet atome est-il plus privilégié que les autres ? Dans le second, chaque atome faisant sa part de la pensée, la pensée seroit divisible, ce que la raison condamne d'abord. On peut dire de toutes les qualités de la matiere, qu'elles ont la propriété d'être divisibles & mesurables ; mais on ne dira jamais sans choquer le bon sens, que la pensée puisse l'être.

Il s'ensuit donc que la pensée n'est point une qualité de la matiere, & qu'elle n'est point produite par le mouvement : il s'ensuit encore que la pensée a un autre principe que la matiere, & qu'il y a des êtres intelligens qui ne sont point matériels, ce qui établit la spiritualité de notre ame, & prouve par-là même son immortalité ; car puisque l'ame n'est pas matérielle, il est incontestable qu'elle n'a point de parties ; & si elle n'a point de parties, que ses parties ne peuvent point
se

se séparer, qu'elle ne peut se dissoudre; & enfin, si elle ne se peut dissoudre, qu'elle est incorruptible & immortelle en elle-même.

ARTICLE III.

Preuves Morales de la Spiritualité & de l'Immortalité de l'Ame.

AJOUTONS aux preuves métaphysiques que nous venons de rapporter, des preuves morales non moins évidentes pour tout cœur sensible & droit, qui ne croit pas la justice un être de raison.

On voit tous les jours l'innocence & la vertu devenir les victimes de la fraude & de la tyrannie, ou tomber sous les coups de l'infortune & de l'opprobre, tandis que le méchant & le parricide prospèrent. Eh quoi? Dieu, la souveraine justice, voit sans pitié la vertu malheureuse, se plaît à récompenser le crime & à punir la bonté. Ah! ne blasphémons point contre l'infinie bienfaisance. Dieu laisse agir ici-bas les causes secondes. L'homme est libre pour mériter, & il peut

abuser de sa liberté pour faire le mal ; mais s'il en abuse, & s'il est heureux sur la terre, si le vertueux y gémit, c'en est assez pour nous faire sentir que cette vie n'est qu'un passage à une meilleure où tout sera mis à sa place. Sans cette vérité consolante, la sagesse consisteroit à faire son bonheur aux dépens d'autrui, la vertu seroit une folie ; ce qui est évidemment contraire à tout sentiment d'équité & à toute idée de raison. L'immortalité de l'ame est donc prouvée, & l'existence d'un Etre juste & puissant ne l'est pas moins.

A R T I C L E IV.

Causes de l'Incrédulité.

UN est des hommes esclaves de leurs sens, qui cherchant dans leurs passions une entière indépendance, affectent d'éloigner de leur esprit autant qu'ils peuvent, l'idée d'un Maître qui voit tout. Ils voudroient se persuader qu'il n'en est point, pour calmer les remords qu'ils éprouvent en manquant à leurs devoirs que tout leur rappelle.

Il est encore une autre espèce d'hommes qui embrassent froidement, & comme par principes, le dogme affreux de l'anéantissement, qui s'enfoncent avec résolution dans le dessein de ne point croire une autre vie; mais ils sont moins persuadés qu'ils n'affectent de le paroître. Une longue suite de raisonnemens faux les a jettés dans le Scepticisme déterminé. Ils nient, mais ils doutent, & qui doute n'est point assuré. J'en connois quelques uns que je plains, qui voyant des difficultés dans tous les cultes, ont fini par les tous rejeter; qui, par vanité ou par habitude, tirent de leur esprit & de leurs connoissances de nouveaux motifs de douter, & qui pensant que Dieu se dérobe également à leurs sens & à leur entendement, se tourmentent à en nier l'existence (a).

(a) Il ne faut que des yeux pour être adorateur; il ne faut que rentrer en soi-même pour sentir qu'il y a quelque chose en nous qui vit, qui sent, qui pense, qui veut, qui se détermine; que notre ame est distincte de la matiere; qu'elle est intelligente par sa nature. Pourquoi se refuser à croire tout ce qui élève la nature humaine?

B ij

Il y en a d'autres enfin , peut-être moins excusables que ces premiers , qui reconnoissant l'existence d'une Divinité toute-puissante , la regardent néanmoins comme indifférente à notre égard. « Dieu , disent-ils , » ne nous doit rien , ne nous demande rien ; » il est trop élevé au - dessus de nous pour » exiger d'aussi foibles créatures , un tribut » d'hommages & de gratitude ; lui seul , il se » suffit à lui-même sans s'embarrasser de ce » que nous faisons , & sans prendre intérêt » à ce qui se passe ici-bas.

Dieu ne nous doit rien , aveugle Sophiste !

Le système qui l'agrandit davantage ne doit-il pas nous être le plus cher ? Devons-nous penser que des idées qui honorent les créatures d'un Dieu , puissent jamais être fausses ? En adoptant le plan le plus sublime , ce n'est point se tromper. L'incrédulité n'est que foiblesse. Pourquoi ramperions-nous vers le néant , tandis que nous nous sentons des aîles pour voler jusqu'à Dieu , & que rien ne contredit cette hardiesse généreuse ? S'il étoit possible que nous nous trompassions , l'homme auroit donc imaginé un ordre de choses plus beau que celui qui existe. La Puissance souveraine seroit donc limitée ; j'ai presque dit la bonté.

Il m'aura donné l'existence pour être mon tyran ! Ne me doit-il pas le bonheur , puisqu'il me le rend nécessaire ? Si mon existence est pénible sur la terre , il ne m'a point trompé , un jour elle cessera de l'être , j'ai l'espérance d'être heureux.

Et parce que l'homme n'est pas nécessaire à la Divinité , s'ensuit-il qu'elle a pour l'homme cette parfaite indifférence ? Si elle ne nous a point faits par aucun besoin qu'elle eût de nous , lui en devons-nous moins le présent de la vie & les biens dont nous jouissons (a).

(a) Plusieurs Philosophes de l'antiquité , éclairés seulement par la lumière naturelle , sont parvenus à connoître l'existence de l'Etre suprême , & pleins de reconnoissance des biens sans nombre que sa main libérale a répandus sur nous , ils ont pris plaisir à en consigner des témoignages multipliés dans leurs écrits. Cicéron nous dit , que Dieu a formé le monde entier pour l'homme. (*Cic. lib. 2 , de nat. Deor.*) « Quelle foule d'arbres , » dit Sénèque , de légumes , de fruits excellens » pour les différentes saisons de l'année ! quel nombre infini d'animaux l'air , la terre , la mer , nous » fournissent - ils à l'envi ! Il n'y a aucune partie » de la nature qui ne paye un tribut à l'homme...

B iij

Si Dieu n'a écouté que sa bonté pour nous en combler, & si nous sommes si petits de-

» Non contente de pourvoir à nos besoins, sa tendresse attentive nous a fourni jusqu'aux délices mêmes ». (*Senec. de Benef. lib. IV, cap. v.*)

« Si l'homme, dit Epictète, avoit quelque sentiment d'honneur & de gratitude, tout ce qu'il voit dans la nature, tout ce qu'il éprouve lui-même, seroit pour lui un sujet continuel de louanges, de reconnoissance, d'actions de grâces. L'herbe des champs qui fournit aux animaux du lait pour sa nourriture, la laine de ces animaux qui lui donne le vêtement, devroient le remplir d'admiration. Quand il voit le soc de la charrue briser & diviser la terre, & tracer un long sillon pour recevoir la sémence, il devroit s'écrier : que Dieu est grand ! qu'il est bon de nous avoir procuré tous les instrumens propres au labourage ! Quand lui-même se met à table pour manger, tout devroit le rappeler à Dieu & renouveler sa reconnoissance. C'est lui, devroit-il dire, qui m'a donné des mains pour prendre la nourriture, des dents pour la couper & la broyer, un estomac pour la digérer ; &, ce qui est le sujet d'une louange infiniment plus intéressante pour moi, c'est lui qui, à tous les biens dont il me comble, y ajoute encore l'avantage inestimable d'en connoître l'auteur, & d'en faire

vant lui, la reconnoissance ne fera-t-elle pas d'autant plus étendue, qu'il y a plus de distance de l'homme à son Auteur ?

ARTICLE V.

*Devoirs de l'Homme envers Dieu,
ou de la Religion.*

IL n'est pas donné à des êtres aussi bornés que nous le sommes, de connoître tous les attributs de l'Etre infini ; mais quelle

» un usage conforme à sa volonté. Quoi donc,
» continue Epictete, tous les hommes étant plongés
» dans un sommeil léthargique sur ce qui regarde
» la Providence, n'est-il pas juste que quelqu'un,
» au nom de tous, entonne publiquement des hym-
» nes & des cantiques en son honneur ! Que peut
» faire autre chose un pauvre vieillard boiteux
» comme je suis, que de célébrer les louanges di-
» vines ? Si j'étois cygne ou rossignol, je chanterois,
» parce que telle seroit ma destination : mais j'ai reçu
» en partage la raison, je dois donc m'occuper à
» louer Dieu. C'est-là ma fonction & mon ouvrage ;
» je m'en acquitte régulièrement, & je ne cesserai
» de m'en occuper tant qu'il me restera un souffle
» de vie.

que soit son essence, on convient qu'il doit réunir en lui-même toutes les perfections ; il est donc infiniment aimable, & nous lui devons notre amour ; mais s'il est encore infiniment bon & puissant, il est en même-tems la souveraine justice qui châtie & récompense, & on doit en attendre un jour des punitions pour le crime, & des prix pour la vertu. La crainte de lui déplaire est le fondement de la sagesse, & la base du vrai bonheur.

Dès qu'on est forcé d'admettre l'existence d'un Etre suprême, de reconnoître l'entière dépendance où nous sommes à son égard, & les bienfaits qu'il nous a prodigués, nous sommes obligés de convenir que nous lui devons un tribut d'hommages & des témoignages journaliers d'amour & de gratitude. L'absurdité du Politéisme & les fureurs de la superstition, en révoltant les âmes droites, & plus sensibles que réfléchissantes, ont pu les égarer, & leur faire regarder tous les cultes comme ridicules. Le sage, élevé dans un pays où le crime est sur l'autel, a pu refuser de fléchir le genou, & de s'avilir en adorant

des Dieux criminels ; mais un culte fondé sur la Religion naturelle , & qui met l'égalité parmi les hommes ; un culte aussi ancien que le monde , dont la morale simple & sublime , supérieure à celle de tous les Philosophes , dépose sans cesse contre le fanatisme d'un petit nombre de ses Ministres , & contre les préjugés superstitieux du peuple ignorant , devroit être celui de tous les humains , & ne faire des hommes qu'une seule famille.

Quand ce culte ne viendrait pas du Ciel , on pourroit encore le regarder comme la plus belle institution de la politique humaine (a). Lui seul , il donne au malheureux ,

(a) Ceux qui se permettent des railleries contre toute religion , même dans leurs écrits , devroient considérer au moins trois grandes vérités. La première , que dans tout Empire soumis à des loix , les biens , l'honneur , la liberté , la vie de chaque citoyen , ne dépendent que de deux ou trois parjures , c'est-à-dire , de deux ou trois hommes persuadés qu'ils n'ont rien à craindre en se parjurant. La seconde , que la moitié des ames lâches , qui seroient portées par leur intérêt personnel à se par-

B v

que tout semble abandonner , la force de soutenir son infortune. Il le console par l'espoir flatteur de voir changer ses peines en un bonheur durable. Sublime institution !

jurer dans les circonstances très - communes qui paroissent assurer leur impunité aux yeux des hommes, ne sont retenues par aucun autre frein, dans une tentation si délicate, que par les terreurs de l'autre vie qu'inspire la Religion. Enfin la troisième, que le peuple, accoutumé une fois à un culte avec lequel il confond toujours les principes de la loi naturelle & les sentimens de l'honnêteté morale, n'apprend jamais à mépriser l'un, qu'il ne s'affranchisse en même tems du joug de tous les autres.

L'enchaînement de ces trois observations est l'apologie des grands hommes de tous les tems, qui n'ont jamais écrit ou parlé en public qu'avec respect, des cultes établis dans leur patrie. Regardant toujours avec raison la Religion comme identifiée avec la législation, & lui servant de soutien perpétuel dans les consciences, ils ont vu qu'on risquoit d'ébranler toutes les regles qui sont le maintien des sociétés, en désarmant les antiques superstitions, à moins qu'on ne pût les remplacer sur le champ par des maximes plus saines & par des annonces encore plus terribles pour les méchans, & qui imprimant dans leur ame une crainte salutaire, fussent pour eux un frein redoutable.

qui en soutenant le juste , épouvante le méchant par l'idée qu'elle imprime dans leur ame d'un éternel surveillant de nos actions , Juge integre & inexorable , vengeur du crime & soutien de la vertu.

L'aspect d'un autel fait sentir aux plus grands Rois qu'ils ont un maître , devant qui tous les hommes sont égaux. Otez ce frein à la volonté des puissans , enlevez cette barriere à leurs passions , les crimes & les malheurs vont inonder la terre ; vous rompez le plus fort lien de la société. Le chef devenu tyran , traite ses sujets comme des esclaves , ceux - ci le regardent comme un ennemi dont il est permis de se défaire par tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

Sainte & auguste Religion , qui venant de Dieu y ramenes sans cesse ; heureux l'homme simple comme toi , qui fait son bonheur de suivre tes préceptes ! Il trouve un pere dans le ciel & des freres sur la terre ; il honore l'Etre suprême par l'hommage assidu d'un cœur pur & bienfaisant ; & ne se souvient qu'il est homme que pour servir les hommes.

Si l'on voit tous les jours des gens qui se préviennent contre la Religion , c'est qu'ils lui attribuent la rage du fanatisme , la superstition & l'hypocrisie ; c'est qu'ils la croient un joug odieux & terrible qui avilit l'homme en rabaisant son ame & son esprit. Ils pensent qu'en s'y assujettissant , ils doivent être Chartreux ou Anachoretés , ou rangés dans la lie du peuple , comme si l'exemple de tant de grands hommes de tous les siècles ne prouvoit pas qu'un homme qui a de la Religion , peut être un homme dans toute l'acception de ce mot.

Malgré ce que pensent les gens prévenus contre la Religion , & quoi qu'en disent ses ennemis , il est certain qu'elle ne peut donner que de la grandeur à l'ame ; qu'elle nous fait mieux supporter les revers & les coups du sort , les peines & les infirmités humaines ; & que non-seulement elle s'allie très-bien aux qualités d'un homme aimable , mais qu'elle nous donne une joie , une paix , une sérénité , qu'on cherche en vain dans le tumulte des faux plaisirs , dans le fracas d'un monde séduisant & perfide , & qu'on ne peut

trouver que dans la fidélité à exécuter ses devoirs , dont le premier est de rendre à Dieu un tribut perpétuel d'hommages & d'actions de graces.

Il est facile de concevoir que celui qui , persuadé de la vérité de sa Religion , s'empresse d'en suivre les préceptes, qui tend secrettement une main secourable à son frere indigent, qui souffre sans murmurer, le mépris & la calomnie ; qu'un homme enfin , qui rend à Dieu ce qu'il lui doit , pense toujours l'avoir pour témoin de tout ce qu'il fait pour lui plaire , & qu'il espere trouver en lui , non - seulement un juge équitable, rémunérateur de ses peines , mais encore un pere tendre qui veille sur ses démarches & le soutient dans les dangers. Ainsi lorsque tout est mort dans la Nature aux yeux de celui qui en méconnoît le maître, lorsque son ame affaîlée n'a de perspective que la destruction , tout , pour celui qui bénit l'Etre puissant, suprême ordonnateur de l'univers , tout suit les loix du grand ordre , & semble applaudir à l'homme sage qui s'y soumet librement & y demeure fidele.

Les remords commencent la peine de celui qui y manque sciemment. Mais une joie pure accompagne le cœur du juste , & dans les plus grands malheurs , il montre une constance inébranlable. Un homme doit être bien ferme, lorsqu'il a pour soutien le témoignage de sa conscience , & les secours de la Divinité.

On nous dit que les préceptes de la Loi Divine sont trop rigoureux , & que le joug qu'elle impose est trop pénible. Et qu'ont-ils de rigoureux ces préceptes , qu'on ne-puisse exécuter ? Qu'exigent-ils de si contraire à la raison , qu'elle refuse de les suivre ? Cesse-t-on d'être un homme , un homme libre , un homme sensible & raisonnable , en obéissant à ces commandemens ? Parlez, hommes à préjugés , qui vous vantez si hautement de n'en plus avoir ? qu'est-ce qui vous choque dans cette Loi sainte ? en avez-vous pesé les devoirs & la sanction ? Non , vous vous élevez contr'elle sans la connoître , & vous n'avez point senti dans le calme de la réflexion , ce qu'elle avoit de rendre & de consolant pour l'humanité souffrante. Cette Loi

qui vous importune, que vous méprisez, que vous rejettez, est pourtant celle-là même que vous posez pour base de la famille & de la société, & qui doit unir tous les hommes. Elle vous dit : aimez votre père qui est au Ciel; &, touchés de ses bienfaits, cherchez à imiter sa bienfaisance; aimez les hommes qui sont sur la terre, parce qu'ils sont enfans de Dieu comme vous, secourez-les comme vos freres, & voilà toute la Loi (a).

ARTICLE VI.

Droits de l'Homme établis par Dieu.

CE que le sentiment & la Religion nous prescrivent de rendre à Dieu, la raison & la justice ne nous l'ordonnent pas moins. Tout ce qui s'offre à la vue ou tombe sous nos sens, annonce la bienfaisance & dépose de l'autorité du Maître de la nature. Tout nous montre un suprême Ordonnateur qui a donné le

(a) *Ex hoc Lex pendet & Propheta.*

mouvement & la vie, qui a préparé la succession & pourvu à la reproduction des êtres; & qui malgré les irrégularités que trouvent dans l'univers des esprits qui jugent sur des effets dont ils ignorent la cause, entretient ce bel ensemble depuis tant de siècles dans un si grand accord, qu'il est toujours dans la juste mesure qui convient à toutes ses parties. Les tremblemens de terre, les tempêtes & les inondations si terribles aux individus, servent à l'ordre de l'ensemble, & ne vont point à l'anéantissement des espèces. La guerre même que l'homme ne cesse de faire à certains animaux, plus cruelle pour eux que tous les fléaux physiques, n'a pu en détruire aucune. Les tigres, les lions & les loups subsistent; le grand ordre a pourvu à tout.

Mais si par la volonté de celui qui a tout fait, chaque espèce a droit à l'existence & à la perpétuité, si l'homme, pourvu de plus grandes qualités, d'un esprit plus étendu, qui lui soumet, en quelque sorte, toutes les forces de la Nature, est obligé à de plus grands devoirs, il trouve aussi de plus grands

E N V E R S D I E U. 41

droits dans cet ordre irrésistible. Comme créature intelligente & raisonnable, il contracte, en venant au monde, un devoir d'adoration, d'amour & de reconnoissance envers l'Auteur de la Nature & du grand ordre, qui nous gratifie de nos propres mains; un devoir d'obéissance à cet ordre universel, suprême & sacré, quelque impulsion que puisse nous donner notre intérêt, toujours pervers quand il contrarie la loi de l'ordre; enfin un devoir de résignation absolue à tout ce qu'ordonne cette loi de nous & de nos intérêts. Mais, dès-lors, l'homme a droit à la vie que Dieu lui a donnée, pour en jouir, sous sa volonté, le plus & le mieux qu'il se peut, sauf les droits des autres. Il trouve, dans le grand ordre des choses, la base de son droit, la loi qui lui assigne sa part à la subsistance, à la liberté, à la sûreté & à la propriété.

Ce seroit un présent illusoire que la vie, si nous n'avions un droit permanent à la subsistance, une contrariété funeste, puisque nous sommes forcés de pourvoir à nos besoins, sous peine de souffrance & de mort;

aussi cette nécessité impérieuse donne d'abord à l'homme le droit de se procurer les choses propres à le nourrir (a); car le dessein de la Nature étant l'existence & la succession des êtres, elleiroit évidemment contre ce dessein si l'homme n'avoit pas ce droit, & , pour qu'il en fasse un usage convenable, il faut non-seulement qu'il jouisse de la liberté de sa personne, sans quoi, n'ayant point droit à lui-même, il n'auroit droit à rien, il faut encore que les choses qu'il se procurera par la recherche & le travail lui appartiennent en propre, sinon par la négation de ces deux propriétés mobilière & immobilière, son droit à la subsistance devient encore nul, & l'homme cesse d'exister. Les

(a) Quoique dans l'ordre naturel les droits de l'homme sur la terre précédent nécessairement les devoirs, j'ai cru qu'il suffisoit d'établir les droits à la fin de chaque chapitre qui y a rapport, pour me prêter aux vues de quelques-uns de mes Lecteurs, & les mener du connu à l'inconnu. J'observe ici ce que disoient autrefois les Logiciens: que ce qui est le premier, quant à l'intention, est le dernier quant à l'exécution.

prétentions de l'homme, à cet égard, sont donc fondées sur la justice par essence, & elles n'auroient de bornes que son insuffisance sans la propriété des autres, que la loi naturelle & la raison lui apprennent à respecter, pour ne pas donner de motifs d'attenter à la sienne. Tels sont les premiers droits de l'homme, institués par l'Etre suprême & consignés dans le grand livre de la Nature, auquel il faut toujours avoir recours pour trouver les principes de toute loi & de toute justice.



C H A P I T R E I I I .

D E V O I R S D E L ' H O M M E E N V E R S L A S O C I É T É .

A R T I C L E P R É M I E R .

*La Société bien ordonnée est le chef-d'œuvre
de l'esprit humain, & le plus haut point
de bonheur pour les hommes sur la terre.*

C'EST à la société bien ordonnée, que
l'homme doit tout le bonheur dont il jouit
sur la terre (a). Il tient de Dieu son exis-

(a) La plupart des hommes jouissent des biens
que leur procure la société, sans en sentir le prix
& même sans attention ; mais qu'un homme ins-
truit & sensible doit y attacher de reconnoissance !
Quelle vie menaient les hommes avant l'invention
de l'agriculture, avant l'union sociale & la garantie
des sociétés ! Quels tableaux nous ont laissés les
anciens, de l'état misérable de ces premiers hom-
mes ! N'ayant de couvert qu'un arbre ou quelque
grotte, de boisson que l'eau, de nourriture que

tence & ses facultés ; mais il trouve dans la société la sûreté de sa personne , l'emploi

quelques fruits sauvages que la terre produisoit d'elle-même , ou la chair de quelques bêtes qu'une industrie grossière pouvoit leur faire prendre ; toujours exposés à l'intempérie de l'air , à la rigueur des climats , à la variété des saisons , à la fureur des bêtes féroces , ces premiers humains devoient être dans une souffrance continuelle , & sans cesse en danger de périr ; leur vie précaire ne donnoit l'existence qu'à une population précaire. Ils dansoient quand ils avoient trouvé un arbre chargé de chataignes ou même de glands , pour marquer leur joie d'une rencontre aussi heureuse. Pauvre & foible humanité ! tu ne t'élevois guère alors au-dessus de l'instinct & du bonheur des brutes , ou même tu n'étois pas aussi heureuse qu'elles , puisque l'esprit & la raison qui t'en distinguent , n'avoient pu se développer par le loisir , & que tu n'étois pas d'ailleurs aussi favorisée de la nature.

Qu'on vante , si on veut , ces premiers tems ; qu'on nous fasse même des tableaux flattés & agréables des peuplades sauvages qui habitent les déserts des nouveaux continens ; toujours est-il vrai que ces paradoxes éloquens n'en imposent qu'à l'ignorance. L'état de l'homme civilisé est évidemment pour l'homme l'état le plus heureux sur la terre. Veut-on se convaincre que c'est le sentiment com-

de ses forces & de son industrie, le perfectionnement de ses organes & l'assurance de

mun & même celui de l'antiquité, qu'on examine les monumens que la joie, l'admiration, la gratitude des hommes établirent en l'honneur des inventeurs de l'agriculture, des arts, des fondateurs des sociétés. Ils en transmirent le souvenir à la postérité par des allégories ingénieuses & profondes. Celles de Saturne, de Mercure, d'Hercule, que le savant M. de Gebelin a si bien expliquées, sont des témoignages authentiques des sentimens qu'ils attachoient à l'heureuse révolution qui les avoit fait passer en société ; autant qu'il étoit en eux, ils en éternisoient la mémoire ; ils en divinisoient les auteurs, qu'on a en effet regardés long-tems comme des Dieux.

Pour bien sentir soi-même la différence des deux états, de l'homme sauvage & de l'homme en société, qu'on en fasse comparaison ; qu'on pese tous les avantages, les biens, les plaisirs que celui-ci doit à l'union sociale. La force prédominante & tutélaire qui la surveille en parant à l'invasion & aux attentats, le fait jouir sans crainte de ses propriétés. Les besoins sont le malheur de l'homme sauvage & isolé, par la difficulté de les satisfaire ; ils sont les plaisirs de l'homme social, parce que tous les arts concourent à le contenter. Tout est dans la nature en mouvement ; un million de bras tra-

ses biens. C'est sous la protection du corps politique, dont il est membre, qu'il vit tran-

vaillie sans cesse pour lui. Les uns forcent la terre à produire pour le nourrir & le vêtir ; d'autres façonnent ces productions de mille manières ; d'autres vont chercher dans des pays lointains , des fruits & des denrées que le sien ne pourroit lui offrir. L'air , la terre & les eaux sont mis à contribution pour étendre ses jouissances. Mille mets variés peuvent appaiser sa faim & flatter son appétit , les boissons les plus agréables le désaltèrent & charmer son goût. Une demeure décente le défend du froid , du vent , de l'ardeur du soleil ; il y trouve le nécessaire , la commodité , l'aisance ; s'il en sort , des vêtemens propres aux différentes saisons , le couvrent & le parent ; s'il veut enfin se transporter au loin , il a sous ses ordres & bêtes & gens , & tout se prête à sa volonté. O homme social ! que tant de biens entourent , qui jouis en quelque sorte des forces réunies de la société sans t'en douter , que tu es heureux sans le connoître ! L'habitude de la possession te rend froid sur la jouissance ; mais que tu en sentirois bien vivement la perte , si quelque malheur imprévu t'enlevait tout-à-coup à la société & aux douceurs qui l'accompagnent ! Apprends donc à en connoître le prix ; rends-toi savant dans la science de la vie ; connois tes droits & tes devoirs avec tout ce qui

quille , à l'abri de l'invasion du fort & des attentats du méchant ; ce sont ses loix qui veillent autour de lui , & qui défendent ses propriétés.

Sans l'institution sociale , qui fait d'un grand nombre de familles une seule famille , qui , de tous les intérêts éparés & divisés , ne fait plus qu'un seul & même intérêt , le genre humain seroit toujours demeuré dans l'enfance , réduit à un petit nombre de peuplades misérables ; la plupart des Arts nécessaires & d'agrément eussent été ignorés , & les douceurs de la vie civile , qui résultent de ces liens & de ces secours , n'auroient jamais été connues ; l'homme eût été borné , comme les animaux , aux ressources de la recherche pour sa subsistance ; car l'agriculture n'auroit point existé. La société bien ordonnée est donc pour l'humanité le plus haut point de perfectibilité & de bien-être ; les droits de chaque homme n'y sont pas

r'environne ; sois exact à les observer & à les maintenir , & tu seras heureux , s'il y a des heureux sur la terre.

seulement

seulement protégés, ils y ont acquis de l'étendue par la facilité de l'usage; mais comme tout est relatif dans le monde, les droits de l'homme s'étant accrus, ses devoirs ont augmenté en proportion de ses droits. Il est libre de sa personne, maître absolu de ses biens & de ses richesses (a). Il en a pour garants l'union constante de toutes les volontés & le pouvoir de l'autorité tutélaire; mais il

(a) S'il ne l'est pas, il doit l'être pour le bien particulier & général. La liberté peut seule former des citoyens généreux, de grands Monarques & des trônes stables. Un Roi n'est puissant qu'à la tête d'une nation libre & contente. La nation une fois avilie, le trône s'affaïsse. C'est à la liberté qu'il appartient de faire des miracles; elle éclaire l'esprit, fait naître l'industrie, donne de nouvelles forces; elle triomphe même de la nature; elle fait croître les moissons sur les rochers ou dans les marais, & donne un air riant aux régions les plus tristes, tandis que d'autres pays, favorisés par le climat & la situation, & qui semblent faits pour le plaisir des yeux & les délices de ceux qui les habitent, livrés au despotisme & à la servitude, ne montrent que des terres incultes, des visages pâles & des regards contraints qui n'osent se lever vers le ciel.

doit, par la même raison, regarder avec respect la propriété des autres, &, dans la vue de son intérêt, n'y donner jamais atteinte; il doit fournir des secours pour en mériter, & déférer aux loix; & enfin contribuer pour sa part, en raison de sa force & de ses revenus, aux dépenses souveraines, qui, bien dirigées, n'ont pour but que la protection, la défense & l'extension du bien public.

A R T I C L E II.

Qu'est-ce que la Patrie ?

LA société particulière, dont la force a protégé notre jeunesse, a garanti la propriété de nos parens sur les avances qui nous ont fait subsister, & qui, par le concours de ses lumières, a spécialement contribué à notre instruction, s'appelle la Patrie. C'est une grande famille dont tous les sujets sont les enfans; leur véritable intérêt n'a de solide base que le sien; ils doivent y travailler d'une ardeur unanime & de toutes leurs for-

ces, pour étendre leurs droits d'homme & jouir pleinement de ceux de citoyen ; le négligent qui s'y refuse, le scélérat qui s'y oppose ne fait pas seulement le mal des autres, il fait encore le sien en même-temps. En effet, que l'Etat prospère ou qu'il décline, ses membres se ressentent de sa décadence ou de sa prospérité, sa gloire même rejaillit sur tous ; leur intérêt, leur gloire, leur repos, exigent donc qu'ils s'attachent à leur Patrie, qu'ils cherchent à en augmenter le lustre, à en accroître le bonheur ; mais ce motif, tout grand qu'il est, n'est pas le seul qui fasse impression sur une ame noble. Un Citoyen est si redevable à sa Patrie pour la protection qu'elle lui accorda, pour la nourriture & l'instruction qu'il en reçut dans un temps où il ne pouvoit rien par lui-même ; qu'il est bien juste que des sentimens de reconnoissance & de générosité le portent à son tour à la servir, & lui fassent tenter pour elle tout ce qu'il est capable d'entreprendre.

Ces sentimens, fondés sur la raison autant que sur la nature, affecterent toujours vivement les grands Hommes de tous les siècles ;

ils faisoient comme l'essence de leur caractère; ils échauffent encore les âmes sensibles & éclairées. Et comment peut-on s'y refuser, sans être fasciné par la passion ou aveuglé par l'ignorance? Tous les hommes sont frères, & ils doivent tous s'aimer réciproquement; mais ceux qui composent un même Etat sont frères des deux côtés, & ils se doivent entr'eux plus d'affection qu'aux autres. Ainsi les intérêts de nos frères germains nos compatriotes, les loix essentielles de notre société, la sûreté & l'amélioration des propriétés qui en font le domaine, enfin le maintien de l'autorité souveraine qui les surveille, nous touchent de plus près que les intérêts, les loix & le bonheur particulier des autres sociétés, & demandent la préférence de nos soins & de notre affection, l'union de nos forces & de nos lumières à celles de nos frères.

Si l'harmonie sociale est l'effet de cette union de volontés & de secours, combien n'est pas reprehensible celui qui ne craint point de la troubler, en se refusant à ce qu'elle exige de tout Citoyen? Je n'hésite

point à le dire, dussé-je passer pour un homme d'un autre siècle, c'est une lâcheté déshonorante pour tous ceux qui s'en rendent coupables ; & combien en voit-on qui ne pourroient en souffrir la honte, si leur cœur demeurait fidele à la Nature & sensible à la générosité ! combien qui, par négligence ou mauvaise volonté, ne sont pas à la place qu'ils auroient occupée avec honneur, ou s'y comportent d'une manière indigne, vrais frélons de la ruche sociale, qui mangent le miel des abeilles, à la formation duquel ils n'ont point voulu contribuer.

ARTICLE III.

Fausse idée de la Patrie. cause des grands maux de l'humanité.

QUE le doux nom de Patrie, si flatteur pour tout vrai Citoyen, ne nous fasse pourtant pas illusion. Il doit toujours signifier pour nous le pays qui nous a vu naître, qui nous a élevés sous ses loix, qui nous a rendu ses intérêts, c'est-à-dire la sûreté, le repos,

C iij .

la prospérité du peuple qui l'habite , notre propre intérêt , & le Prince qui le gouverne , pere de la grande famille dont nous faisons partie , notre pere. Mais gardons-nous par ce mot , de nous détacher des hommes qui font corps de société séparée de la nôtre , qui pensent autrement que nous , de croire légitime le mal que nous pouvons leur faire , s'il nous semble qu'il en doit revenir un avantage à notre société ; n'ayons jamais l'absurdité cruelle de poser notre bonheur sur leur décadence & sur leur ruine.

C'est l'amour-propre national , masqué sous le nom de patriotisme , qui , ayant jetté la jalousie & la haine entre les peuples , a vomé sur la terre les grands maux de l'humanité , & lui a fait toutes les plaies qui la désolent encore , par la main des monstres qu'il a produits. C'est lui qui le premier inspira aux hommes le mépris des loix naturelles pour de prétendues loix politiques exclusives , qui leur mit le fer dans les mains & la rage dans le cœur contre leurs freres , qui les porta à violer la sainte propriété des autres , pour augmenter la leur , & qui ré-

pendant , d'un pole à l'autre , la guerre & ses fureurs , ordonna juridiquement la servitude , le meurtre & le carnage , & fit couler le sang humain par torrens.

L'homme qui peint toujours en beau ce qui flatte ses passions , honora du nom de courage , de vaillance , de vertu , l'intrépide atrocité qui fait combattre l'homme contre l'homme , & le porte à voir couler d'un œil satisfait le sang d'une créature de son espece ; il consacra , sous le nom de gloire , les succès qui suivirent ses attentats. Il n'en falloit pas davantage pour égarer les Nations ignorantes & brigandes , pour autoriser leurs chefs à mériter le titre de conquérant. Aussi qui peut compter les ravages & les désolations qu'a causés ce faux patriotisme , cette opinion fanatique & destructive ?

Mais entre ceux que distinguent ces attentats , Rome (a) , tu dois avoir le premier

(a) Que le nom de Rome doit être odieux à tout homme instruit ! que cette ville a été funeste au monde ! fondée par des brigands , elle a été fidelle à ses premiers instituteurs. Où trouver une ambition plus ardente , plus profonde , plus inhi-

rang. Qui n'étoit pas né Romain , au vœu de tes Citoyens , à peine méritoit le nom

maine ? Elle a étendu les chaînes de l'oppression sur l'univers connu ; ni la force , ni la valeur , ni les vertus les plus héroïques , n'ont préservé les nations de l'esclavage. Quel démon présidoit à ses conquêtes , & précipitoit le vol de ses aigles ? O funeste République ! quel monstrueux despotisme eût de si détestables effets ? O Rome , que je te hais ! quel peuple , que celui qui alloit par le monde , détruisant la liberté de l'homme , & qui a fini par abattre la sienne ! quel peuple , que celui qui environné de tous les arts , goûtoit les spectacles des Gladiateurs , fixoit un œil curieux sur un infortuné dont le sang s'échappoit en bouillonnant ; qui exigeoit encore que cette victime , en éprouvant la terreur de la mort , mentît à la nature à son dernier moment , en paroissant flattée des applaudissemens que formoient un million de mains barbares ! quel peuple , que celui qui après avoir été injuste dominateur de l'univers , souffrit ; sans murmurer , que tant d'Empereurs tournassent le couteau dans ses flancs , & qui manifesta une servitude aussi lâche que sa tyrannie avoit été orgueilleuse ! O toi , ville aux sept montagnes , quelle foule de calamités est sortie de ton sein ! que du moins la mémoire de tes iniquités vive ! qu'on se souvienne toujours des punitions si bien méritées qu'ont reçu tes for-

d'homme. La suprême vertu, le mérite le plus grand, consistoit dans l'immuable résolution de tout rapporter à tes intérêts devenus exclusifs de tous ceux de la terre. Il étoit de la justice & de la gloire de tout soumettre à ton pouvoir. Tes heureuses déprédations depuis long-temps si vantées, tes victoires & tes triomphes en imposent encore au vulgaire des esprits; mais à un ami de l'humanité, qui, connoissant les loix éternelles de l'ordre, fait qu'on ne peut les enfreindre sans être injuste & sans agir contre soi-même, tes brillans exploits paroissent ce qu'ils sont, des actes violens & tyranniques, uniquement fondés sur le droit de la force, des exemples qui apprirent aux autres peuples à t'imiter, & leur montrèrent enfin comment l'on pouvoit te détruire.

Quel est en effet l'homme instruit & sensible, qui, loin d'applaudir à ce sentiment funeste, ne gémissé sur une erreur aussi

faits ! que ce souvenir fasse à jamais ton opprobre !
& que tous les cœurs embrasés d'une juste haine,
ressentent la même horreur que tu m'as inspirée.

C v

cruelle, par l'influence qu'elle a encore sur la politique des sociétés, où tantôt elle excite les divisions, les guerres publiques & sanglantes, & toujours les guerres sourdes & cachées, en embarrassant d'exclusions, de prohibitions, de gênes, la fraternité, la communication, le commerce des autres peuples, sans jamais voir qu'on ne peut nuire à autrui sans se nuire à soi-même ?

Le patriotisme ne consiste donc pas dans l'exclusion ; la Patrie ne demande pas d'aller à main armée, ou par des intrigues secrètes, attaquer la propriété d'un Etranger ; car un homme, quel qu'il soit, n'est pas étranger à un homme ; mais elle nous commande d'être toujours unis de volonté & de secours au corps de l'Etat, pour en défendre les possessions attaquées, elle exige tous les efforts pour en empêcher la lésion, elle ordonne la défense en prohibant l'invasion.



ARTICLE IV.

*Le François , bon & excellent Peuple ,
capable des plus grandes actions.*

QUE ne puis-je faire connoître à mes Concitoyens tous leurs avantages ? Il n'est rien de bon & d'admirable à quoi ils ne parvinssent , si moins frivoles & moins jeunes , si plus jaloux d'obtenir l'estime des esprits solides , ils s'occupoient des moyens qui peuvent la leur mériter. Il suffit d'examiner ce qu'ont fait tant de fois ceux qui se sont portés aux grandes actions , pour se convaincre de ce que nous pourrions faire. Il n'est point de Nation qui ait surpassé la France en grands hommes de tous les genres ; il n'en est point , si les esprits François ne cédoient trop facilement au torrent de la frivolité , qui fût en état de l'égaliser dans ceux qu'elle produiroit encore.

Ouvrez l'Histoire , & voyez dans tous les siècles de la Monarchie ce que le zèle de ce peuple généreux & fidele lui a fait entreprendre pour ses Rois. Comparez son atta-

C vj

chement pour eux , à celui des autres peuples pour leurs Monarques , & vous verrez avec attendrissement que les François ne peuvent être égalés en cela. Vous vous convaincrez que toutes les fois qu'ils ont eu le bonheur d'être gouvernés par un Souverain qui les aimoit , qui s'occupoit de leur prospérité , qui les regardoit comme ses enfans , l'affection de ses Sujets , portée jusqu'à l'enthousiasme , a , pour ainsi dire , oublié la limite des possibles , & n'a rien trouvé au-dessus de ses efforts & de ses sacrifices. Que le concours & l'empressement du peuple , par-tout où passoit Louis XII , que les larmes données à sa mort , que la tendre vénération où est Henri IV sont une touchante leçon pour tous les Souverains , mais en même-temps un témoignage bien honorable des sentimens de nos ancêtres , de leur amour pour la Patrie & de leur affection pour leur Roi ! Leurs descendans , inférieurs peut-être , à bien des égards , à ces ames franches & loyales , ne leur doivent rien à celui-ci. Le François aimera toujours ses Princes , tant qu'il en aura qui mériteront de l'être , comme celui qui les gouverne.

ARTICLE V.

Causes de découragement pour certains esprits, motifs d'un nouveau zèle pour les bons Patriotes.

IL y a beaucoup de Citoyens, sur-tout dans la Capitale, qui, avec de bonnes intentions & une ame droite, mais foible & peu éclairée, sentent diminuer en eux l'affection au bien commun, & cèdent insensiblement au poids du mauvais exemple, qui étouffe l'amour de la Patrie. Ils ne pourroient guère, sans des principes solides, résister à ces témoignages multipliés, qui ébranlent peu à peu leurs sentimens. Aussi voyons-nous que s'ils manquent de principes, ils cessent de prendre intérêt à la chose publique, lorsqu'ils ont souvent sous les yeux les gestes de tant d'hommes avides, qui, loin de concourir au bien général, s'efforcent de lui nuire pour leur propre avantage. Ainsi ces hommes simples & honnêtes, mais sans force & sans expérience, se

laissent aller à l'impulsion du grand nombre ; & regardent ensuite le désordre de la société comme une chose naturelle.

Les esprits éclairés & fermes, au contraire, ne sauroient voir d'un œil indifférent l'intrigue fermer le chemin au mérite, l'orgueil, enflé de prétentions, insulter au savoir modeste, & le vice, tête levée, persiffler la bonhomie & la vertu : loin de leur applaudir, ils s'élèvent contre leurs entreprises, ils condamnent les préjugés de ces gens futiles, qui, comme dit la Fontaine, s'aiment sans avoir de rivaux, & qui s'estimant de bonne foi & sans partage, sont persuadés que rien n'est digne d'attachement, ni d'attention qu'autant qu'il est relatif à leur personne (a).

(a) Ecoutez une vérité salutaire, vous qui croyez éblouir le sage même par la splendeur de vos titres, par l'éclat de votre décoration extérieure, par la somptuosité de vos maisons, de vos équipages, de vos tables, de vos ameublemens : vos valets, vos parasites, vos flatteurs vous la déguisent ; c'est leur intérêt : mais ce n'est ni le vôtre, ni celui de la société, que vous puissiez l'ignorer ; en quelque rang que l'homme soit né, la confi-

Mais ce qui leur semble plus révoltant, c'est de trouver dans cette partie de notre jeunesse, aussi avantageuse qu'ignorante, qui prime par-tout & qui censure tout, un mépris décidé pour les sentimens des gens sensés, un dégoût absolu pour tout ce qui est solide, & l'impétuosité des passions du jeune âge avec les mœurs infames d'une vieillesse précoce, due au raffinement des voluptés les plus condamnables.

Que ceux qui s'autorisent de ces exemples pour justifier leur conduite, ne s'imaginent pas se mettre ainsi à couvert des justes reproches qu'on peut leur faire. L'indifférence & la défection des mauvais Patriotes ne sauroient dispenser un bon Citoyen de

dération publique se proportionne toujours aux services qu'il rend à la patrie. Le grand homme prête de l'éclat aux dignités dont il est revêtu, plutôt qu'il n'en reçoit. Ce n'est pas pour flatter la vanité que les Etats ont des honneurs, c'est pour récompenser le mérite de ceux qui les soutiennent par une grande vertu, & c'est pour exciter dans la postérité des héros le desir de les imiter, qu'on étend jusqu'à leurs neveux le prix de leurs services.

son devoir : il n'est pas seulement comptable de ses biens & de ses talens à sa Patrie , mais de sa vie même , si elle est nécessaire à la conservation de son pays. Plus il s'aperçoit que le lien commun se relâche , plus , s'il 'est possible , il doit s'efforcer de réparer le mal dont il voit la cause. Quand tout le monde manqueroit à ses devoirs , cela ne donneroit pas au Sage le droit de manquer à la sagesse ni aux engagements qu'il a pris avec la société.

A R T I C L E VI.

Ce qui a donné lieu de dire que nous n'avions plus de Patrie.

C'EST la cupidité ignorante , quelquefois l'ennui de toute dépendance , & sur-tout le défaut d'instruction publique , instituée pour enseigner aux hommes leurs droits & leurs devoirs , qui , leur faisant perdre de vue les obligations sociales qui les lient entr'eux & leurs Chefs , commencent la désunion d'un Etat & préparent sa décadence. Cet exem-

ple , qui de la Cour a gagné la Ville , & qui s'étend dans les Provinces , secondé de cette légèreté qui nous est tant reprochée ; influe sur-tout parmi les jeunes gens , & semble les rendre étrangers au bien général. Ainsi chacun rapportant tout à soi , ne voit plus qu'employer son temps , son esprit pour sa Patrie ; c'est n'obéir qu'à soi-même , & ne travailler que pour soi-même.

Ce sont de telles mœurs , considérées par quelques Philosophes de nos jours , qui leur ont fait penser & dire que le François n'a-voit plus de Patrie ; comme s'il pouvoit exister une société dont les membres eussent le droit de se croire dégagés de ce qu'ils lui doivent , & libres de leurs obligations. Il est peut-être des cas où l'on peut renoncer à sa Patrie , comme à la succession de son pere ; mais dans l'une & l'autre circonstance ces cas sont toujours extrêmes , & aussi malheureux que peu honorables ; & toujours celui qui refuse les charges doit-il abandonner le bénéfice. De quel front , des hommes qui n'oseroient quitter leur pays , & qui réclament à chaque instant l'assistance de

leurs Concitoyens , prétendroient-ils qu'ils ne sont engagés (a) à rien envers eux ? Le

(a) On s'est souvent fait illusion en parlant de la liberté originelle de l'homme , & en prétendant que l'homme est plus libre , en proportion de ce qu'il est plus loin de la société. La liberté n'est pas la licence , n'est pas l'indépendance , c'est seulement le pouvoir de faire ce qui est juste & permis. L'homme , quoique libre , fut pourtant dépendant en venant au monde de tous les besoins qui l'environnoient ; il l'est dans la société , des loix de la Justice , & des égards qu'il doit aux hommes. L'homme naturel fut dépendant par les objets physiques , l'homme social par les objets moraux. Nous dépendons tous les uns des autres dans la société , & toujours en raison de la place plus ou moins éminente que nous y occupons , sans cesser d'être libres. Ceux qui le paroissent le moins sont ceux qui ont plus de devoirs , comme les Rois , par exemple ; mais ils ont aussi plus de droits , & l'un compense l'autre. On peut considérer l'action de ces dépendances humaines , comme celle de l'attraction , qui fait graviter tous les corps les uns sur les autres , mais toujours en raison de la masse & de la distance ; & qui loin d'en arrêter la circulation , concourt avec leur mouvement à opérer l'union de l'ensemble , & à entretenir l'harmonie de l'univers.

paëte qui les attache à leur Patrie fut obligatoire du moment que leurs yeux s'ouvrirent à la lumière , & leurs levres à la mamelle qui les allaita ; qu'ils pensent donc qu'ayant tout reçu de la société qui les a vu naître , & ne pouvant dans leurs facultés bornées lui rendre que très-peu , il leur est impossible d'être jamais véritablement quittes avec elle.

ARTICLE VII.

Qu'il y a encore de vrais Citoyens.

SI on ne peut s'empêcher de connoître que les exemples de l'intérêt personnel exclusif , de la vaine ostentation , de l'esprit d'indépendance , devenus fréquens , portent l'affoiblissement & la désunion dans la société , qu'ils y éteignent l'amour de la Patrie , nous avons en même-temps la satisfaction de voir les actes de bienfaisance & de patriotisme se multiplier depuis plusieurs années , & balancer par leur influence , les pernicioeux effets des passions exclusives. Il n'y eut peut-

être jamais une plus vive (a) communication &, si on peut se servir de ce terme ; une plus grande *entente* entre les âmes honnêtes & les cœurs sensibles , ni jamais d'efforts plus louables ; & comme l'auteur d'une bonne action donne le desir de bien faire à tous ceux qui en entendent parler , & leur en indique les moyens , la douce chaleur de la charité fraternelle, le zèle éclairé pour le

(a) Jamais l'exemple ne fut plus digne d'être imité chez tous les peuples qui se piquent d'avoir des lumières sur les vrais intérêts de la chose publique , & quelque reste d'attachement pour eux.

Si vous voulez mettre en honneur les sentimens , les principes , les talens précieux au véritable patriotisme , commencez par le premier ordre des citoyens. L'esprit & le cœur de la jeune Noblesse du premier rang , sont le premier champ auquel vous devez confier cette riche semence : c'est-là que l'espoir est mieux fondé , & la récolte plus abondante. Le peuple est naturellement imitateur ; si les premiers de la nation étoient instruits , honnêtes & citoyens, s'ils connoissoient bien leurs droits & leurs devoirs , bientôt vous verriez fleurir les talens utiles , les vertus & l'amour du bien public.

pays où on a vu le jour , gagnent de proche en proche , & operent les actions les plus généreuses & les plus touchantes ; on peut dire , à l'honneur du siècle , que quoique le bien se fasse sans bruit & sans éclat , & qu'il n'y ait , par conséquent , qu'une partie des faits de cette nature qui soient connus , le nombre en est cependant assez considérable , pour que leur relation pût former un Livre , sans doute un des plus instructifs & des plus agréables qu'on pût donner aux hommes. Les bornes que je dois me prescrire dans cet Ouvrage , ne me permettant pas de me livrer au plaisir si doux d'en être ici l'Editeur , je n'emploierai que quelques-uns de ceux que me fournira ma Patrie , pour justifier le titre que j'ai donné à cet article.

Le premier de ces exemples , que je veux rapporter , est dû à cet excellent Homme , si digne d'être le précepteur & le modèle des vrais Citoyens , *l'Ami des Hommes*. Son humanité , son zèle , sa bienfaisance , répandus dans ses Ouvrages , ont échauffé les âmes en éclairant les esprits , & sont devenus , sans doute , un des premiers mobiles de tant

d'actions généreuses qui nous honorent; mais son exemple ne fera pas moins puissant.

M. le Marquis de Mirabeau ayant acquis, par la mort de Madame la Marquise de Vassan, des Terres considérables en Limousin, s'y rendit dans l'été de 1770 pour en prendre possession, & pour examiner en bon pere de famille ce qu'exigeoit de lui le bien de ses Vassaux & le sien propre. Il fut effrayé de la misere du pays. Plusieurs récoltes successives, & sur-tout la dernière, avoient été si mauvaises, que la disette étoit affreuse dans cette Province, une des plus pauvres du Royaume, qui a le moins de débouchés, & des plus maltraitées par l'impôt. Sa bienfaisance n'avoit pas attendu qu'il vît le mal de ses yeux, pour y apporter le soulagement qui dépendoit de lui; il avoit fait faire différens travaux, pour occuper fructueusement & honnêtement l'indigence & la foiblesse, & y avoit consacré une grande partie de ses revenus; mais ce n'est point de cette charité que je m'occupe ici, quelle noble & bien entendue qu'elle fût, elle n'étoit que momentanée, comme le besoin qui la faisoit

naître ; je parle d'une charité plus durable , d'une institution de paix & de concorde que ce digne Seigneur a faite dans ses Terres, où il veut que l'union & la fraternité s'établissent , & y soutiennent l'aisance & la prospérité qu'il s'efforce d'y introduire.

Le Payfan de ces contrées , vivant dans la pauvreté de la petite culture , sombre par l'affaïssement où il est tenu , aigri par le malheur qui l'affaillit , est plus sauvage & plus grossier que dans le reste de la France ; mais bon d'ailleurs , reconnoissant à l'excès , il montre l'attachement le plus fidele & le plus grand dévouement pour ceux qui le protègent , qui lui témoignent de la bonté , & soumet volontiers ses affaires à leur décision , s'il leur croit de la probité ; sa confiance est une preuve d'estime non équivoque. Les Payfans des Terres de Madame de Vassan s'empresserent d'accourir pour voir M. le Marquis de Mirabeau dès qu'ils le furent arrivé , chargés de présens , pour lui marquer la joie qu'ils avoient de sa venue , & lui portant leurs papiers.

L'Ami des Hommes , qui n'auroit pu res-

jetter leurs requêtes , refuser ou payer leurs présens , même dans une année de disette , sans les attrister , fut touché de la confiance généreuse de ces hommes simples , qui lui demandoient la justice & la paix ; il la leur promit au fond du cœur ; mais comme sa position l'appelloit à d'autres devoirs , il résolut de choisir des Substituts qui pussent le remplacer dans celui-ci. Ce qu'il résolut , son fils , digne d'avoir un tel pere , l'a mis à exécution , & ce n'étoit pas la partie la moins difficile du projet. Il s'agissoit d'instituer un Bureau de conciliation , composé de Prud'hommes , nommés à la pluralité des voix dans chacune des Paroisses dépendantes des Terres de la succession , qui s'assembleroient tous les mois au Château d'Aigueperce , principal Manoir du Seigneur dans le Pays. Ce projet fut répandu , proposé , accepté avec transport , & la premiere séance se tint le 3 Février 1771.

Huit Prud'hommes arbitres composent cette Cour ; les Parties exposent respectivement devant eux leurs demandes & leurs défenses. Si l'affaire est simple le Bureau ,
après

après avoir délibéré , propose sur le champ les moyens de conciliation ; si l'affaire est compliquée , le Bureau nomme un Prud'homme pour l'examiner en détail & en rendre compte à la séance prochaine. Quand les moyens de conciliation sont proposés , on emploie toutes les raisons qu'on juge convenables , pour engager les contendans à les adopter. S'ils les adoptent , un Notaire qui fait partie du Bureau passe l'acte de leur accord , & pour mettre le dernier sceau à leur réconciliation , on les fait ensuite dîner avec les Prud'hommes , & le Seigneur lui-même , lorsqu'il s'y trouve ; mais point de dîner pour ceux qui ne s'accommodent pas. On assure que quand l'heure approche , cette considération affoiblit singulièrement les animosités. Si l'une des parties se refusoit obstinément à toute voie de conciliation , on la laisseroit libre d'aller plaider en justice réglée , mais on la prévindroit que le Seigneur feroit les frais du procès pour son adversaire. On n'a pas encore été dans ce cas. Il s'est trouvé seulement quelques causes embarrassantes , en ce que le demandeur ayant

évidemment raison, la pauvreté du défendeur ne lui a point permis de satisfaire sa partie ; mais le Seigneur a tranché la difficulté en prêtant au débiteur la somme nécessaire pour se libérer, à la charge qu'elle lui sera rendue à longs termes.

Il y avoit à peine six mois depuis l'époque d'un établissement aussi respectable, lorsque M. le Marquis de Serent, digne émule de ceux qui aiment à bien faire, s'est empressé d'imiter un si bel exemple, en en formant un pareil dans sa Terre de Malestroit en Bretagne. La première séance de ce nouveau Bureau s'est tenue au mois de Septembre de la même année. La forme des opérations de ce Bureau est en tout semblable à celle qu'a prise celui du Limousin. Saisir un bon exemple avec tant d'empressement, c'est montrer combien on étoit capable de le donner.

« M. le Marquis de Serent a mis dans
» cette opération toute l'intelligence de la
» sensibilité généreuse ; il a prévenu ses vas-
» faux par des bienfaits ; il a répandu des
» salaires sur le peuple en entreprenant des
» défrichemens. Il a rendu service aux riches

» comme aux pauvres en faisant un marché
 » pour rendre navigable la rivière d'*Aouft* qui
 » ne fervoit plus au Commerce... Par de telles
 » actions , M. le Marquis de Serent a fait de
 » fa Terre de *Malestroit*, le féjour de la paix ,
 » de l'union , des fentimens honnêtes & des
 » vertus qui fondent le bonheur. On doit
 » efperer qu'il fera imité par beaucoup de
 » Seigneurs, comme il a lui-même imité
 » l'*ami des hommes* dans l'établiffement d'un
 » Bureau de conciliation ; & fi cela arrive ,
 » comme on a lieu de le croire , les trois
 » quarts des procès fe trouveront fupprimés ,
 » & avec eux les trois quarts des divifions ,
 » des querelles domeftiques fi honteufes , fi
 » difpendieufes , fi corruptrices , fi cruelles...
 » il n'y a perfonne qui ne puiffe faire cent
 » fois plus de bien qu'il ne croit ; mais il
 » faut vouloir tout celui qu'on peut , & ne
 » jamais retarder pour mettre la main à
 » l'œuvre (a) ».

On peut encore mettre au rang des ci-

(a) Tiré des Ephémérides du Citoyen , tom. 7 ,
 année 1771.

royens qui ont donné des exemples de patriotisme & des preuves de zèle pour le bien de l'humanité, un bon Curé du Poitou, qui, sollicité par son Supérieur d'augmenter ses revenus aux dépens de ses Paroissiens, & pouvant réussir, s'est non-seulement refusé aux démarches qu'il devoit faire pour cela, mais lui a fait entendre, avec autant de fermeté que de modestie, qu'il ne pouvoit regarder comme un avantage pour lui, ce qui devoit tourner au dommage de ses Paroissiens.

M. l'Evêque de... Prélat qui doit son élévation à son mérite, mais qui avec beaucoup d'esprit & sans doute de bonnes intentions, peut néanmoins se tromper quelquefois, avoit imaginé qu'on pouvoit augmenter le revenu d'une partie des Curés de son Diocèse, de ceux sur-tout qui devoient participer à l'augmentation des portions congrues, sans charger les hauts Décimateurs qui étoient tenus de cette augmentation. Son moyen étoit de faire obtenir à ces Curés la dîme des landes & des marais nouvellement défrichés dans leurs Paroisses respectives, &

de rendre cette dîme plus forte qu'elle n'a été réglée. Comme le Roi pour le bien de l'agriculture, ayant égard aux avances nécessaires pour mettre ces terrains en valeur, les avoit déclarés exempts de dîme durant 40 ans, & réduit après cette époque cette dîme à une perception moindre que celle qui se leve (a) annuellement sur les champs, M. l'Evêque... crut devoir inspirer à ces Curés le dessein de présenter au Conseil une Requête pour demander une exception à cette Loi. A cet effet, il leur écrivit une es-
pece de lettre circulaire, où, en leur présentant les motifs qu'il croyoit capables de fonder leurs demandes, il les pressoit d'agir

(a) Je dois dire ici en passant, que la dîme, telle qu'on la perçoit, est un impôt des plus onéreux. Elle se préleve sur le produit brut, sans égard aucun pour les avances de toute espèce qu'exigent la culture, les reprises, les réparations, &c. & elle se leve en égale quotité sur les mauvaises comme sur les bonnes terres; ce qui n'est ni juste ni profitable, puisque les mauvaises terres demandent plus d'avances, de soins, de travaux, & produisent moins que les bonnes.

unanimement, & sur-tout de venir au plus tôt signer cette Requête. Quelques - uns s'y refuserent. Le contenu de leurs réponses ne nous est point parvenu ; mais voici celle que lui fit le Curé dont nous parlons.

Monseigneur ,

« Je suis par ma place ministre de bienfai-
 » sance & de charité. Je crois que je m'écarterois ce qu'elles m'inspirent, si j'adhérois
 » aux propositions de V. G. Je manquerois à
 » la charité en sollicitant le Roi de retirer les
 » graces qu'il fait à ses sujets de ma Paroisse,
 » pour m'en appliquer le profit; je manquerois
 » également à la bienfaisance & à la justice,
 » si j'oubliois pour un vil intérêt les grandes
 » avances & les longs travaux que demandent les défrichemens des marais qu'on veut
 » mettre en culture. A Dieu ne plaise que ,
 » fait pour donner à mes enfans des preuves
 » de tendresse & de bienveillance, je montre
 » par cette démarche avide, que je sépare
 » mes intérêts des leurs, & ne me regarde
 » plus comme leur pere » , &c.

N'oublions pas ici une action de géné-

rosité patriotique du Nestor de la Littérature Françoise, qui, jointe aux autres actes d'humanité dont il est l'auteur, montre que cet homme célèbre n'est pas moins estimable par sa bienfaisance que par les productions de son esprit.

On a construit, il y a quelques années, à Verfoix une petite frégate qui navigue avec pavillon de France sur le lac de Genève. C'est un des plus gros bâtimens que ce lac ait portés. Il a servi principalement à voiturer des matériaux pour la construction du port & de la ville de Verfoix. Une partie de ces matériaux étant dus en Savoye, la frégate fut arrêtée & saisie, au mois d'Avril 1771, dans un petit port du Chablais pour une somme de deux mille livres. Elle alloit être vendue, quand M. de Voltaire instruit de cet événement, & ne voulant pas qu'à deux mille francs près, & qui sans doute seront payés un jour, le seul pavillon de France qui soit sur le lac restât engagé ou fût vendu, & que le service utile de la frégate cessât d'avoir lieu, envoya sur le champ la somme due, & dégagea le bâtiment.

A R T I C L E V I I I .

Droits de l'Homme dans la Société.

Nous avons fait voir que les devoirs de l'homme dans la société sont, 1°. l'union de sa volonté à celles des autres membres de cette société dans la personne qui en est le chef, pour l'intérêt particulier & le bien de tous : 2°. l'observation exacte des conventions sociales ; 3°. la déférence aux Loix qui en dérivent ; 4°. enfin des secours pour en maintenir la vigueur proportionnés à ses facultés. Par-là ses droits sont évidemment désignés, puisque les droits & les devoirs sont réciproques. L'homme a donc lieu d'attendre dans la société, de tous ceux qui la composent avec lui, non-seulement le respect dû à sa propriété puisqu'il a garanti les leurs, mais une union de secours pour les lui assurer, & en même tems de la part du Gouvernement, la protection & la justice nécessaires pour pouvoir jouir librement & paisiblement de tout ce qui lui appartient. En effet, si la so-

ciété est formée pour le bonheur de tous ses membres comme on n'en peut douter, chacun y doit trouver l'extension de ses droits par le concours de tous, & chacun a le plus grand intérêt d'en assurer l'exercice à lui & aux autres. D'un autre côté, le Souverain n'ayant de pouvoir que par la réunion de toutes les volontés sociales en sa personne, son intérêt est qu'elles ne s'aliénent jamais de lui, & que l'ordre qui maintient les propriétés ne souffre aucune altération; d'où il suit que les loix de la société supposées les meilleures possibles, le droit naturel de l'homme doit y avoir la plus grande étendue possible.

Les droits du Souverain résident dans les devoirs des Sujets. Ceux-ci par une juste réciprocité, ont leurs droits de citoyens, établis sur les devoirs du Souverain, & l'assurance de ces droits, sur l'autorité souveraine qui, semblable à celle de Dieu, doit être toujours présente par-tout, pour surveiller & maintenir la sûreté publique, l'instruction publique & le patrimoine public.

La sûreté publique bien établie suppose

D v

qu'un homme ne doit pas être seulement à l'abri dans sa maison au milieu de sa famille, de l'attentat & de l'invasion des méchants, mais encore dans tous les lieux de l'Etat où ses propriétés de toute espèce peuvent s'étendre ou se transporter ; ainsi les chemins , les lieux écartés & les frontieres , comme les places publiques & les rues de la Capitale , doivent être sous l'œil vigilant de l'autorité souveraine.

Le devoir d'instruire dont est chargé le Souverain fait attendre de lui l'éducation publique , l'enseignement des droits & des devoirs , & la justice qui en est le garant immuable. Il n'importe pas moins au chef qu'aux sujets que cette instruction s'établisse , se maintienne & se perpétue. L'erreur offusque & trouble la raison , cause les maux publics , les désordres moraux & politiques. L'instruction seule , publique & continuelle , peut s'opposer à l'erreur & la détruire en montrant le vrai principe des choses. L'erreur ne pénètre & ne s'établit point chez un peuple , où les préjugés de l'enfance sont tous fondés en raison , où l'instruction géné-

rale affermit ces préjugés, en démontrant la nécessité de la loi de l'ordre, établie sur l'observation des droits & des devoirs, enfin où tout ce qui peut diriger & exciter l'émulation est offert au plus instruit, au plus digne, & au plus capable d'instruire les autres. La science plénier à la vérité ne peut être le partage que d'un petit nombre : mais tout le monde doit en connoître les principes & l'objet, & demeurer éclairé sur les droits & les devoirs de l'homme. Alors les préjugés, l'intelligence & la raison de tous, composent la force irrésistible qui fait la Loi suprême de tous. Il ne peut y avoir que des chefs injustes qui veuillent abuser de la crédulité humaine, & faire ligue avec l'ignorance pour perpétuer & augmenter l'erreur. Ils prohibent l'instruction qui éclaireroit leurs injustices ; aussi l'ignorance est par-tout le partage des esclaves ; mais il est de la dignité de l'homme libre de jouir de l'instruction (a).

(a) Pourquoi le tyran Mahomet voulut-il bannir l'instruction de ses Etats ? N'étoit-ce pas qu'il avoit tout à redouter de l'instruction ? Il voua tous ses

D vj

Enfin les propriétés feroient comme nulles dans une société, si on n'avoit la facilité

sujets à l'ignorance : parce que voulant les gouverner comme des brutes, il avoit besoin d'en faire des brutes.

Ce fut pour la même raison que Chi-hoang-ti, Empereur de la Chine, de la quatrième dynastie, fit brûler tous les livres Chinois, & cinq cens Lettrés qui en avoient emporté une partie dans les montagnes où les Bourreaux vinrent les chercher. Trois mille autres Lettrés furent égorgés dans les rues, & le sang des hommes les plus instruits, les plus respectables de la Nation, fut répandu ; parce qu'ils n'avoient pu voir sans douleur perdre le fruit de deux mille ans d'études & de travaux qui avoient honoré leurs ancêtres, & fait, pendant long-tems, la félicité de l'Empire ; parce qu'ils cherchoient à soustraire quelques manuscrits à la fureur d'un brigand féroce, qui, redoutant l'instruction qui auroit manifesté ses crimes, en entassoit de nouveaux pour en dérober la connoissance à la postérité. Sa mémoire est encore en exécration à la Chine, & elle doit l'être, comme celle d'un tyran qui ravissoit aux hommes la chose dont ils ont le plus grand besoin dans toutes les circonstances de la vie, *l'instruction*. Vingt-sept Mandarins furent exécutés, parce qu'ils lui représentèrent successivement ses devoirs. Il céda

d'en jouir. Elles deviennent agréables, elles prospèrent en raison de cette facilité. Tout ce qui peut servir au débouché, à la communication, au commerce, à la circulation, donne un prix aux productions de la terre, en fait des richesses, & augmente la force & la richesse de l'Etat. Ainsi la construction & l'entretien des chemins, des canaux, des ponts, des quais, des ports, des rues, des marchés, des aqueducs, &c. fait une partie essentielle des devoirs du Souverain, en tant qu'il veille & préside à la conservation & à l'accroissement des avances foncières souveraines, qui font le patrimoine public & établissent l'abondance (a).

au vingt-huitième, circonstance qui marque bien & l'utilité des lettres, & le danger de l'ignorance.

(a) Rien ne fait valoir les fonds, comme la facilité des débouchés. Une rue n'appartient pas à la maison qui prend son jour sur cette rue : cependant sans ce jour la maison ne seroit qu'un cachot. Ainsi la rue fait en quelque sorte, portion de la propriété foncière du maître de la maison. Si la rue n'est qu'un cul-de-sac, la maison vaudra moins, toutes choses d'ailleurs égales, que si la

Quelle que soit la forme extérieure de l'autorité, elle n'a jamais du s'occuper que

rue avoit plusieurs belles issues. Qu' ces issues sont barrées, là cessent les avantages qui en résultoient pour la maison. Il en est de même pour un champ; ainsi il est avantageux que les issues aboutissent à un beau chemin, & celui-ci à plusieurs autres; qu'elles joignent une rivière navigable, parce que c'est le plus favorable des chemins : plus avantageux encore qu'elles se déterminent à un port de mer, parce que la mer est un débouché universel. Prenez cette maison; prenez ce champ pour emblème de toutes les propriétés foncières; prenez cette rue pour le signe des débouchés, vous verrez que le soin, la confection, la dépense & l'entretien de tous les débouchés quelconques sur le territoire de la société font portion des avances foncières de toutes les propriétés foncières. Dès-lors joignez-y les ponts, les chaussées, les conduites & retenues d'eaux, les quais, les places; tout cela à faire, à construire, à entretenir, appartient aux débouchés. Ce qui nuit le plus aux débouchés, c'est le peu de sûreté des chemins. Les frais d'entretien d'une force imposante qui réprime les méchans & les voleurs, font donc portion de l'entretien des avances foncières. Les frais de justice & d'administration pour juger & prévenir les débats, portion encore des frais

de ces objets. Elle n'est rien au-delà, car elle ne doit avoir ni inspection ni juridiction sur les particuliers tant qu'ils sont dans l'ordre, & que personne ne s'en plaint. Telles sont dans la société les fonctions du chef pour le

d'entretien des avances foncières. La police encore, & l'instruction, dont l'objet est de préserver les hommes d'être méchants, en leur apprenant l'avantage & l'intérêt qu'ils ont à être bons ; l'instruction, dis-je, tant religieuse que civile, tant morale que physique, & l'instruction générale & continuelle est encore à la charge des propriétés foncières pour prévenir de plus grands frais d'entretien des avances foncières. L'appareil de la défense enfin, pour empêcher que les Nations brigandes n'infestent nos débouchés, & pour faire regner la justice sur les débouchés communs des nations ; c'est-à-dire, les forces publiques de terre & de mer sont encore à la charge des propriétés foncières, comme portion d'entretien des avances foncières relatives aux débouchés. Voilà donc la Justice, la Police & la Finance, trois des intérêts principaux de l'Etat, compris & confondus dans l'intérêt des avances foncières (*payées par les propriétaires & faites par le Souverain*) qui constituent le titre de propriété foncière. *Les Economiq.*
pag. 329.

repos & le bonheur de tous, & tels les droits des particuliers pour leur bien propre & la prospérité générale.

C H A P I T R E , I V .

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS SES PARENS.

A R T I C L E P R E M I E R .

*Les Sentimens qu'on doit à ses Parens, sont
la base de ceux de l'honnête Homme
& du Citoyen.*

Nous avons examiné ce que nous devons à Dieu & à la Patrie, voyons maintenant à quoi nous sommes tenus envers nos parens.

La Loi naturelle & la raison nous prescrivent à leur égard un devoir sacré d'obéissance, de respect & de services, dont, quoi qu'aient dit plusieurs Auteurs modernes, rien ne sauroit nous dispenser. Cette obligation si étroite est en même tems si juste, qu'en nous y refusant, nous ne faisons pas seulement injure

à ceux de qui nous tenons le jour , mais nous en faisons tomber plus immédiatement le poids sur nous-mêmes ; car outre la honte que produit toujours une telle ingratitude , nous semblons nous ôter par cette conduite le pouvoir que nous avons sur nos inférieurs & sur nos descendans , & renoncer à tout ce que nous pouvons exiger de leur affection & de leurs services.

Portion de la substance de ceux à qui nous devons la vie ; pouvons-nous méconnoître les droits d'un pere & d'une mere sur des enfans qui leur doivent tout ce qu'ils sont ? Celui qui pense encore , & n'est pas dépravé jusqu'au fond de l'ame , peut-il s'empêcher de voir que tout homme capable d'éluder une Loi si sainte , est un criminel qu'aucune idée de justice ne sauroit toucher ?

L'amour qu'on a pour ses proches , est le vrai principe de celui qu'on doit à la patrie ; il est le lien de la famille , la cause des égards & des secours entre les hommes ; il forme les sociétés , & y entretient encore les liaisons affectueuses qui les unissent ; car qui n'aime pas sa famille , qui n'a pour ses parens aucun

bon sentiment n'en sauroit avoir pour personne. C'est le bon fils comme le bon père qui font la base de l'honnête homme & du vrai citoyen. Si on regarde avec indignation & avec mépris celui dont l'ame perverse, seulement occupée de lui & de ses intérêts, les préfère à tout, & le pour les satisfaire, les Loix de la société & l'opinion des hommes, quels sentimens aura-t-on pour le malheureux dont la malice réfléchie se plaît à transgresser les Loix que la nature bienfaisante a gravées dans le fond de nos ames, & cherche à étouffer la voix sacrée qui parle avec tant de force en faveur de nos parens?

S'il est des enfans assez dénaturés pour vouloir faire injure à l'auteur de leurs jours, qui travaille à leur bien-être avec tant de soin & les élève dans le doux espoir de revivre en eux, s'ils manquent jamais à celle qui les a portés dans son sein, qui les a nourris de son lait, qui durant des années, s'est oubliée pour ne s'occuper que d'eux, ne devroit-on pas s'empreser de punir une ingratitude qui rend indigne de vivre avec des hommes?

On ne peut voir sans horreur un fils qui

fait essuyer de mauvais traitemens à ceux qui lui donnerent la vie ? Ces attentats révoltants le font croire incapable du moindre sentiment d'humanité , & chacun le hait par la seule opinion qu'on a de son caractère. Et que doit-on moins que de la haine à un cœur atroce , qui repoussant le plus doux sentiment , & se refusant au souvenir des tendres soins que ses parens ont eu de son enfance , des secours de toute espece qu'ils lui ont fournis en tout tems , des peines qu'il leur occasionna , des témoignages d'affection qu'il en a reçus , bien loin d'en garder la juste reconnoissance , ajoute à l'insensibilité des ames dures , l'ingratitude du mauvais naturel & l'excès de la scélératesse.

A R T I C L E II.

Défauts des Peres , cause des vices de leurs enfans.

MALHEUR à tout pere qui trouve dans son fils une ame assez perverse pour oublier ses parens , & qui en méprise le sacré caractère. Malheur sur-tout à celui qui dans la peine

de son cœur défolé , peut se reprocher les crimes de son fils. Oui les peres font souvent les corrupteurs de leurs enfans & les fauteurs de leurs défordres. Si on examine avec un peu d'attention les enfans qui fe portent à des excès horribles envers ceux de qui ils tiennent la vie , on verra que la plupart de ces malheureux ne font venus fi loin que par la faute de leurs parens , cette dépravation étant toujours une fuite de la négligence que ceux-ci ont portée dans l'éducation de leurs élèves.

On ne fauroit difconvenir que l'exceffive dureté , la tyrannie , l'avarice des peres ne foient des poisons funeftes qui livrant de bonne heure leurs enfans à l'aigreur & à la haine , les portent à concevoir le projet d'une rébellion & d'une vengeance toujours criminelle ; & que ceux-ci ayant une fois fécoué le joug du devoir , & fe trouvant alors fans frein , fans regle , fans mœurs , ne fe précipitent dans tous les excès les plus condamnables devant Dieu & devant les hommes.

Mais il faut avouer néanmoins que quoique ces paffions des peres puiffent occafion-

ner tant de maux en faisant sur leurs enfans des impressions dangereuses , ce ne sont pas elles pour l'ordinaire qui leur donnent l'audace de vouloir opprimer ceux , dont ils ont appris à craindre la puissance. C'est souvent la fausse prévoyance des peres, leur complaisance molle & trop facile, leur indolence causée par l'amour des plaisirs, qui font tout le mal, plutôt qu'une dure insensibilité. On s'étonne qu'il y ait tant d'enfans ingrats ; mais en voyant la maniere dont on les élève , on devroit être plus surpris qu'il n'y en ait pas davantage.

On me dira peut-être que tout coupables que sont les peres , leurs fautes ne sont pas une excuse pour leurs enfans , qui ne doivent jamais perdre le souvenir des devoirs que leur impose le présent de la vie, & qu'une suite de secours reçus n'a fait qu'augmenter. J'en conviens ; & ils n'y manqueront pas tant qu'ils auront un reste de sentiment & de raison ; mais s'ils viennent à les perdre de vue & à les effacer de leur cœur , à qui leurs peres affligés en donneront-ils le blâme ?

Heureusement, les monstres qui osent porter la main sur leur père, qui attentent aux jours de ceux dont ils tiennent les leurs, sont des exemples aussi rares qu'ils sont horribles. Il ne faut pas calomnier le genre humain, ces affreux attentats ne se voyent guère; mais pense-t-on qu'un enfant s'acquitte bien du devoir filial s'il ne maltraite pas ses parens? Le croit-on sans reproches s'il ne leve pas sur eux ses mains parricides, quand d'ailleurs peu soumis à leur volonté, il n'a pas pour eux tout le respect qu'il leur doit, & ne leur rend pas tous les services qu'ils ont droit d'en attendre?

Le commandement que la nature & la religion nous font de les aimer, ne prohibe pas seulement tout ce qui est contraire au lien du sang qui nous unit, il est sur-tout impératif, il nous demande l'obéissance; il veut qu'on soit attentif, empressé, complaisant, qu'on soit toujours disposé à les servir, & à leur plaire, & à quelque degré d'élévation qu'on soit parvenu, il exige pour eux le respect & la tendresse.

Or, je demande si la plupart de nos

jeunes gens suivent bien exactement cette loi sainte , & fondement de la vraie police dans toute société. Parlez à plusieurs de son importance , & peu contens de vos discours ; vous les verrez bientôt vous regarder avec dédain. Ils apprirent autrefois tout cela dans le décalogue , mais depuis qu'ils se sont mis à l'oublier , ils ont meublé leur tête de tant de belles choses , qu'ils ne s'occupent plus de ce qu'il pouvoit leur prescrire.

Ces Messieurs sont trop brillans sans doute , ils ont trop d'esprit pour suivre encore cette doctrine , elle est trop vulgaire pour eux. N'est-ce pas le propre du génie de se mettre au-dessus de la règle ? Que le peuple la suive , à la bonne heure , il ne leur convient pas de l'imiter. Le peuple écoute la voix de la nature , c'en est assez pour la leur faire mépriser. Comment auroient-ils avec lui quelque chose de commun , eux qui veulent être singuliers en toutes choses ? Si le peuple pensoit demain comme eux , ils adopteroient bientôt les opinions qui le conduisent aujourd'hui. A quelque prix que ce soit ils ne veulent pas être peuple , aussi ne

le font-ils pas , on ne peut s'y tromper.

Quelques-uns ne regardent leur pere que comme leur intendant , à qui ils doivent quelques égards , parce qu'il fournit quelquefois aux frais de leurs caprices , ou qu'il doit laisser un jour de quoi payer leurs dettes nombreuses. On en trouveroit même qui souffrent avec impatience la longueur de l'administration , & qui s'ennuient infiniment de voir qu'un homme de leur mérite dépende des volontés d'un tel homme d'affaires.

Il faut croire que le nombre de ces importans n'est pas considérable , mais quelque petit qu'il puisse être , on en trouve encore trop qui se refusent aux sentimens ineffaçables de la nature , & qui gênés par leurs mouvemens , cherchent autant qu'ils peuvent à les oublier. En effet ne voit-on pas que loin de se guider sur les avis de leurs parens , les jeunes gens à la mode ne visent qu'à l'indépendance la plus entière ; ils regarderoient comme d'un autre siècle celui d'entr'eux qui n'osant suivre ses propres sentimens , se montreroit assez docile pour déférer aux instructions paternelles,

ARTICLE

ARTICLE III.

*Oubli des devoirs réciproques des Peres
& des Enfans , relâchement dans la
famille ; désordre dans la société.*

UNE froide politesse n'est-elle pas aujourd'hui le seul lien qui unit les familles ? Entrez dans certaines maisons , & si vous ne savez point que l'un est le fils & que l'autre est le pere , le comprendrez-vous en les voyant ? On auroit peine , je pense , à le comprendre , au ton & à la maniere dont ils se parlent , à la façon dont ils vivent ensemble. On diroit qu'ils ont fait vœu de s'éloigner en tout de la nature ; qu'ils craignent réciproquement d'éprouver les sentimens délicieux qui unissent les familles , sentimens communs à tous les peuples & à tous les hommes que la corruption de l'exemple & de semblables mœurs n'ont pas rendus faux & insensibles. On se plaît ailleurs à prononcer & à entendre les doux noms de pere & de fils , on aime dans la famille à se trouver.

Tome I.

E

ensemble : ici on dédaigne ces tendres noms & les obligations étroites qui les accompagnent ; ils rougiroient de les prononcer , & c'est autant pour cette raison , qu'à dessein d'en perdre l'idée , qu'ils ont entr'eux supprimé l'usage de ces noms par une convention tacite.

Cependant ils rendent encore hommage aux sentimens naturels , & tout indifférens qu'ils sont , ils n'oseroient convenir de leur indifférence. On ne respecte pas moins ses parens, disent-ils , pour s'être délivré de tant de vaines formalités. On vit ensemble d'une manière plus libre sans que la tendresse en souffre aucune altération. Si on a banni la contrainte & tous les signes peu conséquens qui n'en imposoient qu'aux simples , on n'a pas moins conservé tous les sentimens sacrés qui lient entr'eux un pere & ses enfans.

Malheureusement ces parolés ne font qu'un beau dehors dont on veut couvrir un usage tout au moins ridicule. Vains prétextes qu'un cœur honnête n'adoptera jamais. La liberté qu'on vante & qu'on dit regner entre les parens , n'est point cette familiarité douce ,

fruit précieux de la plus tendre union , de la confiance & de l'amitié. Les liens du sang ne sont plus resserrés par l'habitude. Si on ne se gêne pas , c'est qu'on ne se voit presque plus ou presque jamais qu'en tiers , & que portant dans le monde une indépendance illimitée , on est bien aise d'éviter dans la famille , tout ce qui peut rappeler à la mémoire l'idée de soumission & de devoirs. Delà le nom de Monsieur , que le pere donne au fils & que le fils est exact à rendre au pere. On est étranger autant qu'on peut l'un à l'autre. Ils se connoissent à peine , comment pourroient-ils s'aimer ? Ce n'est pas ainsi que pensoit Henri IV. Ce Prince aussi bon pere que grand Roi , ne vouloit pas , dit Pérefixe , que ses enfans l'appellassent Monsieur , ce qui semble rendre les enfans étrangers à leur pere , mais *papa* , qui est un nom de tendresse & de vénération.

Combien ne sont pas ridicules & méprisables ces peres qui semblent rougir de l'être , & qui attachent une sorte de honte au plus beau titre que la nature puisse donner ? Pour peu de bon sens qu'on ait , on ne peut s'em-

pêcher de le voir & d'en être choqué ; mais on doit encore plus les plaindre. Que produit cette indifférence réciproque ? Qu'arrive-t-il de l'oubli du nom de pere & de fils ? C'est qu'en les effaçant de la mémoire , on en perd de vue les obligations. Les peres deviennent froids & négligens , les-fils dédaigneux & indociles ; de là froideur , du peu de soin des uns , naît l'indépendance des autres , & le tems la fortifie. Il n'est plus ensuite de frein pour retenir ou conduire les enfans , ni de moyen qui les soumette au joug du devoir & de l'obéissance.

A R T I C L E IV.

L'Education domestique des Anciens , combien différente de la nôtre , sur-tout par la grande soumission qu'on inspiroit à la Jeunesse pour les Parens.

QUE l'éducation domestique chez les anciens étoit bien plus mâle & plus sévère que chez les modernes ! Elle différoit de la nôtre qui n'a point de but , en ce qu'elle

visoit à faire des hommes & des citoyens , & qu'elle n'oublioit rien pour former à la jeunesse de grandes ames dans des corps robustes. On l'habituoit de bonne heure au travail , à la patience & au respect pour ses maîtres qui lui montroient l'honneur dans ses devoirs. Les peres , trop bons patriotes pour négliger dans leurs enfans l'espérance de l'Etat, ne les voyoient point avec indifférence, & les enfans accoutumés à l'ordre en suçant la mammelle , ne sortoient jamais de la docilité. Lorsqu'on voit dans l'histoire les traces d'une si belle institution , on ne peut s'empêcher de regarder en pitié celles de notre siècle. Les Egyptiens , les Perses , les Grecs , les Romains inspiroient à la jeunesse une soumission aveugle pour leurs parens, & si quelqu'un pouvoit croire que cette éducation ne fît pas des hommes , qu'il lise.

Cyrus déjà maître du Trône de Crésus & de l'Empire de Babylone , brillant de succès & de gloire , dans un âge & dans un tems où ses grandes actions sembloient lui donner le droit de disposer de sa personne , refusa d'épouser l'héritiere de l'Empire des

Medes jusqu'à ce qu'il eût reçu le consentement de ses parens. Quelle déférence !

Cimon, fils de Miltiade, engage son bien ; celui de ses amis , se rend prisonnier lui-même afin d'avoir la liberté de rendre les devoirs funebres au corps de son pere mort en prison pour dettes. Quel homme que Cimon ! Quelle piété que la sienne (a) !

Enfin chez ces Romains austeres , qui avoient droit de vie & de mort sur leurs enfans , Coriolan indigné contre sa patrie qui l'avoit injustement traité , sur le point de prendre Rome d'assaut , oublie son ressentiment & cede aux larmes de sa mere. Quelle tendresse !

(a) Charon dit là-dessus : Cimon ne secourut pas seulement son pere de ses biens , mais il lui sacrifia sa liberté, le premier de tous ; il ne secourut pas son pere vivant , mais mort , n'étant plus ni pere , ni homme ; qu'eût-il fait pour le secourir vivant & indigent !

J'aime à m'appesantir sur cet exemple ; tous les enfans y devroient lire leurs devoirs. C'est , à mon avis , une des plus belles actions qu'on ait jamais faites , & qu'on puisse retracer aux jeunes gens,

Rapprochez les tems , & examinez si notre jeunesse assez instruite pour ne vouloir point de supérieur , montre par ses exemples qu'elle pense & agit d'une maniere non moins généreuse , que celle de ces tems reculés.

La comparaison ne seroit point à notre avantage , ne la continuons pas: disons seulement aux peres que presque tous les défauts & les vices de la jeunesse devant s'attribuer à l'oubli du devoir réciproque du pere & des enfans , si la jeunesse est dépravée , ridicule ou mal saine , les parens l'ont corrompue par le mauvais exemple ou l'ont perdue par leur peu de soins. Que ne peut-on pas dire à ces peres coupables ! O vous qui ferez pere un jour , gardez-vous de les imiter.

ARTICLE V.

Principes de conduite pour les Peres.

Vous prétendez que vos enfans vous aiment , vous respectent , vous obéissent : le secret est simple , rendez-vous respectable , aimez-les , faites-les obéir , soumettez-les de

bonne heure, mais sans tyrannie, chérifiez-les; mais ne les flattez pas. Vous devez les aimer, il n'est rien de plus naturel ni de plus juste. Le cœur d'un pere est l'ouvrage le plus parfait de la nature, écoutez-en la tendresse; mais réglez-la par la raison; n'ayez jamais cette molle foiblesse, cette indigne complaisance, trop ordinaire chez les peres & cent fois plus funeste à leurs enfans qu'une excessive rigueur.

Il dépend de vous en quelque sorte de donner à votre fils un cœur, un esprit & un caractère tels que vous pouvez les desirer. Veillez sur son enfance; montrez-lui son bonheur dans la pratique de ses devoirs, & rendez-les-lui si aimables par votre exemple, que bien loin de trouver de la peine à s'en acquitter, il n'imagine pas de plus doux plaisirs que ceux qu'il doit goûter en les remplissant avec exactitude. Gravez, sur-tout dans son ame innocente, le tableau d'un pere plein d'amour pour tous ses enfans; afin qu'en commençant à vous respecter dès qu'il pourra vous connoître, il apprenne à vous aimer autant par reconnoissance que par devoir. Souvenez-vous que si vous devez des

hommes à votre espece , à la société des hommes sociables , & des Citoyens à l'Etat , vous vous devez à vous - même des enfans qui puissent vous faire honneur & soutenir votre nom. Vous êtes coupable si vous n'acquittez point toutes ces dettes (a) , ou ne

(a) Une manie très - préjudiciable à l'Etat & à l'humanité , & qui cependant s'étend tous les jours davantage en Europe , où elle est autorisée par les mœurs , & en bien des pays par le vice de l'administration , c'est celle de cette partie du peuple , & sur-tout des riches qui ne veulent avoir d'autres affaires & d'autres occupations que leur existence & leurs plaisirs.

L'oisiveté complete & sur-tout le *Célibat* de luxe & de fantaisie , étoient regardés chez les anciennes Nations agricoles , & même chez les Grecs & chez les Romains , durant leurs beaux jours , comme un délit & comme un opprobre. Nos ancêtres Francs & Gaulois n'en avoient pas même l'idée. Notre esprit national les envisage aujourd'hui comme innocens , & la prétendue philosophie du siècle y semble attacher le bonheur & la gloire. Le Gouvernement nous fait espérer une grande réforme à cet égard en prenant les mœurs à leur base. Il n'est pas douteux que le nombre des Cé

E v

les payez qu'en partie. Il n'y a que ceux qui peuvent remplir les devoirs de pere, à qui il soit convenable d'avoir des enfans.

Outre la nourriture corporelle, vous leur devez celle de l'ame ; rien ne peut vous dispenser de leur fournir l'une & l'autre autant qu'il dépendra de vous. Elevez-les donc vous-même , en leur apprenant à former à leur tour des Citoyens qui leur ressemblent ; vous goûterez ainsi les véritables douceurs de l'autorité paternelle , & vous serez heureux dans vos enfans , non pas à cause qu'ils vous doivent la vie , mais parce qu'ils tiennent de vous la science & la vertu. Un fils qui ne les tient pas de son pere , ne sauroit être regardé véritablement comme son fils. Si celui-ci fait de belles actions, le pere ne peut s'en faire gloire ; il a donné à son fils la faculté de dormir & de manger, mais un autre lui donna le pouvoir d'agir sagement & de vivre en honnête homme , & il doit plus à qui le rendit sage qu'à celui qui l'engendra.

libataires diminuera , lorsque l'état de pere sera moins difficile , c'est-à-dire , lorsque chaque famille aura plus à dépenser.

N'oubliez pas que des parens ne doivent jamais montrer de préférences pour aucun de leurs enfans. Puisque tous leur appartiennent également, n'est-il pas juste qu'ils aient pour tous les mêmes soins & la même tendresse ? Rien n'est plus condamnable ni plus contraire à l'union de la famille, que la prédilection trop visible des peres pour quelqu'un de leurs enfans. Souvenez-vous donc que quels que soient les enfans que vous a donné la nature, vous leur devez à tous les mêmes sentimens s'ils ne s'en rendent pas indignes. Les filles comme les garçons, les difformes comme les bien faits, les mal sains comme les robustes, sont pour vous un dépôt que le souverain Etre vous a confié, & dont vous demeurez comptable envers lui. Le mariage n'est pas seulement un contrat qui liant l'homme & la femme les engage à la société, mais une obligation envers la nature non moins indissoluble que celle des conjoints.



ARTICLE VI.

Conseils donnés aux Enfants.

JEUNES gens ! c'est sur vous que porte l'espoir des races futures ; un tems viendra que vous ferez peres à votre tour : il est donc de l'intérêt de votre prévoyance d'apprendre par votre docilité à vous faire obéir dans la suite. Aimez comme vous pourrez souhaiter qu'on vous aime ; soyez soumis & complaisans comme vous voudrez qu'on le soit à votre égard. Si l'infinie tendresse qu'on a pour vous à présent , demande de votre part un tribut de reconnoissance , celle que vous penserez vous être due dans la suite ; est encore pour vous un motif de vous en acquitter.

Vos parens devenus malheureux , ont-ils besoin de votre assistance ? quelle que soit votre place , quelque pays que vous habitiez , quittez tout s'il est nécessaire , renoncez à tout pour voler à leur secours ; n'attendez pas qu'ils vous le demandent. Vous n'avez rien à vous , que votre bon cœur ne doive s'em-

presser de leur offrir & dont il n'ait à se féliciter de leur voir faire usage. S'il est d'une ame bien née de faire à ses semblables tout le bien qu'elle peut leur faire , avec quelle ardeur votre prévoyance & vos soins ne doivent-ils pas s'employer pour ceux de qui vous tenez tout. Défendez - les , nourrissez-les s'il le faut ; faites qu'ils s'estiment heureux de vous avoir fait naître ; soyez le bonheur de leurs derniers jours , & votre famille instruite & animée par un exemple aussi louable en fera pour toujours la règle de sa conduite à votre égard.

ARTICLE VII.

Droits du Pere & du Fils , relativement l'un à l'autre.

IC I commence à se vérifier d'une manière plus précise cette vérité que nous n'avons encore exposée que succinctement , savoir que le droit & le devoir naissent ensemble & se suivent sans cesse ; qu'on n'est point assujetti à des devoirs sans acquérir des droits , & que

plus les premiers sont étendus , plus ceux-ci sont sacrés. Les devoirs de pere & de fils sont comme tous les autres , prescrits par la nature ; mais comme ils devoient être en quelque sorte la base de l'humanité , le fondement de toutes les liaisons sociales & le principe de tous les devoirs , ils ont dû précéder toutes les sociétés (a). Dès qu'il y a eu un homme & une femme sur la terre , un pere & un enfant , ces droits & ces devoirs relatifs de

(a) Il est évident que si la nature n'a pas produit la société toute formée , elle a construit l'homme avec des besoins & des penchans qui devoient opérer la société , dès que les individus purent se joindre & avoir des relations entr'eux. La douce union de l'homme & de la femme , & le fondement de la famille , ne durent donc tarder à se faire , que jusqu'au moment où les deux sexes connurent leur différence intrinsèque & leur destination ; ce qui ne peut pas supposer un tems considérable : car l'homme dut être créé mâle & femelle dans le même tems , & sans doute dans les mêmes lieux , ou à peu de distance , afin de continuer la longue chaîne des générations humaines , qui devoient concourir avec la reproduction & la succession de tous les êtres animés , à l'ordre établi dans l'univers.

pere & de fils institués par le grand ordre, ont commencé à avoir de l'exécution, pour être perpétués avec la chaîne des générations jusqu'à la fin des siècles. L'auteur des êtres s'est plu à graver en traits ineffaçables dans le cœur de toutes les créatures, mais particulièrement dans celui de l'homme, la loi constitutive des premiers droits & conservatrice de l'univers; il a attaché aux devoirs qui s'y lient, l'attrait & les plaisirs les plus doux, l'amour le plus pur & le plus innocent, en sorte qu'on a raison de regarder comme le cœur le plus insensible & le plus dénaturé, celui qui s'y refuse ou qui les dédaigne.

Le raisonnement pourroit bien convaincre l'homme de la nécessité de se soumettre à ces devoirs, & de la justice de s'y livrer; mais l'instinct, c'est-à-dire, un penchant qui précède tout examen & toute discussion, y soumet invinciblement tout ce qui respire, & par un effet admirable de la toute-puissance, donne à l'amour paternel, plus de force, plus d'activité & de vigilance, en raison des besoins & de la foiblesse de la progéniture. Cet instinct fait sans cesse reten-

tir au fond des cœurs, une voix puissante qui leur dit : « ces nouveaux êtres que vous avez » procréés sont une portion de vous-mêmes, » une continuation de votre existence, qui » malgré la fragilité de la vie, va passer sans » fin de race en race; mais c'est une portion » foible qui demande long-tems des secours, » & vous les lui devez pour votre bien-être, » comme pour le sien ». Le cœur sent alors vivement, & plus vivement s'il est moins distrait par d'autres passions. Plus les difficultés, les douleurs & les dangers augmentent, plus cet amour tutélaire s'attache à son objet, plus il s'accroît, & delà vient l'excessive tendresse des meres. Un enfant leur doit plus, leur coûte plus qu'au pere; elles sont d'ailleurs plus timides, on sent qu'elles doivent l'aimer davantage.

Quand nous n'aurions pas déjà discuté les droits des peres & meres sur leurs enfans, ce que nous venons de dire suffiroit pour en établir la justice. Les devoirs du pere envers les enfans sont inhérens à son bien-être, & ses droits à la supériorité, au commandement, au respect & aux services, sont une cause de

l'observation de ces devoirs. Les droits paternels sont donc évidens & reconnus ; mais quels sont les droits de ceux qui leur doivent la vie ? Sont-ils nés pour être dépendans ? Il faut bien qu'ils dépendent , tant qu'ils ne peuvent par eux-mêmes , ni se substanter , ni se défendre. C'est d'ailleurs une nécessité qui leur est utile , puisqu'ils trouvent dans cette dépendance les secours que demandent leurs besoins ; mais aussi en venant au monde ils ont droit à ces secours puisqu'on les leur a rendus nécessaires. Ils ont droit au soutien de la vie , que leurs parens leur ont donnée comme un dépôt qu'ils devoient leur remettre. Ainsi la nourriture , les soins , la protection & l'instruction que les parens ont reçus de leurs peres , deviennent un droit pour les enfans , qui à leur tour , en sont chargés pour leur postérité , & cette transmission successive est aussi juste que naturelle. En établissant les relations de besoins & de services , de pitié & de reconnoissance , en assignant à chacun tout ce qu'il peut prétendre , elle affermit l'ordre dans la famille & prépare l'homme pour la société.

§ 14 DROITS RELATIFS, &c.

Posons donc que l'homme enfant a droit de dire à ses parens : « vous m'avez donné la
» vie , vous devez m'aider à la soutenir , tant
» que je n'y ferois pourvoir par moi-même ;
» Je suis formé avec des desirs qui peuvent
» être bons ou mauvais selon qu'ils seront
» éclairés , il faut donc m'apprendre à vou-
» loir ; enfin je suis né avec de l'intelligence ,
» qui peut être utile ou dangereuse , vous de-
» vez donc m'instruire des meilleurs moyens
» d'en faire usage & pour moi & pour les
» autres ».



CHAPITRE V.

DEVOIRS ENVERS LES HOMMES.

ARTICLE PREMIER.

La plus favorable des Loix naturelles à l'Humanité , est celle qui ordonne aux Hommes de s'aimer & de se secourir mutuellement.

ON se fait aimer par les qualités aimables. Un mérite solide , les services qu'on rend aux hommes nous font estimer & secourir ; mais , qui n'aimera pas ses semblables , qui ne s'occupera pas d'eux , ne doit pas croire qu'ils s'occupent de lui. Celui qui s'intéresse peu à ce qui touche les autres , n'a droit d'attendre de leur part que la même insensibilité. Quelqu'élevé qu'on soit , quelle place qu'on ait dans le monde , il faut être conduit par un orgueil bien aveugle , pour raisonner différemment.

L'amour-propre bien éclairé nous rendra toujours sensibles aux maux des autres , & nous inspirant la bienveillance , nous fera chercher à les soulager (a). Qu'il est délicieux pour un cœur bien fait de se rendre utile à ses freres ! L'homme vertueux qui s'empresse à les servir , & qui travaille à leur bien-être , participe en quelque sorte au bonheur de la Divinité , qui se plaît à secourir la nature humaine. Son ame en se montrant bienfaisante a droit aux mêmes sentimens de bonté ; car l'amour engendre l'amour , & la reconnoissance est le juste prix des services. La Nature qui voulut nous rendre bons & sociables , donna des besoins à tous les hommes , afin qu'assuré par sa propre expérience de la nécessité du secours d'autrui , chacun sentît qu'il ne pouvoit sans injustice refuser de secourir les autres. La plus favorable des loix naturelles à l'humanité , est donc celle

(a) L'intérêt particulier temporel est toujours d'accord avec l'exécution de cet ordre divin : *Aimez votre prochain comme vous-même.* Il n'y a que l'ignorance qui puisse nous tromper là-dessus.

qui ordonne à tous les hommes de s'aimer les uns les autres & de s'entre-secourir. Elle est le premier précepte de la loi morale de tous les peuples , & tous s'accordent à cet égard , parce qu'avant d'être promulguée par les législateurs , chacun la portoit dans son cœur en venant au monde. Il n'est donc pas de plus belle maxime que celle qui dit , que nous devons faire aux autres ce que nous voulons qu'il nous soit fait.

ARTICLE II.

Objections (a) contre la Maxime qui dit , qu'il faut faire aux autres ce que nous voulons qu'il nous soit fait.

« L me semble entendre ici l'égoïste qui me dit : « c'est la plus belle maxime du monde , » je l'avoue , que celle qui intéresse l'amour-propre à devenir bienfaisant ; il est bon de » persuader les hommes de son importance , »

(a) Tirées de l'Emile de M. Rousseau.

» mais elle est plus spécieuse que fondée , plus
 » utile que vraie ».

» Je conviens avec vous que si nous étions
 » sûrs de trouver dans le cœur des autres
 » la vertu & la justice qui nous conduit lors-
 » que nous cherchons leur bonheur , le pré-
 » cepte qui nous commande de faire à autrui
 » ce que nous voulons qu'on nous fasse ,
 » auroit un fondement bien établi ; mais où
 » est la raison précise d'agir , étant moi ,
 » comme si j'étois un autre , lorsque jè suis
 » moralement sûr de ne me jamais trouver
 » dans le même cas ? Qui me répondra qu'en
 » suivant exactement cette maxime , j'obtien-
 » drai qu'on veuille la suivre à mon égard ?
 » Ne fais-je pas que le méchant se rend utiles
 » la probité de l'homme de bien & sa pro-
 » pre injustice ; qu'il est bien aisé que tout
 » le monde soit juste excepté lui ? S'il est
 » heureux , il lui importe peu que les autres
 » soient misérables , lorsqu'il ne craint point
 » de le devenir.

» L'amour-propre , ce sentiment si natu-
 » rel à l'homme , est toujours intéressé lors-
 » qu'il fait le bien. S'il ne peut espérer de

» retour , la biehveillance tombe. D'où vient
 » le mépris de la noblesse pour le peuple ,
 » la dureté des riches pour les malheureux (a)
 » & l'indifférence des grands pour les petits ;
 » si ce n'est de ce que ceux-ci comptent bien
 » de n'être jamais hommes , les riches ,
 » gueux & les nobles , roturiers.

ARTICLE III.

*Preuves de la vérité & de l'utilité de la
Maxime ci-dessus.*

CETTE objection très-digne de celui qui l'a faite , démontre que l'égoïste rapportant tout à soi s'isole au milieu de la société ;

(a) On n'est que trop porté , quand on est riche , à mépriser ceux qui le sont peu. Il semble , à mesure que les richesses augmentent , que l'ame se rétrécisse , & que le cœur perde sa sensibilité. Rien n'aiguise le sentiment comme le malheur , rien ne l'émousse comme l'opulence. Le souhait d'un homme sage est l'*aurea mediocritas* d'Horace , de se trouver toujours loin des soucis de la richesse & des horreurs de la pauvreté.

que jugeant par son cœur de celui des autres, il ne peut les estimer, parce qu'il sent bien qu'il n'est pas estimable, ni leur témoigner de la confiance parce qu'il ne croit point à la vertu. Il suppose le cœur de l'homme naturellement enclin au mal; or c'est calomnier la nature humaine que de parler de la sorte. Si l'homme étoit fait pour nuire aux autres hommes, un homme bon seroit un être vicieux & coupable, la vertu seule feroit ses crimes & mériteroit ses remords. Mais si au contraire celui qui devient injuste, ne l'est jamais sans étouffer le sentiment d'équité que la nature a mis dans son cœur, cette supposition n'a plus aucune force.

Et qui peut se déguiser à soi-même que la moralité de ses actions ne soit dans le jugement que nous en portons. Si le bien est bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres (a). Le premier

(a) Bien entendu qu'on n'est pas alors fasciné par les prestiges des passions violentes, ni égaré par les fausses indications d'une morale corruptrice.

prix de la vertu est de sentir qu'on la suit. Examinons-nous sans prévention : qu'est-ce qui nous flatte davantage ou des maux ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est plus doux à faire & nous rend plus contents de nous-mêmes, ou d'un acte de bienfaillance, ou d'une action de méchanceté ? D'où pourroient nous venir, si ces sentimens du beau ne sont pas gravés dans tous les cœurs, ces transports subits d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissmens d'amour pour ces ames sublimes qu'une vertu généreuse élève au-dessus de nous ?

L'homme est naturellement bon & raisonnable, c'est-à-dire, capable de suivre la raison & de se porter au bien ; mais il est en même-temps ignorant, & s'il n'est éclairé du flambeau de l'instruction, s'il ne voit pas les vrais rapports des choses, s'il ne connoît pas bien la loi des droits & des devoirs, il peut recevoir des impulsions contraires à la justice, il peut se tromper & faire le mal sans répugnance & sans remord. Quel étoit le Spartiate qui se jugeoit criminel en livrant ses enfans à la mort, s'ils naissoient mal conformés ? Quel étoit le Romain qui se reprochoit le sang qu'il avoit répandu, pour étendre la domination oppressive de Rome ?

J'en appelle à tous les cœurs sensibles, à l'égoïste lui-même. S'il a jamais été le témoin de quelqu'acte de violence & d'injustice, son ame dure n'a-t-elle pas éprouvé la colere & l'indignation ? Et si au contraire quelqu'action d'humanité a frappé sa vue, ne s'est-il pas senti ému, embrasé ? n'a-t-il pas dit tout haut peut-être que je voudrois en être l'auteur ! Qu'il m'assure qu'alors il n'a vu que lui, qu'il est demeuré parfaitement insensible, & je me rends ; mais non, je me trompe, il est hors de la nature, que même un scélérat, s'il n'est égaré par les passions les plus monstrueuses, puisse voir d'un œil tranquille opprimer l'innocence, ou sans une émotion vive, un acte frappant de vertu. Pour moi, je l'avoue sans feinte, & je me ferai toujours gloire de mon bon cœur, une telle vue me passionne & me touche quelquefois jusqu'aux larmes ; j'en suis transporté hors de moi.



ARTICLE IV.

Exemple d'une rare bienfaisance.

JE crois devoir rapporter ici une action de charité peu commune dont j'ai été le témoin , & que je publie d'autant plus volontiers , que je m'y crois engagé par la seule reconnoissance du plaisir qu'elle m'a fait ; on ne sauroit d'ailleurs trop répandre les exemples & les récits des actes de bienfaisance , & je suppose assez bien de mes lecteurs , pour croire que ce ne sera pas l'endroit de mon ouvrage , qui leur fera le moins de plaisir.

Il y a quelques années que le bas Limousin fut affligé d'une épidémie terrible , qui emporta bien du monde & sur-tout beaucoup de payfans. Je me trouvai par hasard un jour de fête à Sadrot , petite Paroisse , où cette maladie avoit moissonné en moins de deux mois , le quart des travailleurs. La désolation étoit dans la campagne.

M. Martin , Curé de cette Paroisse , ne

F ij

voyoit mourir aucun de ses Paroissiens qu'il ne crût perdre un de ses enfans. Ses payfans étoient pauvres , il en mouroit un grand nombre faute de secours. Ce Prêtre , zélé ministre de bonté , profondément affligé de leurs maux & de leur misere , comme un pere soigneux & tendre , n'épargnoit rien pour fournir à ces malheureux tous les secours qui dépendoient de lui.

Il ne visitoit point de malades , qu'en s'occupant des besoins de l'ame , il ne tâchât de pourvoir à ceux du corps ; mais comme il n'étoit pas riche , & que son zele excédoit son pouvoir , tous ses Paroissiens convaincus des efforts qu'il étoit obligé de faire , loin de solliciter sa bonté , se refusoient en quelque sorte à sa bienfaisance. Il s'aperçut donc bientôt que leurs demandes diminuoient journellement & cessoient presque , quoique la maladie fût encore dans toute sa force ; & ne pouvant néanmoins se dissimuler que la situation des malades n'exigeât des secours , toujours plus nécessaires , il se trouva si vivement affecté du refus qu'ils faisoient de recourir à lui , & du noble motif

de ce refus qui paroissoit dans leur discrétion , qu'il crut devoir s'en plaindre à la première assemblée de sa Paroisse. Ce fut à la Messe du Prône , qu'il leur fit ces reproches touchans.

« Je vois avec bien de la douleur , mes
 » enfans , que la terrible maladie qui nous
 » afflige , ne cesse de faire des ravages ; &
 » je m'apperois qu'il meurt beaucoup de
 » monde faute de secours & d'alimens con-
 » venables en pareil cas. J'ai fait pour vous
 » jusqu'ici tout ce que j'ai pensé qu'un homme
 » devoit faire à ma place. Je vous ai bien
 » des fois avertis de venir chercher dans ma
 » maison tout ce qui pourroit vous être néces-
 » faire & que vous le trouveriez tant que
 » j'aurois de quoi. Je n'ignore pas combien
 » il y a de personnes parmi vous qui sont
 » dans une urgente nécessité , j'ai cependant
 » le regret de voir ma bonne volonté inu-
 » tile ; mes invitations n'ont servi qu'à vous
 » éloigner de moi , j'ai beaucoup moins de
 » demandes qu'au commencement de la
 » maladie : vous me croyez peut-être refroidi
 » sur vos besoins ou hors d'état de satisfaire

» à vos demandes ; détrompez-vous. Je n'ai
 » jamais eu plus de plaisir qu'en partageant
 » avec vous , ce que la Providence m'a
 » donné. Venez avec confiance & ne crai-
 » gnez pas de m'importuner. J'ai encore du
 » vin dans ma cave, du bled dans mon gre-
 » nier & d'autres denrées ; quand tout seroit
 » fini , venez également , je trouverai des res-
 » sources & du crédit pour vous secourir » (a).

Je ne fais si je me trompe , ou si je me
 fais illusion , mais je pense que cette action
 paroîtra belle & louable à tous ceux qui en
 apprendront le récit , qu'ils jugeront qu'elle
 indique une ame grande & généreuse , &
 que sans l'avoir vu ils aimeront ce bon
 Prêtre , & certes l'impression que ce trait
 fera sur eux seroit bien durable , si elle égaloit
 celle que fit sur moi cette exhortation pathé-

(a) Ce bon Curé que j'estime de tout mon cœur ,
 favoit que l'homme n'a véritablement à foi que ce
 qu'il donne ; ce qu'on garde se détériore , est sujet
 aux accidens , & nous est enfin enlevé par la mort :
 ce que nous donnons ne meurt jamais pour nous.
 C'est ce que disoit Marc-Antoine , tombant sous les
 coups de la fortune : *Hoc habeo quodcumque dedi.*

tique. Je fus si pénétré du ton de bonté & de l'air d'attendrissement dont il fut prononcé, si frappé, si passionné par la vue de cette action pleine de bienfaisance, que les larmes aux yeux, j'aurois, je crois, donné ma vie pour en être l'auteur (a).

ARTICLE V.

Où l'on continue à prouver la vérité de la Maxime ci-dessus, en faisant voir que tout homme est sujet aux misères humaines.

EST-IL raisonnable de penser qu'on peut se refuser à faire du bien aux autres, dès qu'on n'est pas assuré d'en attendre de leur part ? Est-il bien vrai qu'on doive se dispenser d'avoir de la pitié pour leurs maux, si l'on est sûr de n'en pas éprouver de semblables ? Mais outre qu'un sentiment si dur n'est guère propre à nous rendre contents de nous-mêmes & à nous mériter l'attachement des autres, quel est l'homme d'un orgueil assez

(a) Voyez les Notes à la fin de ce Chapitre.

stupide qui du faite de la gloire ou du pouvoir , voyant les travaux des misérables , les peines des infortunés , & se croyant à l'abri des insultes qu'ils éprouvent , osera , comme s'il étoit d'une nature différente & plus parfaite , se promettre qu'il ne les souffrira jamais , & qu'une catastrophe imprévue ne rendra pas son sort peut-être plus malheureux que le leur ?

Quel qu'il soit , dès qu'il est homme , mille maux suspendus sur sa tête l'accompagnent toujours. Il est sans cesse menacé de leur chute & ne peut se promettre qu'il n'en fera point écrasé. Il n'a point en lui-même assez de force & de ressources pour s'en parer , & rien dans le monde ne peut le dérober au cours de la nature. Seroit-ce dans la santé , le rang , les richesses ou le pouvoir , qu'il mettroit sa confiance ? Et quel est l'homme qui puisse s'assurer , je ne dis pas de la santé , mais du plus petit instant de la vie ? Peut-être qu'un coup de sang ou telle autre maladie subite , doit l'étendre au cercueil avant la nuit. Peut-il se cacher que tout ne soit sujet dans ce monde à des revers d'autant plus cruels qu'ils sont

souvent imprévus & inévitables ? Ne voit-il pas le riche devenir pauvre , tandis que le grand vient ramper dans la poussière où les petits lui paroissent ensevelis ? Quel aveuglement pourroit donc lui faire penser qu'il n'est pas sujet à la loi commune ? Quel privilège auroit-il pour en être exempt ?

S'il est quelqu'un assez insensé pour se croire dans son état à couvert de ces insultes , je prends pitié de son erreur. L'état moral & physique de tout homme n'a jamais rien d'assuré. Auroit-on bonne grace , après cela de mépriser les hommes , d'être inhumain , insensible , dénaturé , lorsqu'on est peut-être à la veille d'exciter dans les autres la compassion qu'on ne fait pas avoir pour eux ?

A R T I C L E VI.

*Tous les Hommes sont égaux de par
la Nature (a).*

PERSONNE n'est exempt des maux qui peuvent tomber sur un autre ; l'entrée & la

(a) Cette proposition ne doit pas être prise trop

F v

sortie de ce monde sont la même pour tous ; nous naissions & nous finissons de même. Aucune de ces distinctions frivoles , que la vanité, l'ambition, le pouvoir ont imaginées, ne sauroit empêcher celui qui en a la jouissance , de sentir cette égalité. L'Empereur , comme le pauvre , est sujet aux miseres de la vie , aux douleurs de toute espece , aux chagrins , aux pleurs , aux besoins. Il est né comme lui , il mourra comme lui.

Il semble néanmoins aux esprits superficiels qu'il y a une différence extrême entre ces deux hommes. La pompe de la représentation qui environne le premier les éblouit & leur en impose ; mais vu hors de la scene , ce n'est souvent qu'un homme ordinaire ; la fièvre , la migraine , la goutte ont un droit sur le Prince comme sur nous. Courbé

généralement , je veux dire qu'ils sont également soumis aux loix du grand ordre qui régit l'univers ; qu'ils ne peuvent se dérober aux infirmités & aux besoins de l'animalité ; qu'enfin ils sont égaux de droit ; mais je n'ai garde de dire qu'ils le soient de fait, ils ne l'ont jamais été , & ils ne peuvent l'être.

sous le poids de la vieillesse, les gardes qui veillent autour de lui ne sauroient le défendre ni même le soulager. Ses trésors & ses armées ne peuvent lui servir à se garantir de la mort, lorsqu'elle l'assaillit sur son trône & l'enleve du milieu de ses courtisans.

ARTICLE VII.

Nous devons aimer tous les Hommes par la raison de notre bien-être.

C'EST s'aimer soi-même que d'aimer les hommes, le principe de la justice humaine dérive ainsi de l'amour de soi ; un homme qui n'est point concentré en lui-même, s'aime dans les autres, & s'identifie avec ses égaux ; s'il ne veut pas qu'ils souffrent, c'est pour ne pas souffrir en eux ; la loi naturelle qu'il porte au fond du cœur lui apprenant à chercher son bien-être par-tout où s'étend son existence (a) & à répandre ses bienfaits sur toutes les créatures.

(a) Il peut y avoir, peut-être, de l'excès dans

Nous devons donc aimer tous les hommes, par la raison de notre bien-être, parce que nous devons en attendre les mêmes secours qu'ils attendent de nous. Mais comme il est d'une ame grande & noble de ne rien faire à

la bienfaisance ; qui pourroit cependant refuser son admiration & des louanges à un excès de cette espèce ? C'est une erreur, si on veut, mais une erreur qu'un bon cœur chérira toujours. Qui n'aimeroit, par exemple, les Bannianes, secte Indienne, qui par esprit de charité & de justice, autant que par esprit de santé, ne mangent de rien de ce qui a eu vie ? Ils portent la charité si loin, dit l'Histoire des Voyages, qu'ils craignent de tuer le moindre insecte. Ils jettent du riz & des fèves pour nourrir les poissons, & des graines sur la terre pour nourrir les oiseaux. Quand ils rencontrent un Chasseur ou un Pêcheur, ils le prient instamment de se désister de son entreprise, & si on est sourd à leurs prières, ils offrent de l'argent pour le fusil ou pour les filets, & quand on refuse leurs offres, ils troublent l'eau pour épouvanter les poissons, & crient de toutes leurs forces pour faire fuir le gibier & les oiseaux. Ils prétendent que les fruits de la terre suffisant pour la nourriture de l'homme, c'est une barbarie atroce de tuer d'innocens animaux pour en faire notre pâture.

usure , aimons-les par générosité , aimons ceux qui nous méprisent & jusqu'à nos ennemis. Il n'est peut-être rien qui donne à l'homme autant de grandeur , que cette maniere héroïque de se venger.

Lorsqu'on fait pardonner les injures & repousser avec cette force magnanime , la calomnie & le mépris , n'est-on pas plus héros mille fois que le conquérant insensé , qui ravage les Villes & les Provinces , & dont les mains meurtrières sont teintes de sang (a).

O vous jeune homme ! à qui le Ciel a fait présent d'une ame ferme & généreuse , qui voulez par des sentimens élevés , conserver votre supériorité sur le vulgaire , gardez-vous de céder aux passions brutales qui l'avilissent. Laissez aux ames basses la lâcheté de la vengeance , plaignez-les , mais ne les imitez pas (b). Ne faites jamais tomber sur

(a) *Melior est patiens viro forti , & qui dominatur animo suo expugnatore urbium.* Prov. 16.

(b) La Noue , aussi célèbre par ses actions que par ses commentaires , fut conduit avec des injures atroces , par le Ministre la Place dans la Rochelle ,

vosre frere ni vosre haine , ni vos mépris ; foyez-lui fur-tout plus indulgent , s'il est affailli par l'infortune , vos hauteurs & vos duretés lui en rendroient le sentiment plus amer. On pardonne à un malade ses caprices ; les malheurs d'un homme doivent faire excuser ses égaremens. Soyez donc ému de compassion sur les foibleſſes d'autrui , par le vif ſentiment des vôtres. Ne perdez jamais de vue vosre inſuffiſance ; vous ne tenez rien de vous-même & vous n'êtes point ſans défaut. Euſſiez-vous ſans réſerve les plus rares qualités , vous n'auriez pas acquis le droit de mépriſer les hommes moins bien traités par la nature ; pour un cœur généreux & ſenſible , c'eſt au contraire une raiſon de plus de les plaindre davantage.

depuis le lieu du Conſeil juſqu'à la porte de ſon logis , où ce Miniſtre lui donna un ſoufflet. Dès Gentilſhommes préſens & des laquais qui ſuivoient la Noue , vouloient réprimer cet inſolent. La Noue les en empêcha & ſe contenta , en le renvoyant à ſa femme , de lui mander qu'il la chargeoit d'avoir ſoin de lui. Que la Noue me paroît grand dans cette action , & que le Miniſtre devoit être cruellement humilié !

ARTICLE VIII.

Jusqu'où doit s'étendre la sensibilité du cœur humain.

UN cœur vraiment humain, étend sa sensibilité sur tout ce qui a droit de l'intéresser. Il ne peut voir sans les plaindre, ces grands de la terre, esclaves de tout ce qui leur obéit, ou dupes de tout ce qui les environne, ces faux sages courant sans cesse après l'image d'une vaine réputation (a), & ces fastueux

(a) Quel est l'homme prudent & jaloux de son repos, qui voudrait se faire un nom au prix des travaux que beaucoup de personnes s'imposent pour se l'acquérir ? Il renoncera toujours à la gloire que peut produire la plus haute faveur : *Si necesse sit superbis accedere liminibus, ac supercilium grave & contumeliosam humanitatem pati.* C'est acheter la faveur & la réputation bien au-dessus de sa valeur réelle. Mais il n'y a plus moyen de se distinguer, disent les hommes avides de fumée. Eh ! quoi, ne vous reste-t-il point le sentier de la vertu ? Là vous ne trouverez pas beaucoup de concurrens. Ce n'est pas cette gloire que vous ambitionnez. J'entends ; vous voulez faire parler de vous. Je gémis sur vous & sur votre espèce !

imbécilles , qui loin de savoir user d'eux-mêmes , ne mettent leur existence que dans ce qui leur est étranger.

Il gémit sur le voluptueux insensé , qui dans la recherche des faux plaisirs , trouve des maux très-véritables , & son bon cœur s'attendrit même sur le méchant , qui voudroit lui faire du mal. Il a pitié de voir qu'il fasse dépendre son bonheur des maux d'un autre , & qu'il se rende ainsi doublement malheureux en s'éloignant de la vertu.

Non , ceux qui porteront une réflexion bien attentive sur des objets qui les touchent de si près , ne pourront par justice & par considération pour eux-mêmes , refuser leur sensibilité aux malheurs des hommes , ni se défendre d'aimer leurs freres; en découvrant les miseres qui les affligent , ils sentiront qu'il est louable de les servir , & la chaleur de la bienfaisance échauffera leur ame.

Leur sensibilité étendue sur l'espece humaine , ne donnera pas d'exclusion aux affections particulieres. Ces sentimens qui tiennent ensemble , se supposent mutuellement & ne s'excluent point. Si chaque

homme en particulier nous intéresse , plusieurs ont droit de nous intéresser davantage. L'intérêt de l'humanité est sans doute préférable à celui d'une Nation (a) , & celui d'une Nation à celui d'un homme quelconque. Mais le vrai philosophe , qui embrasse dans son affection tous les individus de l'espèce humaine , & qui les regarde comme les enfans d'un pere commun , ne sera pas moins fidele aux liaisons du sang & à celles de l'amitié. Il n'y a qu'une ame étroite qui ne puisse contenir tous ces attachemens par la raison de sa propre insuffisance (a).

(a) Aristide fit rejeter un projet de Thémistocle , très-profitable aux Athéniens , parce que ce projet étoit injuste. Voilà un exemple de la probité relative au genre humain. Aristide s'oublia pour voler au secours de Thémistocle , dès qu'il s'agit du salut de sa Patrie. Voilà le Citoyen.

(b) Une des plus honteuses difformités qui puissent nous arriver par la faute de la Nature , est d'avoir le cœur étroit. Où le cœur est petit , le reste l'est malgré la fortune. C'est par-là que nous mesurons les hommes , & que nous jugeons que la plus nombreuse partie des Habitans d'une Ville doit être appelée le *petit peuple*.

On a déjà dit qu'il en est des sentimens , comme de l'or qu'on met en feuilles ; qu'ils ont moins de consistance à proportion qu'ils sont plus étendus ; mais en faisant voir la justice & la nécessité d'aimer tous les hommes , nous ne prétendons pas qu'on les doive tous aimer également , & que l'affection qu'on doit à chacun , soit sans nulle distinction au même degré d'activité. L'idée en seroit absurde. En effet il est évident que ce que nous devons à l'homme n'empêche pas de remplir les devoirs particuliers , de l'amitié , de la parenté , du voisinage ; du patriotisme. Bien loin de les exclure , il les suppose toujours & sans doute avec raison , puisqu'il n'est pas naturel qu'un homme s'attache à tout le monde sans être lié d'un attachement particulier avec quelqu'un , à moins qu'il n'agisse comme certains hypocrites de nos jours qui se déclarent les partisans des anciens & des peuples antipodes , pour se dispenser d'aimer les modernes & leurs concitoyens.



ARTICLE IX.

Degrés d'attachement du cœur humain.

POUR se faire une idée claire des différentes sortes d'affection qui occupent le cœur de l'homme , qu'on imagine les sons ou vibrations qui partant d'un corps sonore vivement frappé s'étendent en tout sens. Ces sons plus forts ou plus aigus près du corps qui les occasionne & en est le centre , se communiquant au loin par ondulations , s'affoiblissent insensiblement , & font une impression plus légère à proportion que chaque cercle qu'ils décrivent se trouve plus spacieux , jusqu'à ce qu'enfin les derniers de tous n'ayant plus assez de force pour ébranler l'organe de l'ouïe ne sauroient plus être entendus.

Voilà à peu près l'image des différens degrés de sentimens qui affectent chaque homme. Il aime davantage ce qui le touche de plus près , & de moins en moins ce qui s'en éloigne. Regardons ces différens cercles comme autant de classes , où doivent être rangés

tous les hommes par rapport à lui. Centre de tout ce qui l'environne, c'est delà que part son affection en s'affoiblissant à mesure qu'elle s'étend sur les classes les plus nombreuses. Après lui doivent venir les parens, les amis, les concitoyens, les compatriotes, les voisins; enfin tous ceux qui en qualité d'hommes, sont dans la classe de l'humanité, la dernière par son éloignement; mais celle néanmoins qui renferme toutes les autres.

Celui qui chérit un homme seulement par la qualité d'homme qu'il partage avec lui, aimera donc bien davantage ceux qui y joignent celle d'ami, de parent, ou de compatriote. Un cœur humain considère un homme jusques dans son ennemi, & s'il ne fait pas son ami particulier de tout homme, du moins il ne fera l'ennemi d'aucun.

L'amour est le lien qui enchaîne tous les êtres, lui seul peut nous rendre fideles à nos engagemens. Sans lui le commerce des hommes n'est que fourberie, la société n'offre que des images illusoires d'amitié & de grandeur d'ame, d'autant plus condamnables, qu'étant

EN VERS L'HUMANITÉ. 141
plus fausses, elles sont plus capables de séduire
sous les traits de la vérité, & mille fois plus
dangereuses que les haines ouvertes.

A R T I C L E X.

Ce n'est pas assez d'aimer les Hommes.

LE vrai seul doit nous plaire par-tout & nous conduire en tout. C'est véritablement & de bonne foi que nous devons chérir nos semblables. Mais ce n'est pas assez de les aimer & de les plaindre, il faut d'une volonté expansive chercher toutes les occasions de les servir. Quel est l'homme assez malheureux pour n'en pas trouver quelque'une dans sa vie telle qu'il pourroit la désirer pour lui ; & qu'il est à plaindre s'il ne peut goûter ce plaisir si pur, qu'un cœur bien fait sent toujours en contribuant au bonheur d'un autre ?

Voyez cet homme dont l'ame est flétrie par l'opprobre & les besoins de l'indigence, ses yeux mornes, son front abattu, découvrent assez l'amertume du chagrin qui le

ronge ; votre libéralité (*a*) va le tirer de cet abîme de douleur ; vous dissipez sa tristesse , un doux sentiment de joie se répand dans son ame , la ranime & la vivifie ; ses yeux éteints reprennent leur éclat , ses traits effacés se relevent , la dignité de l'homme reparoît sur son front ; cet homme revit par vos bienfaits ; y a - t - il de bonheur comparable au vôtre ?

N'oublions donc jamais que le desir d'être

(*a*) On doit néanmoins , autant qu'il est possible , sauver au malheureux qui reçoit , la honte de recevoir gratuitement , pour lui conserver sa dignité d'homme & le ressort de son ame. La véritable libéralité , la charité la plus éclairée ne consistent donc pas à donner purement & sans retour , à des hommes valides & qui ont des bras , mais à employer leurs talens , leurs forces , leur industrie. Le pauvre n'est point avili s'il ne reçoit qu'en échange ; il tombe dans l'affaïssement , dans la paresse , dans l'avilissement , lorsqu'il fait dépendre son être de la volonté d'autrui : c'est un ulcere dans la société. Le soin des infirmes , des vieillards & des enfans , regarde le Gouvernement ; mais les indigens d'une autre espece doivent vivre de leur travail ; c'est à la bienfaisance à leur donner des salaires.

utile aux hommes est le plus noble qui puisse nous animer ; mais que ce n'est pas une vaine émotion, une stérile pitié que l'humanité nous demande. Soyons bons, mais soyons bienfaisans puisque le vrai bonheur consiste à faire des heureux. La générosité perfectionne les vertus que l'humanité fait éclore ; & c'est d'elle que nous devons apprendre à faire aux hommes tout ce que nous souhaitons que les hommes fassent pour nous (a).

ARTICLE XI.

Droits de l'Homme sur l'Homme.

L'HOMME a des besoins & il est foible ; il ne peut rien ou presque rien par lui-même, mais il est né bon & sociable, & il devient fort de la force des autres ; il doit donc pour son intérêt propre, pour mériter des secours,

(a) Est-il une sensation plus délicieuse que celle qu'on éprouve en faisant du bien ? J'en ai trop peu goûté le plaisir, mais cependant assez pour ne pas ignorer que c'est la plus grande satisfaction d'une ame noble.

ne point refuser les siens lorsqu'ils sont nécessaires, soit qu'on les lui demande de vive voix, soit que les rapports plus ou moins intimes qui le lient aux autres, le sollicitent à soulager leurs besoins pressans & leur misere. C'est donc un devoir indispensable d'aimer & de secourir les hommes, tous fils d'un même pere, tous enfans de la grande famille, par tous les moyens que nous fournissent nos facultés; mais ces devoirs ont des degrés de progression, & nos rapports nous les indiquent. Tout homme sur la terre est en rapport (a) avec nous & par-là notre

(a) L'état de société entre les hommes a commencé dès l'instant que l'homme a connu son existence ou ses propres rapports; car ses rapports avec les autres hommes ne sont qu'une extension de ses rapports avec lui-même, & une partie de ses rapports avec la Nature. Supposé un homme qui trouve un précipice en son chemin; s'il s'en écarte, voilà ses rapports établis avec la Nature. Supposé deux hommes qui aillent l'un vers l'autre dans un chemin, s'ils se détournent à droite ou à gauche pour se laisser passer mutuellement, voilà la société toute faite; & pour que l'état de nature fût différent de celui de société, il faudroit que l'on prochain,

prochain ; nos plus grands rapports constituent notre plus prochain. Le service le plus prochain est donc le premier devoir de fraternité. C'est par l'exactitude à observer l'ordre des rapports que peut s'établir la fraternité universelle.

Ce devoir étant comme tout autre , nécessairement réciproque , il n'est point un devoir pour moi , sans être alors un droit pour vous. L'homme , a très-bien dit un écrivain célèbre , *l'homme n'a sur l'homme que le droit de l'échange* ; mais il a ce droit , & s'il faut qu'il donne pour recevoir , la nature y a pourvu en obligeant l'homme d'être sans cesse dans la dépendance des secours d'autrui. Faire du bien , c'est donc exactement & à la lettre le recevoir , c'est remplir un devoir utile & établir son droit. Par la même raison , & malgré les sophismes de la fausse politique ,

me prouvât que nos deux passagers devoient se tuer plutôt que de se plier à droite , ce qui reviendrait au même que d'assurer que l'homme qui trouve un précipice doit se jeter dedans ; car sa conservation est aussi intéressée à l'un qu'à l'autre.
Traité des droits du génie.

Tome I.

G

de l'aveugle cupidité , & de l'opinion contraire , faire du mal à autrui , c'est s'en faire à foi - même (*a*). Un homme ne peut nuire à un autre homme sans se nuire manifestement , ni une nation à une nation sans se frapper elle - même. Pour se convaincre de ces deux vérités importantes , en apparence si difficiles à soutenir , il suffit d'examiner les objections qu'on fait d'ordinaire contr'elles & d'en peser la valeur.

On convient assez généralement qu'à ne

(*a*) Quelle peut être l'ame des secours mutuels , du concours des travaux , des communications & des échanges , si ce n'est la bonne foi , la confiance réciproque ? Et* cette confiance où se trouvera-t-elle ? Est-ce entre les bons & les méchans ? est-ce entre les hommes respectivement officieux ou entre les détracteurs ? Je m'appauvris donc , je coupe l'artere des secours mutuels , des communications & des échanges , quand je dessers mon associé naturel , quand je le voue au délaissement , quand je nuis à sa fortune , quand j'attaque sa réputation , quand je lui nuis enfin. Je m'enrichis donc , je facilite les bons offices , les secours mutuels , les communications & les échanges , quand je lui fais bien , quand j'aide à sa fortune , à sa réputation , quand je le sers enfin. *Les Economiques.*

consulter que l'équité gravée au fond de tous les cœurs , l'homme à des motifs puissans dans sa bonté naturelle , dans son inclination à la justice , pour le porter à secourir les autres , par conséquent à ne leur point faire de mal ; mais , dit-on , ce sont des motifs purement moraux , qui ne tiennent point contre des intérêts présens & contraires , & on a des preuves que souvent un homme ne se nuit point physiquement en se rendant injuste.

On le croit ainsi , & c'est un malheur pour l'humanité ; mais cette opinion funeste n'est pas moins fausse qu'elle est dangereuse. Quiconque élève son esprit au vrai principe des choses , ne peut s'empêcher de voir & de remarquer que Dieu ayant donné à l'homme un ordre physique , auquel celui-ci est obligé d'obéir sous peine de souffrance & de mort , il faut que tout ce qui en découle , même la morale , se rapporte à cette base physique (a)

(a) Ceux qui ont dit que l'homme est né méchant , auroient dû nous expliquer ce qu'ils entendent par ce mot : « Je ne fais pas ce que veut dire » méchant , si ce mot n'est pas accompagné de

que tout homme qui s'en écarte , trouve même physiquement un dommage dans son infraction.

Il y a des scélérats , dites - vous , qui ne se nuisent point par leurs crimes , des tyrans par leurs vexations , des conquérans par leurs ravages , des Nations par leur esprit de prédomination belliqueuse & assaillante. Examinons donc autour de nous , & voyons. — Il y a des voleurs qui réussissent — à être injustes & punis aussi — pas toujours punis — attendez , je vous prie. Si la maréchaussée , les roues , les gibets n'en font pas raison à la société , la société se la fait en quelque sorte. Un voleur public n'est-il pas toujours en crainte ? Jouit-il pleinement des droits de l'homme , des secours mutuels , de sa propriété mal acquise ? N'est-il pas rejeté de par-tout ? —

» l'épithète de fou. Un loup n'est pas méchant » parce qu'il tue des brebis ; car s'il n'en tuoit pas » il mourroit de faim. Méchant est celui qui fait le » mal pour le mal ; or c'est le fait des fous. Tout ce » qui est fait par la Nature est bon , même les serpents ; tout ce qui est hors de la Nature est mauvais , » même la morale ». *Traité des droits du génie.*

Mais ce n'est pas d'un voleur de grand chemin que j'entends parler , ni d'un filou qui court les mêmes risques , c'est d'un entreprenant sous main , d'un voleur du fisc , d'un fabricant de procès. — D'abord il est certain que ces hommes augmentant par leur corruption la corruption générale & le désordre , ils empirent le mal de la société , dont ils font partie & dont il leur revient un contre-coup ; mais outre ce dommage qui ne paroît que dans l'éloignement , ne sont-ils pas dans le cas d'être recherchés ? Ne donnent-ils pas à ceux qui veulent les dépouiller , le droit d'agir à leur égard , comme ils ont fait envers les autres ? Ne trouveront-ils pas des gens injustes , eux qui ne veulent pas être justes ? des gens forts ou adroits qui s'empareront de leur bien ? Et puis , qui peut dire que si ces gens avoient suivi les loix de l'ordre , s'ils avoient travaillé avec honneur & probité , ils n'auroient pas réussi ? Sont-ce après tout , les grandes richesses qui établissent le bonheur même physique ? N'est-il pas évident que si dans la société chacun étoit fidele à ses devoirs , tous seroient aussi

heureux qu'ils pourtoient l'être ? Ceux qui contrarient cette disposition font donc le mal public & le leur ? Un bien honnête , bien distribué , bien soigné , l'estime & la considération qui suivent le travail & la justice , donnent des jouissances plus douces , mieux senties , plus agréables. Un homme se nuit donc par l'injustice qui n'est que lésion de propriété.

— Mais les conquérans , race née au détriment de l'espece humaine , se nuisent-ils en s'cmparant des Provinces & des Royaumes qu'ils subjuguent ? = S'ils se nuisent ? Et qui peut en douter ? Ce ne sera pas celui qui aura lu l'histoire avec attention. Ce n'est point l'étendue d'un État qui fait le pouvoir & sur-tout le bonheur d'un Monarque ; d'ailleurs on ne ravage pas le pays des autres sans détruire ou ravager le sien. Ceux qui vont augmenter les friches dans les États voisins , accroissent nécessairement celles de leurs Empires , écrasent leurs vassaux & se ruinent eux-mêmes. Combien n'auroient-ils pas été plus heureux , ces forcenés qui marquent leur passage en traces de sang & de larmes , si fideles

aux loix de l'ordre physique , ils avoient mis tous leurs soins & leurs dépenses , à bonifier & à fructifier leur propre sol ? Ils auroient ainsi conquis sur eux-mêmes un nouvel Empire ; ils auroient vu multiplier à l'infini leurs heureux sujets & leurs revenus , dans la progression la plus rapide. Ajoutons qu'heureux en apparence , & loués par la bêtise , la flatterie , ou la bassesse des hommes rampans , ils sont malheureux en effet ; toujours sous le glaive de quelque fanatique , dont l'ame exaltée croit bien mériter du genre humain en purgeant la terre de ces désolateurs , ils se voyent frapper enfin après l'avoir craint long-tems , & payent par leur sang celui qu'ils ont versé. Voyez depuis le commencement du monde jusqu'à nous , quelle est la fin ordinaire de ces Héros si vantés. Ils finissent tous par le glaive ou par le poison , ou traînent une vie pire que la mort dans des tranfès continues. Ninus , Sémiramis , Cyrus , Alexandre , Pyrrhus , & César & tant d'autres , & presque de nos jours Thamas-Kouli-Kan , doivent fixer les regards de ceux qui s'égarerent assez pour vouloir suivre les traces

défastréuses de ces énerguènes.

Quant aux Nations , en qui l'esprit de vertige & d'inconséquence a fait perdre de vue les loix de l'ordre & de la justice par essence, & le bien qui résulte de la concorde , de la fraternité & du commerce des nations entr'elles , qui repoussent les autres par les armes ou les prohibitions exclusives, qui s'imaginent devenir riches & puissantes en raison de la décadence & de la pauvreté de leurs voisins , & qui voudroient tout envahir & tout vendre , elles sont dans le cas d'un homme qui se couperoit un bras pour rendre l'autre plus robuste. Qu'est-ce qui rend une Nation puissante ? Ses richesses. Et ses richesses d'où viennent-elles ? De la terre sans doute. Mais ces richesses ne sont telles que lorsqu'elles excèdent les consommations immédiates. Augmentez les produits à volonté, vous aurez de quoi nourrir un plus grand nombre d'hommes; mais si vos hommes vrais Spartiates consomment tout immédiatement chez eux , ils auront le nécessaire & point de richesses. La richesse est le revenu disponible ou l'excédent du nécessaire, qui se mo-

disse & circule en mille façons dans le monde par l'échange & le commerce. Cela posé, une Nation a besoin de toutes les Nations ; car point de revenu pour elle si elle ne vend ses denrées ; point de jouissances agréables , point de finances , point de force ni de crédit.

J'entends quelquefois citer l'Angleterre comme une Nation dont la prospérité s'est fort accrue par nos malheurs ; mais il n'y a guères que l'ignorance & la partialité qui le croient. Que l'Angleterre au gré de ses souhaits vienne à bout de consommer notre ruine , elle se cause un très-grand dommage ; car nous n'achetons plus alors ni ses denrées , ni ses laines , ni ses ouvrages. On achete peu quand on est pauvre , on n'achete point quand on n'a pas de quoi. Si nous sommes ruinés , nous n'achèterons rien. D'un autre côté , ne pouvant point ou presque point faire d'avances pour notre culture , nous aurons peu ou point de produit , & alors nos vins , nos huiles , nos sels , seront nuls pour eux , ou plus chers , ou plus mauvais. Une Nation n'a donc point d'intérêt à ruiner ses voisins ? Il

G v

lui importe au contraire qu'ils prospèrent ; car on ne fait jamais que de pauvres affaires avec les gens pauvres. L'Angleterre n'a pas tiré de ses victoires sur la France autant de profit que bien des gens le croient. Outre le mal qui lui est venu par contre-coup en nous frappant , les efforts prodigieux qu'elle a faits l'ont jettée dans un désordre bien difficile à réparer. Elle s'est créé une dette énorme dont le fonds en espee acheteroit le sol des conquérans (a). Le Canada , premier théâtre

(a) Les conquêtes du Canada & de la Floride ont coûté à la Grande-Bretagne une augmentation de *quinze cens millions* de dettes , monnoie de France : ce qui est un fait constaté par les papiers publics d'Angleterre , & par l'ouvrage de M. *Gréenville* sur les finances de ce Royaume. L'intérêt de ces quinze cens millions à trois & demi pour cent , coûte annuellement à la Grande-Bretagne cinquante-deux millions & demi , argent de France. Il paroît , par le refus très-décidé des anciennes Colonies de l'Angleterre , que celle-ci restera encore chargée des *onze millions & demi* que coûtent les établissemens civils & militaires des Colonies nouvellement conquises. Il s'ensuit que les Anglois se sont soumis à lever annuellement pour cet objet ,

de la dernière guerre, leur coûte bien cher, & joint aux autres Colonies Angloises, augmentera la force de celles-ci, lorsqu'elles voudront se séparer de la Métropole, ce qui

sur leurs contribuables, un impôt de *soixante-quatre millions* de notre monnoie, ou environ *trois millions de livres sterling* de la leur. Ils levent ces sommes au moyen de droits sur le commerce & sur les consommations qui, par leur nature, coûtent nécessairement à la Nation le double au moins de ce qu'ils rapportent au Fisc. C'est donc environ *cent vingt-huit millions de livres tournois* ou *six millions de livres sterling*, qu'il en coûte d'impôt annuel aux Franch-tenanciers de l'Angleterre & de l'Ecosse, pour avoir le plaisir d'arborer leur pavillon sur les Forts du lac Champlain, & d'avoir des peaux de castor, qu'il faut encore payer toute leur valeur aux autres sauvages, appelés *monopoleurs*, qui les vont chercher en Amérique, & en font magasin en Angleterre. C'est pour cela qu'ils ont fait massacrer ou périr de misère un million d'hommes dans les quatre parties du Monde. Mais aussi on peut dire que c'est bien là le cas de verser des larmes les plus amères sur le sang innocent qu'on a fait répandre pour de telles acquisitions.

Voyez à ce sujet les Ephémérides du Citoyen, Tome X, année 1769.

G vj

n'est peut-être pas bien éloigné. Enfin l'Angleterre ambitieuse & superbe a voulu tout envahir ou primer par-tout, & elle décline. Ceux qui ont vu ses dernières entreprises, sont peut-être encore assez jeunes pour se convaincre par eux-mêmes d'après son exemple, qu'une Nation (a) qui méprisant les loix

(a) Ce que je dis ici du tort que se fait une Nation en rompant les liens de la concorde & du commerce qui l'attachent à ses voisins, n'est point un problème pour beaucoup d'Anglois. Une anecdote que je tiens de M. le Comte de Car Seigneur très-respectable à tous égards, prouve que la raison & la justice sont de tous les pays, & qu'en Angleterre même, où les préjugés nationaux ont souvent une si grande force, il y a des hommes assez instruits pour les combattre avec succès. La dernière guerre étoit finie depuis deux ou trois ans ; mais l'esprit d'exclusion qui l'avoit allumée n'étoit pas éteint chez beaucoup d'Anglois, lorsqu'un Négociant de Bristol, membre de la Chambre des Communes, entreprit de blâmer en pleine Chambre, la conduite, à son gré, trop modérée du Commandant des vaisseaux du Roi d'Angleterre, qui venoit de protéger la pêche de la morue, parce qu'il n'avoit pas assailli quelques François qui avoient fait des baragues sur l'Île de Terre-Neuve. Il fit,

de l'ordre , s'efforce de nuire à ses voisins , se nuit immanquablement à elle-même , &c

à cette occasion , une diatribe sanglante contre les François ; il les représenta comme une Nation turbulente , qui ne cherchoit qu'à éluder & les droits des Nations , & les traités qu'elle avoit faits elle-même. Comme un autre Caton , il prétendit que l'Angleterre n'avoit à garder aucune mesure avec cette autre Carthage ; que le Commandant de la pêche devoit couler à fond tous les vaisseaux François & en jeter les équipages à la mer , & qu'enfin il étoit de la bonne politique , tandis que nous étions dans le repos & la sécurité de la paix , d'envoyer & les vaisseaux & les troupes qu'on avoit en Angleterre , pour faire une irruption sur nos côtes & dans nos ports , afin de détruire la Marine Française jusqu'au dernier vaisseau. A la suite d'un discours aussi violent , un autre Membre du Parlement , beaucoup plus instruit que le premier , & qui avoit la réputation de l'être , se leva & prit la parole. Les gens modérés furent étonnés de l'entendre approuver ce que venoit de dire son confrere , les autres s'en applaudirent. Il sembla d'abord adopter entièrement sa façon de penser , ensuite , pour en faire mieux sentir le faux & le ridicule , il chargea encore le portrait qu'on avoit fait des François , étendit les vues , & ajouta au projet du Négociant de Bristol : « Oui , Messieurs , continua-t-il , on ne sauroit

se prépare quelquefois une décadence non moins inévitable que méritée.

» prendre des partis trop violens contre une Nation
» aussi odieuse , & nous devons non-seulement dé-
» truire tous les vaisseaux François , mais , trouvant
» leurs côtes au dépourvu , pénétrer le plus avant que
» nous pourrons dans les terres pour brûler leurs
» bleds , arracher leurs vignes , ruiner & dévaster tout
» le pays ; c'est le moyen d'empêcher que la France
» ne fasse jamais d'entreprise nuisible contre nous.
» Mais cela fait , Monsieur , dit-il , en s'adressant à
» l'Auteur du projet , nous ne devons plus espérer
» de vendre ni d'acheter rien aux François , qui ,
» ruinés si absolument , n'auront plus de commerce.
» C'est à vous , qui êtes versé dans cette matiere , &
» sur-tout à la Chambre , à qui il importe de la peser ,
» de bien examiner si ces dégâts seront profitables à
» notre commerce ». Cette tournure singuliere eut
tout l'effet que l'Orateur pouvoit s'en promettre ,
la proposition fut non-seulement rejetée , mais la
Chambre ayant fait appeller à la Barre le Com-
mandant dont le Négociant s'étoit plaint , elle lui
fit des remerciemens des soins & de l'attention qu'il
avoit montrée à maintenir la paix.



N O T E S

*Pour servir de suite à l'article de Bienfaisance ,
rapporté page 123.*

C O M M E les actes de bienfaisance sont agréables à tous les cœurs sensibles , & que ceux d'une bienfaisance éclairée sont très-utiles par l'émulation qu'ils communiquent , je me fais un plaisir d'ajouter au moins en Note , au trait que je viens de rapporter , des exemples de charité qui ne le dépareront pas.

I.

Grandeur d'ame d'un Curé de Bas-Poitou.

M. Marchand , Curé des Sables-d'Olonne en Poitou , s'est montré dans la place qu'il occupe digne de tenir , par sa bonté officieuse & vigilante , un rang parmi les Bienfaiteurs de l'humanité. Sa Paroisse est située sur une plage de l'océan très-basse , mêlée de rochers à fleur d'eau , & par-là très-dangereuse. Le peuple qui l'habite , avant qu'il en fût le Pasteur , étoit comme autrefois sur la plupart des côtes d'Europe , féroce & brigand , attentif à profiter des suites malheureuses des naufrages , qui étoient fréquens dans ces mers ; il s'emparoit des vivres & des marchandises des vaisseaux brisés , & souvent commettoit des crimes atroces pour satisfaire son avidité , ou pour cacher les choses qu'il avoit enlevées. Mais dès que M. Marchand

fut pourvu de la Cure des Sables, il s'appliqua à changer l'esprit du troupeau qu'on lui confioit, qui, sans doute, étoit plutôt l'effet de la misère que de la férocité du naturel, & ses soins, ses exhortations, sur-tout ses secours & ses exemples, en firent enfin un peuple aussi charitable qu'il étoit cruel auparavant. Ce bon Pasteur, vieilli dans l'exercice des travaux de son Ministère, vénérable par son extérieur, ne perd aucune occasion d'être utile, & dans un âge avancé; sous des cheveux blancs, il montre encore la vigueur & la fermeté d'un jeune homme.

Il y a peu d'années qu'une tempête violente annonçant des naufrages près du Port des Sables, & quelques vaisseaux paroissant en danger, M. Marchand se transporta sur le bord de la mer avec une partie de ses Paroissiens, pour tenter de leur donner du secours, s'il étoit possible. A peine ils y furent arrivés qu'un vaisseau, poussé par un vent furieux, vint échouer & se briser sur les rochers. Une partie de l'équipage s'accrocha aux débris du navire, & se trouvoit dans un danger imminent de périr sur la pointe des écueils où ils vouloient se soutenir; d'un côté des vagues épouvantables les menaçoient de les engloutir; d'un autre, la houle étoit si forte qu'ils n'osoient se hasarder d'aller à terre. Ils étoient ainsi entre la vie & la mort. Le Curé & ses gens, pénétrés de pitié de leur situation, regardoient ce spectacle avec douleur. La côte étoit si basse & la

houle si terrible , qu'il n'y avoit pas moyen d'aller à ces malheureux en bateau , sans vouloir se perdre. Cependant ils périssent , si on ne hasardoit tout pour eux. Le zele du Curé s'anima par cette vue ; & prenant tout d'un coup la plus hardie résolution : eh ! quoi, dit-il à ses Paroissiens , nous verrons ces hommes , nos freres , dans un si grand danger , & si près de nous , sans rien tenter pour les sauver ! On ne peut s'embarquer pour les prendre , ils ne peuvent venir à nous ; mais qui empêche qu'en nous tenant tous par la main , nous ne formions une chaîne , qui d'un bout tiendra au rivage , & de l'autre ira jusqu'à eux. La place d'honneur , comme la plus dangereuse , est celle du premier , & elle m'appartient , non-seulement parce que je vous dois l'exemple , & que je suis le plus grand , mais parce que je suis aussi le plus vieux , & que si je péris , il en sera moins dommage. Cela dit , & sans attendre de réponse , il s'avance vers la mer , jette ses habits & entre dans l'eau ; son ardeur se communique ; en moins de rien la chaîne est formée : ils avancent , ils se soutiennent les uns les autres , & malgré les flots qui souvent les couvrent , ils arrivent aux tristes jouets de l'orage , & les arrachent ainsi à une mort inévitable pour eux , sans ce dévoûement héroïque.

Qu'on se transporte pour un moment sur la scène ; qu'on voie ce vieillard vénérable , & en cheveux blancs , fendre la mer écumante & furieuse , ris-

quer sa vie pour sauver celle d'autrui, & la sensibilité, le respect, & j'ose dire, la reconnoissance qu'on aura pour cette action pleine de grandeur, en feront, au fond du cœur, la plus parfaite apologie.

I I.

*Générosité & courage de plusieurs Paysans
de Normandie.*

Voici un autre fait de cette nature, & non moins touchant, extrait d'un Mémoire lu le 13 Novembre 1771, à la rentrée de l'Académie des Sciences, par M. du Tillet, qui a été en partie témoin de ce qu'il raconte.

« Le 10 Février 1768, Jacques Révers, de la
» Paroisse de Saint Germain-des-Vaux, au Cap de
» la Hague, Garde-pêche en l'Amirauté de Cher-
» bourg, & Fabricant de soude, se trouvant sur le
» bord de la mer, vers les sept à huit heures du
» matin, aperçut un vaisseau renversé, que l'im-
» pétuosité du vent & une forte marée entraînoient
» avec autant de rapidité que si le bâtiment eût été
» dans sa position naturelle. Emu de compassion
» pour l'équipage de ce vaisseau, qui devoit être
» dans le plus grand danger, si même il n'avoit pas
» péri, cet homme courageux se détermine sur le
» champ à porter, s'il est possible, du secours à
» ces infortunés. Il cherche, parmi les Habitans du
» même Village, des hommes qui veuillent l'aider
» dans son entreprise; il en trouve cinq, qui sont,

» *Jacques Digard*, fils de *Louis Digard*; *Jacques*
» *Digard*, fils de *Pierre*; *Aubin Digard*, *Pierre*
» *Digard & Denis Martin*, tous Fabricans de soude.
» Ces six hommes, sans perdre un instant, & la plu-
» part en sabots, s'embarquent dans un petit canot,
» qui étoit à sec sur le bord de la mer; ils oublient
» qu'ils n'ont qu'une foible connoissance de la
» marine, que trois rames seulement font leur res-
» source; & ils ne pensent pas même, malheureu-
» sement, à emporter avec eux la moindre nour-
» riture. Ils firent les plus grands efforts pour joindre
» le bâtiment renversé : malgré l'agitation violente
» de la mer & la force du vent, ils l'atteignirent
» enfin vers les neuf heures du matin; ils virent
» qu'il y avoit encore neuf hommes en état d'être
» secourus; ils craignoient cependant que leur ba-
» teau ne fût trop petit pour contenir quinze per-
» sonnes, & ils se dispoisoient à retourner en chercher
» un second, lorsque les cris & les supplications des
» Matelots qui étoient dans le navire, les arrê-
» terent, & les déterminèrent à risquer leur propre
» vie pour les sauver. Ils ne vinrent à bout de les
» recevoir dans le petit bateau, qu'après une pa-
» tience & un travail de près de deux heures, parce
» que tous ceux qu'ils vouloient secourir étoient
» dispersés dans les manœuvres du vaisseau, dont la
» situation empêchoit le bateau d'approcher; enfin,
» au moyen d'un crochet & de quelques cordes,
» tous étant embarqués, leurs généreux libérateurs

» les firent couler dans le fond du petit bateau ; &
» animés de nouveau par la présence de ces neuf
» hommes , qui leur devenoient si chers , ils force-
» rent de rames pour gagner la côte : malgré le
» vent furieux qui les en éloignoit , & la force des
» vagues qui les inondoient par intervalles , ils ne
» perdirent point courage , & aborderent enfin à
» cinq heures du soir , après six heures de travail ,
» percés d'eau , épuisés de faim , de soif & de fati-
» gue , à huit lieues de l'endroit d'où ils étoient
» partis. De ces neuf hommes , il en mourut deux
» d'épuisement.

» Ce vaisseau , poussé par la force des vagues &
» la violence du vent , sur un rocher nommé le
» *Raz-Blanchard* , & renversé sur les chaloupes qui
» sauvoient l'équipage , plusieurs de ceux qui furent
» d'abord submergés avec elles , parvinrent enfin à
» saisir les manœuvres du vaisseau , & s'y tinrent le
» mieux qu'ils purent , soit en se liant avec des cor-
» des , soit en s'y accrochant seulement avec les
» mains : ils se voyoient périr les uns après les au-
» tres , & il n'en restoit plus que neuf , lorsqu'ils
» furent secourus par les six hommes intrépides ,
» dont le nom ne doit jamais être oublié. On a pu
» remarquer que quatre d'entr'eux sont de la même
» famille ; un cinquième bien digne de lui apparte-
» nir , nommé *François Digard* , voyant le péril où
» étoient & ceux qu'il s'agissoit de secourir , &
» ceux qui , dans ce dessein , alloient exposer leur

» vie , monte à cheval , demande du secours le long
 » de la côte , parvient bientôt au Village d'Omon-
 » ville , & fait à l'équipage d'un petit vaisseau les
 » plus vives instances pour obtenir ce secours ; mais
 » ses instances sont inutiles , la tempête intimide cet
 » équipage , & ne rend que plus digne d'admiration
 » le courage des six Habitans du Village de Saint-
 » Germain-des-Vaux , qu'un temps , effrayant même
 » pour des Marins , n'avoit pas été capable d'ar-
 » rêter ».

M. du Tillet dit dans un autre endroit : « Nous
 » vîmes à la hague le petit canot , auquel ils avoient
 » eu le courage de se confier ; nous fûmes étonnés
 » qu'il eût pu contenir quinze hommes , & résister
 » pendant sept à huit heures à la violence des
 » vagues. Nous sentîmes , en le considérant , que
 » s'il est de la gloire des armes de suspendre dans
 » nos Temples les trophées d'une victoire , qui est
 » toujours achetée par le sang des Citoyens , il seroit
 » peut-être de l'honneur de la vertu d'y déposer un
 » monument , qui ayant servi à conserver la vie à
 » des hommes , au péril de celle de leurs Libéra-
 » teurs , réveilleroit sans cesse dans les âmes , le plus
 » noble des sentimens , & deviendroît un témoignage
 » public de l'intrépidité que ce sentiment inspire ».

Il n'est pas inutile d'ajouter que le Roi , instruit
 de cette belle action par M. de Fontette , Intendant
 de Caen , accorda 1500 livres de gratification à
 ces six Habitans.

III.

Belle action d'un Garde de la Marine, & récompense flatteuse qu'il en a reçue.

Le fait que nous allons rapporter est tiré de plusieurs Gazettes de France. Nous ne ferons qu'en rapprocher les circonstances en un seul article.

Quatre Gardes de la Marine s'embarquent à Toulon dans un canot, pour aller chasser aux Isles d'Hieres. Un vent violent qui s'élève ne leur permet ni d'arriver à ces Isles, ni de rentrer à Toulon; ils sont forcés d'aller chercher la rade de Marseille. Comme ils prenoient leurs mesures pour arriver à un rocher de cette rade, nommé l'Isle du Maire, leur canot chavire. Trois d'entr'eux gagnent le rocher à la nage; le quatrième, qui ne sait pas nager, flotte au gré des vagues. Un de ceux qui étoient sauvés, le Vicomte de Bar, âgé de dix-huit ans, s'apperçoit que son camarade manque, se rejette à la mer, nage aux débris du canot, en détache un cordage, atteint le jeune de Calamand, qui commençoit à perdre connoissance, le lie par le milieu du corps, & prenant l'autre bout de la corde entre les dents, renage à terre, l'y conduit & lui sauve la vie.

Le Roi, dit la Gazette, voulant récompenser le zèle, le courage & l'humanité du Vicomte de Bar, lui a donné le droit de nommer à son choix

un Garde de la Marine , & il a nommé M. de Saint-George, de la Province de Berri.

I V.

Avances foncières faites par un bon Curé dans sa Paroisse, & succès de ses travaux.

M. Faye, Curé de Crest en Auvergne, fut nommé il y a cinq ans à cette Cure, qui pouvoit valoir alors 400 livres. Le Curé est principal Décimateur. Ce digne Pasteur trouva sa Paroisse dans la misère la plus effrayante, le territoire étant totalement hérissé de rochers escarpés, aussi incommodes pour les voyageurs que tristes pour les Habitans. Le premier soin du nouveau Curé fut d'employer, pendant un hyver, tous ses Paroissiens à ouvrir un chemin praticable pour les voitures. Il payoit jusqu'aux petits enfans. Il fut en état de faire, l'année d'ensuite, de plus grandes dépenses, par l'aisance que lui procura une partie de son patrimoine, qu'il vendit à son frere; il employa l'argent de cette vente à cultiver ses âpres rochers. Il y fit travailler toute sa Paroisse, en distribuant à chacun sa portion. Il fit toutes les avances nécessaires, sans en excepter celles des bestiaux; il fournit aux plus habiles ouvriers les outils qui leur étoient nécessaires, & maintenant il se fait rembourser de ses avances par petites parties. Pendant l'hyver, & tous les jours de Fête, il rassemble chez lui ses Paroissiens,

il leur apprend l'arithmétique, il leur donne des leçons pratiques d'agriculture, qu'il fait précéder d'une explication exacte & simple des vrais principes économiques; il a tous les jours les enfans, à qui il apprend à lire & à écrire, & se fait aider dans cette instruction par une honnête femme du Village, de la sagesse de laquelle il a pour garans son âge & ses mœurs. Ce respectable Pasteur est parvenu à défricher, en cinq ans, l'esprit & les terres ingrates de ses Paroissiens. Il les a rendus travailleurs, intelligens, riches & bons, & sa Cure est présentement estimée 1000 écus.

V.

*Actions belles & louables de plusieurs Citoyens
de différens Ordres.*

Nous rassemblons, dans cet article, le récit de plusieurs actions de courage & de générosité, qui ont été occasionnées par les débordemens des rivières, dont nos Provinces méridionales ont été affligées en 1770.

Le Bourg de Layrac étoit submergé, & les Habitans étoient dans le plus grand danger d'être noyés au sein de leurs maisons. Les Matelots mêmes, après avoir gagné les bords de l'inondation, demeuroient effrayés de la violence du courant, & n'osoient s'y relivrer pour aller s'engager avec leurs barques entre les maisons, afin de sauver ceux qui se réfugioient sur les toits. MM. de Guilhem, de Juncassa & de Bergogné,

Bergogné, Conseillers à la Cour des Aides de Montauban, & *M. de Saint-Marc*, Juge de Layrac, se jetterent les premiers dans des barques, & firent si bien par leur exemple, leurs exhortations & leurs promesses, qu'ils déterminèrent les Matelots & sauvèrent, avec leur secours, les familles exposées.

Les Curés, qui sont une autre espèce de Magistrats, ne se distinguèrent pas moins par leur zèle intrépide & charitable, entr'autres *M. Boy*, Curé de *Gironde*, Diocèse de Bazas. Il aperçut au point du jour, de l'autre côté de la rivière, les Habitans de *Barcis*, annexe de sa Cure, sur les toits de leurs maisons, où ils avoient passé la nuit exposés à la pluie & au vent, entre le danger de mourir de faim, & celui d'être emportés par la rivière, qui pouvoit à chaque instant, ou entraîner les maisons, ou gagner le faite. Ce bon Curé promettoit en vain des récompenses aux Matelots, pour les engager à aller au secours de ces malheureux. La rivière étoit dans sa plus grande force, le vent souffloit & la pluie tomboit avec impétuosité. Les Matelots refusoient obstinément de s'embarquer. Alors le Pasteur saute dans une assez grande barque, saisit l'aviron & se met en devoir de *démarer*, en s'écriant qu'il aime mieux périr seul, s'il le faut, que de vivre sans tenter de sauver ses Paroissiens. Cette action hardie ranime les Matelots; quatre d'entr'eux se joignent à *M. Boy*. Celui-ci fait alors mettre dans la barque du pain, du vin & de l'eau-de-vie. Il part, traverse la rivière

& puis la plaine de Barcis, qui étoit fort dangereuse à cause des arbres dont elle est couverte, & desquels la plupart étoient entièrement plongés dans l'eau, tandis qu'on ne voyoit que la cime des plus élevés. Il aborde, l'une après l'autre, aux maisons qui sont toutes dispersées, prend dans sa barque les hommes, les femmes & les enfans, les console, les exhorte, leur donne, avec les provisions qu'il avoit apportées, les soins les plus pressés, & les ramène à *Gironde* au nombre de plus de quatre-vingt.

M. de Lugar, Curé de *Morirès*, dans le même Diocèse, a prouvé d'une autre manière le zèle qui lui fait préférer ses Paroissiens à sa personne. On venoit le chercher dans un petit bateau ; il ne voulut pas y monter, & l'envoya sauver tous ceux dont le danger lui paroissoit plus pressant que le sien. Pendant ce temps l'eau gagne sa chambre ; il est réduit à monter sur la fenêtre, où il attendoit patiemment la mort les pieds dans l'eau, lorsqu'on est venu le tirer d'une situation aussi critique.

Les Matelots de *Barsac* n'eurent pas besoin, comme ceux de *Layrac* & de *Gironde*, d'être vivement excités pour secourir ceux qui étoient en danger, ils se sont conduits d'eux-mêmes avec tout le courage & toute la générosité possible ; ils ont secouru tout le monde sans distinction, que celle de commencer par ceux qui étoient dans le plus grand danger ; ils ont préféré de sauver de pauvres familles, plutôt que de recevoir d'assez grosses som-

mes que leur offroient des Habitans plus riches , dont le péril n'étoit pas aussi pressant. Le Roi , instruit de ces belles actions , a donné une pension de 1000 livres , sur l'Evêché de Rhodéz , à M. Boy & à M. de Lugar , & a voulu qu'on s'informât du nom des Matelots de Barsac pour les récompenser.

Entre ceux qui se sont le plus distingués par les secours qu'ils ont donnés , & les actes courageux qu'ils ont faits durant ce débordement terrible , dont les eaux , de trente pieds plus haut qu'en 1728 , ont renversé , depuis Toulouse jusqu'à Bordeaux , seize cens maisons , le Capitaine Cornick , Officier de Marine renommé par sa grande bravoure , a fait voir le zele le plus vif pour le bien public , la modestie la plus grande & le désintéressement le plus rare. Il habite un petit bien à trois lieues de Bordeaux , qu'il fait valoir lui-même. Témoin des ravages affreux de la riviere , & du danger que couroient les Habitans de l'*Isle Saint-George* , il voulut engager des Matelots à leur porter du secours ; mais l'impétuosité du courant étoit si formidable que ces hommes , accoutumés aux périls de la mer , pâlissoient & n'osoient s'y livrer. M. Cornick , ne pouvant réussir à en déterminer quelques-uns à le suivre de bonne volonté , fut réduit à forcer , le pistolet à la main , quatre des plus vigoureux de monter avec lui dans un canot qu'il tient près de sa maison pour son plaisir ; avec ce canot il alla successivement dans toutes les maisons de l'*Isle de*

Saint George, d'où il retira les Habitans à demi-noyés & à moitié morts de frayeur.

Il les transporta tous en terre-ferme, au nombre de plus de six cens personnes, de tout sexe & de tout âge, & depuis le vendredi 6 d'Avril à midi, jusqu'au Dimanche suivant à pareille heure, ce qui embrasse tout le temps des plus fortes eaux, il ne cessa de passer & de repasser la rivière, soit pour sauver quelqu'un, soit pour porter des subsistances à ceux qu'il avoit mis en sûreté, ou qui, moins menacés par les eaux, étoient en danger de périr par la faim. Quoiqu'il ne fût pas riche, ce fut à ses frais qu'il nourrit, pendant ce temps, la plus grande partie de cette multitude. Le Dimanche matin, moment de la plus grande force du courant, en arrivant peut-être pour la cinquantième fois à l'*Isle S. George*, il se prit la main entre la charpente d'une maison & le bord de son canot, & se démit le poignet. Le bruit se répandit qu'il avoit eu la main emportée, & la désolation étoit affreuse parmi le peuple qu'il avoit sauvé. Cet accident ne fut cependant pas dangereux, au bout de trois semaines il fut guéri. On estimoit à 12000 livres la perte qu'il fit par ses granges & les bâtimens de sa Ferme, qui furent emportés. Dès que le danger fut passé il se retira chez lui, s'y tint constamment renfermé, & se refusa à tous les applaudissemens de la Ville de Bordeaux. On ne peut donner trop d'éloges à tant de grandeur d'ame, jointe à tant de modestie,

V I.

*Conduite bienfaisante d'un Ecclésiastique illustre ,
dans son Bénéfice , rapportée dans une Lettre
du Comte de Thélis.*

Je vous avois promis, Monsieur, de vous envoyer le détail des chemins faits par mon voisin M. l'Abbé de Fénélon, ancien Aumônier de la Reine, Prieur de Saint Cernin du-Bois, je tiens ma parole. Je pense qu'on ne sauroit trop instruire le Public sur ses véritables intérêts, & trop louer les bonnes actions..... M. l'Abbé de Fénélon mérite des éloges, à tous égards; depuis qu'il a quitté la Cour, il s'est retiré dans son Bénéfice de Saint Cernin près Montcenis, Bénéfice qui, pour lors, valoit à peine 3 ou 4000 livres de rente. Cette Paroisse étoit composée des plus mauvais sujets du pays; nul commerce;.... des rochers affreux rendoient les chemins impraticables. Les terriers de Saint Cernin portoient le droit de main-morte. M. l'Abbé de Fénélon a affranchi ses Censitaires de ce droit inhumain; en augmentant son Bénéfice pour le revenu, il a rendu industrieux ces gens, qui auparavant n'osoient pas dire d'où ils étoient. Il a fait bâtir, depuis plusieurs années, une Eglise à ses dépens pour la Paroisse, & ensuite une maison pour le Curé, ce qui a été une décharge pour les Habitans. L'hyver dernier il a fait ouvrir un chemin de Saint-Cernin à Conches, espacé d'environ 5500

H iij

toises, dont il a déjà fait exécuter 4776 à ses dépens. Il a employé, par charité, toutes les femmes & enfans de sa Paroisse, qui, sans ce secours, seroient morts de faim.

Il a fait ferrer la plus grande partie de cette route, qui a dix-huit pieds de large, outre de petits fossés de 3 pieds de large, & d'environ 1 pied de profondeur. Le ferré est fait avec des pierres qu'il a trouvées sur les lieux; il a 9 pieds de large & un pied d'épaisseur, les pierres posées de champ, quelques-unes à plat, le tout recouvert de sable, ce qui le rend uni & solide. Ce ferré lui est revenu à environ 5 à 6 sols la toise, lorsqu'il n'a employé que des hommes, & à peu-près au double lorsqu'il s'est servi des femmes & des enfans. Il a fait faire aussi deux ponts; un qui a 15 pieds de large & 9 pieds de hauteur, dont les angles & le parapet en pierres de taille, qui a coûté 50 écus, & qui auroit dû coûter beaucoup moins; l'autre a été fait à pierre sèche, & n'est revenu qu'à 18 livres. La générosité de M. l'Abbé de Fénélon a été si grande, que son revenu ne suffisant pas pour faire subsister ses pauvres par ce travail, il a vendu 500 bouteilles de vin de Chassagne, de 1764, à 3 livres la bouteille, pour fournir à leur subsistance. Cet exemple, sans doute, est digne d'être suivi par beaucoup d'autres Ecclésiastiques. Je tâcherai de l'imiter.

Voici ce que M. le Comte de Thélis ajoute de lui-même.

J'ai ce voyage-ci cinq Soldats; le plus intelligent est l'Ingénieur, & les quatre autres Directeurs; ils ont chacun cinq, six ou sept Ouvriers sous leurs ordres. J'y ai joint cette année une dizaine d'enfans, qui apprennent ce genre de travail avec beaucoup plus de facilité que les Payfans âgés. Le tout a campé sur les lieux, & j'en ai donné l'exemple, ce qui épargne un temps considérable en allées & venues inévitables, quand on fait les chemins par corvées..... J'ai fait ferrer la superficie & la moitié de la largeur en pierre cassée mêlée avec du sable. Cette dépense du ferré n'excede que de peu de chose les 5 sols 1 den. par toise qu'ont coûté les onze mille toises que j'avois fait faire..... Il résulte de tous ces faits, à ce qu'il me semble, que peu à peu on se convaincra de la nécessité de réformer les corvées, & d'employer MM. des Ponts & Chaussées concurremment avec les zélés Citoyens, qui aidés de leurs lumières, procureront le bien général, &c.

Voilà un Seigneur bien digne de concourir, par son exemple, aux vues charitables de M. l'Abbé de Fénélon, & qui mérite les éloges de tous les gens sensibles.

V I I.

Bienfaisance rurale.

La Maison de Kergoadex en Bretagne possédoit, il y a un siècle, de grands biens, & entr'autres une belle Terre, dont ses descendans par les femmes

jouissent encore. Elle est située dans le Diocèse de Leon, quartier le plus abondant de la Province. Les Vassaux y ont des biens-fonds & héréditaires sous la directe du Seigneur; & quant aux domaines propres au Seigneur même, ils sont comme perpétués dans les familles d'anciens Fermiers, qui, de pere en fils, s'en sont transmis l'exploitation. En Bretagne cette permanence des Colons sur le champ qui les a vu naître, a lieu même pour la plupart des domaines congéables; elle est regardée comme le signe le plus certain de la bonté successive d'une famille de Seigneurs.

Les Fermiers & les Vassaux de M. de Kergroadez, attachés à sa maison par cet antique lien & par sa bonté propre, ayant appris qu'il vouloit vendre sa Terre, & craignant de le perdre, s'assemblerent & lui envoyèrent les principaux d'entr'eux en députation, pour le prier *de ne pas les vendre à des Financiers*, & pour savoir *quelle sorte de mécontentement ils pouvoient lui avoir donné*. « Mes amis, leur dit » le Seigneur attendri, je suis forcé de vendre pour » faire face à mes affaires, & pour conserver à mes » enfans une petite partie de ma fortune ». Vos enfans, reprirent les Députés, « ne sauroient être en » de meilleures mains que les nôtres; nous savons » cependant qu'ils ne sont pas faits pour nous devoir » leur subsistance. Il s'agit seulement de rétablir leur » Maison; daignez nous confier vos affaires. A com- » bien montent vos dettes? ce sont les nôtres à tous »,

Je suis très-touché de votre bonne volonté, répartit le Seigneur, mais elle m'est inutile; je dois cent mille écus, que vous ne pourriez faire; mes amis, il faut que je vous perde.

Les Députés ne se rebuterent point à cette réponse, ils le remercièrent en promettant de lui rendre réponse dans peu; & en effet, au bout de quelques jours ils lui portèrent les 300,000 livres dont il avoit besoin, & signèrent avec lui un acte d'arrangement, par lequel ils laissèrent au Seigneur la moitié du revenu de sa Terre, qui, de son côté, s'engagea de leur rembourser leur capital en quarante ans sur une portion de leurs redevances; enfin, pour n'avoir pas l'air de faire les choses pour leur propre intérêt, & comme des Syndics de Direction, ils finirent par prier M. de Kergroadez d'accepter un présent de huit beaux chevaux d'attelage, afin, dit l'acte, que la Dame puisse venir à la Paroisse d'une manière convenable.

V I I I.

Traits remarquables de bienfaisance Pastorale.

Les Curés doivent être, par leur place, des Ministres de paix, d'union & de charité. Ils trouvent journellement l'occasion de faire du bien; Pères & Précepteurs de leurs Paroissiens, ils doivent répandre l'instruction & surveiller l'ignorance & la misère. C'est, comme on voit, de tous les états de la société celui qui, en quelque sorte, peut être le plus utile,

H v

& nous devons dire à son honneur, que s'il y a beaucoup de ses Membres qui en oublient les devoirs, c'est encore celui de tous qui fournit les plus grands exemples d'une bienfaisance éclairée. Nous en avons déjà rapporté plusieurs traits ; joignons-y encore ceux-ci, par où nous allons finir cette longue Note.

Quand M. *Geoffroi*, Curé d'Oribeu, à une lieue & demie de Grasse, fut chargé de cette Paroisse, les Habitans y vivoient de rapines & y menotent une vie de barbares, à laquelle ils sembloient comme forcés par l'aridité & l'entière stérilité de leur terroir. On peut juger que le revenu du Curé étoit bien modique. Tel qu'il étoit, il l'employa d'abord en entier à habiller les enfans, & à donner quelques petites avances aux meilleurs travailleurs du pays. Ce fut pour eux un encouragement : ils défrichèrent quelques morceaux peu considérables de terrain, & leur confiance croissant chaque jour pour leur excellent Curé, qu'ils voyoient se priver de tout pour les secourir & les faire vivre, ils lui rapportèrent toutes les petites récoltes. Ce digne homme, objet de leur vénération, devint ainsi leur Juge & leur Monarque. Je ne fais si c'est l'esprit de la Cour ; mais dans celle-là ce fut à qui auroit quelque chose à confier au Souverain. Le Curé reçoit & distribue, met tout au tas, habille ses Habitans, leur achete les denrées nécessaires pour leur subsistance, leur distribue en commun tout ce dont

ils ont besoin. Ces pauvres gens sont devenus bons, sages, freres & riches; ils adorent leur Curé, le regardent comme leur pere, & sont parfaitement généreux. Cet homme vénérable a présentement soixante-dix-huit ans. Son grand âge ne l'empêche pas de porter tous les secours nécessaires à ses Paroissiens, de venir souvent à Grasse à pied pour leurs affaires, & de s'en retourner de même, &c.

On voit que M. *Geoffroi* avoit mis l'esprit de famille dans sa Paroisse, parce qu'il avoit montré par sa tendre charité & son noble désintéressement, qu'il en étoit véritablement le pere.

Le Curé de *Saint Gilles*, dans le pays de Caux, Diocèse de Rouen, a principalement employé le revenu de sa Cure, qui est de 2000 à 2500 livres, au soulagement de ses Paroissiens; il a institué des travaux de main-d'œuvre pour occuper les garçons & les filles, & sur-tout les pauvres, pendant les jours & les longues soirées de l'hiver, où les travaux de la culture sont nécessairement suspendus; il a fait construire pour cela deux ateliers, où les garçons & les filles travaillent séparément; il a fait toutes les avances en instrumens & matériaux, & donne des prix à ceux & à celles qui se distinguent. Outre cela il a fait bâtir, tous les ans au moins, une & quelquefois deux & trois petites maisons propres à loger une famille, pénétré de ce principe de l'*Ami des hommes*, qu'à moins qu'on n'y mette obstacle, là où se trouve une maison, là se forme

un ménage. Il s'est en effet formé autant de nouveaux ménages que le bon Curé a bâti de maisons pour les recevoir, & le sage Pasteur a donné aux jeunes Mariés toutes sortes de facilités & de secours pour leur établissement. Toute sa Paroisse le regarde comme un pere. Il appaise ou prévient les querelles, il unit les familles, il regne sur tout son Troupeau par l'amour & la vénération qu'il lui inspire.

M.^{sr} l'Archevêque de Rouen, digne appréciateur des vertus bienfaisantes, dont il donne l'exemple à ses Curés, a voulu récompenser celui de *Saint Gilles*, en le nommant à une Cure de 8000 livres de revenu; mais M. le Curé de *Saint Gilles* l'a supplié de le laisser à son premier Troupeau, pour finir les établissemens utiles qu'il avoit commencés. Les Habitans de *Saint Gilles* ont témoigné, par des transports unanimes, la plus vive reconnoissance pour le désintéressement & l'attachement paternel qui leur ont conservé leur Curé.

Nous allons finir par une Lettre de M. Colombet, Curé de *Saint Denis-sur-Sarthon*, près d'Alençon, qui par l'exposition simple de sa conduite dans sa Paroisse, justifiera la célébrité que cet excellent homme & digne Pasteur s'est acquise par sa bienfaisance aussi respectable qu'éclairée. La conduite noble & patriotique de M. Colombet lui attire déjà, outre l'estime & l'amour de ses semblables, les éloges & la considération particulière de l'admini-

fration , & tous ceux qui le connoissent , ou qui savent ce qu'il a fait , conviennent que personne n'a mieux mérité l'un & l'autre que ce bon Curé.

*Copie de la Lettre écrite le 23 Juin 1769 , par
M. Colombet , Curé de S. Denis-sur-Sarthon ,
près d'Alençon , à M.....*

Je suis décidé , Monsieur , à ne rien épargner pour exciter l'émulation de mes Paroissiens , & j'ai la satisfaction d'y réussir. Il n'y avoit dans ma Paroisse aucun commerce de bestiaux ; les Cultivateurs , trop misérables ou peu instruits , n'en élevoient point. Aujourd'hui tous les Laboureurs élèvent des poulains & des veaux , qu'ils destinent à la charrue. On a vendu cette année plus de cent cochons. Quatre Fermiers ont changé l'espèce de leurs brebis. Il y en a dix qui concourent , cette année , pour le prix du plus beau troupeau. J'en connois sept à huit qui concourent pour le prix du plus beau poulain.

Pour encourager la culture des terres , je rends la paille de dîme à celui qui a mérité le prix du plus beau bled ; je paye en outre le quart de sa taille & de toutes les impositions qui en sont la suite. Le Seigneur de ma Paroisse (*M. Dumefnil*) paye le quart de la taille & des autres impositions à la décharge de celui de ses Fermiers qui aura mérité le prix. Depuis un mois , j'ai annoncé de plus à mes Paroissiens que je payerois la somme de soixante-

quinze livres en gratification , à celui des Labou-
reurs qui , ayant mérité le prix du plus beau bled ,
auroit terrassé ou marné six journaux de terre. Ma
Paroisse , composée de huit cens Communians , est
pleine de bordagers , qui ne font valoir que quatre à
cinq journaux de terre. Je leur destine un second
prix pour celui d'entr'eux qui récoltera le plus beau
bled. Je rends la paille de dîme , je paye le quart de
sa taille & de ses impositions ; & je leur ai annoncé
que je donneroîs en gratification la somme de 25 liv.
à celui qui , ayant mérité le prix , auroit terrassé
ou marné deux journaux de terre.

Depuis trois ans , le Seigneur de la Paroisse &
moi , nous avons établi un Bureau de charité , avec
la permission & sous l'autorité du Ministère , pour
aider les pauvres à ensemercer leurs terres. Le
Bureau a prêté , cette année , pour 500 livres de
grains. Nous fournissons aux malades tous les se-
cours, Médecins , Chirurgiens , remèdes , viandes ,
&c. Nous assistons les veuves chargées de petits
enfans. Le journalier qui travaille , & dont le tra-
vail ne suffit pas pour la subsistance de sa famille ,
est assisté , & nous avons la consolation de ne voir
aucun mendiant dans une Paroisse qui renferme cent
quatre-vingt familles de pauvres journaliers.

Qu'une charité si bien entendue & de tels encoura-
gemens sont dignes de louanges & méritent d'être
imités !

Extraits de divers Tomes des Ephémérides.

CHAPITRE VI.

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS LUI-MÊME.

ARTICLE PREMIER.

Nous devons nous aimer & nous estimer.

APRÈS avoir parcouru le tableau de nos devoirs envers nos supérieurs & nos égaux , jettons un coup d'œil sur nous-mêmes. Nous nous sommes considérés jusqu'ici comme relatifs ou dépendans , il est juste que nous nous regardions un moment d'une vue intuitive.

Si la vertu demande que nous tendions à la perfection de l'harmonie générale , en rendant à Dieu & aux hommes ce que nous leur devons , elle veut encore , par rapport à nous-mêmes , que nous nous rangions dans l'ordre convenable ; elle nous fait une loi de nous aimer , elle desiré que nous nous estimions ; mais elle veut que nous nous

aimions avec mesure & nous estimions avec prudence; que notre affection s'employe à nous procurer tous les avantages réels qui peuvent contribuer au vrai bonheur de l'homme, & que nous ayons une assez haute idée de nous-mêmes, pour ne rien souffrir au-dedans de nous qui puisse nous dégrader à nos yeux. Que je m'attache à prouver que nous devons nous aimer, chacun en porte au-dedans de soi la preuve la plus convaincante; il seroit bien absurde que la Nature nous fit un devoir indispensable d'aimer les autres, & qu'elle nous défendît pour nous-mêmes notre sensibilité.

Ce sentiment sur l'amour-propre, ne s'accorde pas, il est vrai, avec ce que bien des moralistes en ont écrit. L'amour-propre est selon eux le germe de tous les vices; c'est de lui que naissent la vanité, la présomption, l'orgueil, la sensualité; il est d'autant plus contraire aux vertus sociales, qu'un homme de bien doit être humble, modeste, & ne jamais bien penser de soi.

Je fais bien que si on vouloit s'en rapporter à ces rigoristes de parade, les senti-

mens naturels les plus innocens se trouveroient un crime; que pour paroître plus zélés ils crient également contre l'apparence & contre la réalité; mais qu'ils daignent m'entendre & peser mes raisons, & peut-être reviendront-ils d'une opinion qui ne me paroît pas fondée à bien des égards. Ils ne font aucune distinction, où il y en a pourtant une grande à faire.

ARTICLE II.

Définition & division de l'Amour-propre.

SI par amour-propre on entend ce penchant déréglé de l'ame, qui fixant toute notre attention sur nous-mêmes, nous emporte sans discernement vers tout ce qui présente quelque image de volupté, nous rend vains, intéressés, durs pour les autres, & lâches adulateurs de nous-mêmes, son ennemi autant qu'on peut l'être, au lieu de le défendre & de lui servir d'appui, je serai le premier à le poursuivre & chercherai tous les moyens de l'extirper. Mais si l'on entend aussi

par amour-propre , ce sentiment conservateur , cet amour inné , le premier , le plus innocent de tous les amours , cette affection forte & éclairée que la Nature nous inspire pour nous-mêmes , je le soutiens , non pas permis , non pas seulement louable , mais d'une absolue nécessité , & pour le distinguer de l'autre , je l'appelle *amour de nous*.

C'est cet amour qui nous donne l'attention vigilante & soigneuse de nous éloigner de tout ce qui nous pourroit nuire , & qui nous rapproche de ce qui nous convient ; qui nous fait fuir à l'aspect de la douleur , & voler au-devant du plaisir ; c'est lui , qui le croiroit ? qui calmant les passions fait en modérer la fougue. Pour nous mener au bonheur , il nous inspire la noble émulation de nous distinguer des autres par des actions généreuses. C'est pour l'homme un véhicule rapide qui le porte à la vertu ; privé de ce secours il languiroit dans un repos stérile , il ne prendroit plus assez d'intérêt à lui-même pour se conserver.

Il ne demande pas qu'un homme sage & réglé se cache à lui-même qu'il est juste ;

que le favant, que le philosophe éclairé ne sente pas son élévation réelle au-dessus du vulgaire ignorant. Il ne veut pas qu'on se gêne, qu'on se haïsse d'une haine irréconciliable, il ne nous défend pas même de nous estimer ce que nous valons, mais plus que nous ne valons. Il consent que l'on suive son penchant, mais il exige qu'il soit légitime, il adopte nos inclinations pourvu qu'elles soient naturelles, & seconde nos goûts s'ils sont innocens.

A R T I C L E I I I.

Qu'est-ce que la Raison ?

Nous sommes un composé de deux natures, de deux substances différentes, l'ame & le corps. L'ame est susceptible de chagrins & de sentimens qui la flétrissent & la déshonorent; le corps est sujet à mille accidens qui peuvent l'endommager & le faire périr. Dieu nous a donné l'amour-propre pour veiller à la conservation de l'un & de l'autre. Lorsqu'il précautionne le corps, contre les accidens

qui le menacent , ou qu'il l'avertit de ses besoins , on l'appelle instinct ; mais quand jaloux du bonheur & de l'innocence de nos ames , il les éclaire de son flambeau pour leur faire connoître ce qui pourroit les ternir ; quand il leur montre la vérité & les biens réels qui la suivent , il change de nom alors , c'est la raison.

Qu'est-ce en effet que la raison , si ce n'est la connoissance éclairée du vrai , celle de nos rapports de justice & de convenance avec tout ce qui nous environne ? C'est elle qui dirigeant notre conduite & nous découvrant les précipices où peuvent nous jeter les passions , nous apprend à maîtriser ces courriers fougueux , à les employer pour notre bien-être & pour celui des autres , & à éviter les dangers si fréquens dans la route du bonheur. Ainsi la raison n'est autre chose que l'amour-propre éclairé , & il est moins une passion , que le frein & la règle qui servent à contenir les passions & à les conduire.

Les passions contre lesquelles on crie d'ordinaire avec tant d'injustice , sont non-

seulement utiles , mais encore nécessaires à notre conservation , & à celle de la société. Qui penseroit les anéantir , n'auroit pas plus de sens , que qui voudroit les empêcher de naître ; l'un est aussi ridicule que l'autre est vain ; ce seroit vouloir réformer la Nature & contrôler l'ouvrage de Dieu. Toutes les passions sont bonnes quand la raison les maîtrise ; toutes sont mauvaises , lorsqu'elles ne se guident plus par sa voix.

Et comment les contenir par la force de la raison , me direz - vous ? Comment réprimer leurs fureurs & leurs emportemens ? Vous êtes un homme bien tranquille durant la tempête.

« Justement en rendant les loix parfaitement conformes aux impressions physiques ,
 » & en favorisant l'attrait naturel par mon institution , afin de procurer à mon institution la faveur de l'attrait naturel. C'est
 » vous , ce sont vos institutions arbitraires
 » qui ont fait croître ces passions qui vous
 » désespèrent. Ce sont les entraves que vous
 » leur avez imposées qui leur donnent cette
 » violence & cette énergie qui vous épou-

» vantent si fort. C'est lorsqu'Eole enferme
» les vents dans des outres, que *Virgile* nous
» les peint mugissant horriblement, même
» le doux zéphir ».

Ecoutez donc la Nature. D'accord avec la raison elle défend à l'homme d'étendre ses attachemens plus loin que ses forces, & de prétendre au-delà de ses droits ; celui qui méprise leurs cris importuns pour suivre les penchans, ne peut manquer de faire des chûtes fréquentes ; il doit finir par se perdre dans ses égaremens.

A R T I C L E IV.

En quoi consistent la sagesse & le bonheur.

TANT que la raison sert de règle à nos sentimens, & qu'elle dirige notre conduite, nous n'avons rien à nous reprocher, parce que l'amour-propre est dans l'ordre, parce que les passions sont dociles, & que l'ame ne perd pas de vue ce que nous devons à la justice par essence. Mais si l'ordre est renversé, si les passions dominent, si la raison est forcée de se taire & d'obéir, le murmure de la con-

science nous fera bientôt comprendre que nos sentimens sont criminels. C'est donc à demeurer dans l'ordre que consiste la sagesse ; car la sagesse n'est que la pratique des moyens qui mènent au bonheur , & ce bonheur auquel aspirent tous les hommes du moment où ils peuvent désirer , ce bonheur dont ils poursuivent l'image fantastique à travers mille périls , auquel ils consacrent leurs peines , leurs travaux & leur vie , qu'ils vont chercher dans des régions lointaines & au-delà des mers , ne dépend pas des objets étrangers. Il n'est pas dans les richesses , dans les grandeurs , ni dans le pouvoir. Il dépend de nous-mêmes , il réside en nous-mêmes. C'est-là que nous le trouverons , & toujours plus parfaitement , si respectant les droits des autres , nous vivons dans une société qui nous fait jouir de nos droits & les défend soigneusement des atteintes de l'injustice.

Débarraßons notre ame des passions qui l'égarent , des préjugés qui l'offusquent ; soyons prudents , fermes & courageux , soyons justes & tempérans , & nous arriverons au bonheur ; car la prudence nous est nécessaire

pour régler notre volonté en éclairant notre intelligence , pour tenir notre esprit en garde contre le préjugés & la précipitation ; la fermeté pour conduire à leur fin nos projets louables , malgré les contradictions & les obstacles ; le courage pour nous rendre tranquilles au milieu des périls & des malheurs qui peuvent nous assaillir ; la justice pour nous acquitter de ce que nous devons aux autres & à nous-mêmes ; enfin la tempérance , afin que formés à la modération des desirs , nous parvenions à cette égalité d'ame , que le sage conserve dans la prospérité & malgré les revers de la fortune.

A R T I C L E V.

Courte digression sur une partie de nos Jeunes Gens , avec le tableau de leurs mœurs.

LES vertus que nous venons d'indiquer comme la base du vrai bonheur , quoique d'une obligation étroite , même pour la jeunesse , n'en sont pas mieux respectées que le reste de ses devoirs. La modération , la
fermeté ,

fermeté, la justice, ne sont que de beaux noms pour la plupart des jeunes gens. Ils les croient peut-être nécessaires dans un traité de morale; mais ils les jugent inutiles dans l'usage & contraires au bon ton; quant à la prudence & la tempérance, il suffit de les voir pour connoître s'ils sont exacts à en suivre les loix.

Je fais pourtant que prévenus en faveur de leurs contemporains, ceux qui ne voyent des choses que la superficie, pensent, à l'honneur du siècle, qu'il y a maintenant en France beaucoup moins d'excès qu'autrefois, & que la sobriété sur-tout y est mieux observée. Dans les siècles derniers, disent-ils, les jeunes gens moins soumis aux regles de la décence que ceux d'aujourd'hui, ne mettoient leurs plaisirs que dans la débauche la plus grossière (a); ils se faisoient une espece

(a) La différence qu'il y a entre nos ancêtres & nous à cet égard, c'est qu'ils avoient les prétentions des hommes vigoureux, & nous celles des hommes délicats & sensibles. Ils se faisoient un mérite de bien porter le vin; mais l'honneur qu'ils y attachoient étoit indépendant de la sensation qu'on

d'honneur de boire plus que les autres & plus long-tems. C'étoient des ivrognes échauffés de la noble émulation de se distinguer dans tous les excès.

Cette observation vraie , si on l'applique à des cas particuliers , n'est point fondée si on la rend générale. Je conviendrai des exceptions tant qu'on voudra. Il est parmi nous des jeunes gens qui pourroient servir de modele ; mais ils sont en bien petit nombre. On ne se livre pas comme autrefois aux dé-

éprouve en savourant la liqueur qu'on avale. C'est qu'on regardoit cette puissance de bien boire comme une preuve de force, comme la marque d'un tempérament robuste & exercé , propre à supporter les plus rudes fatigues de la guerre. Nos gourmets s'applaudissent de bien juger d'un vin ou d'un plat ; mais ce n'est pas le plaisir, c'est la finesse de leur goût qui fait l'objet de leur puérile vanité. Nous pouvons remarquer à ce sujet que plus les mœurs sont simples ou grossières, plus on fait cas de la vigueur du corps & de tout ce qui l'entretient ou la suppose , & qu'à mesure qu'elles se dépravent ou s'amollissent , l'estime de ces qualités naturelles tombe & passe à d'autres plus faciles à afficher , & dont les prétentions sont moins difficiles à soutenir.

bauches excessives de vin ; je ne crois pas néanmoins que nous en foyons plus sages & qu'il y ait de l'amendement dans nos mœurs ; il est vrai que peu de nos jeunes gens , surtout dans les grandes Villes , s'abandonneroient aussi long-tems que les débauchés du tems passé , à la fatigue de ces orgies ; mais ce n'est point faute de volonté.

Foible production d'hommes dégénérés , ils sont encore pires que leurs peres. La plupart dans un corps débile par la perte de la fanté , logent un vieillard caduc à l'âge de trente ans (a). Ils ne boivent plus ou

(a) Quand les mœurs sont pures & innocentes dans le jeune âge , on parvient à une douce & longue vieillesse. C'est ce qu'il seroit facile de prouver par l'Histoire de presque tous les individus qui ont passé le terme ordinaire de la vie. On insère avec soin dans les nouvelles publiques le nom & l'âge de beaucoup de centenaires ; c'est une attention consolante pour l'humanité ; mais peut-être les soins qu'on prendroit de nous apprendre , un peu en détail , quelles furent les mœurs de ces individus dans leur jeunesse , auroient-ils une utilité plus marquée. Les exemples de façons de vivre qui ont eu de si heureuses suites , pourroient engager à les

presque plus de vin ; leur goût blasé n'y trouve plus de saveur , d'ailleurs ils prétendent que le vin grossit la taille ; mais ils s'en dédommagent en noyant leur raison dans des liqueurs fortes , qui flattent davantage leur palais usé. S'ils sont plus retenus sur les plaisirs des sens les plus vifs , c'est parce que énervés dès leur bas âge par l'abus qu'ils en ont fait , par les dangereux talens de leurs cuisiniers , ils sont maintenant incapables de s'y livrer. Leurs corps glacés par la mollesse ne sauroient plus répondre à leurs desirs , ils les modèrent par insuffisance.

Viendra-t-on après cela nous les vanter comme plus sobres que leurs devanciers ? Bel éloge sans doute , puisqu'avec une volonté , non moins dépravée , s'ils ne tentent pas de les surpasser comme ils en ont la noble émulation , c'est qu'ils ne se sentent pas la force de courir la même carrière.

Imiter, un grand nombre de jeunes gens, flattés de l'espoir de fournir en les suivant une longue carrière, & ramener par l'intérêt pressant de la vie, les mœurs publiques à plus de simplicité.

On les croit plus polis & plus décens que leurs ayeux , parce que sous un air plus aisé , ils ont beaucoup moins de franchise ; mais ce dehors n'est qu'un masque , une hypocrisie de toute la personne. Façonnés de bonne heure aux cérémonies d'usage , au ton & au jargon du jour , ils ont dans le monde l'abord séduisant & la parole facile , & dans les compagnies qui leur en imposent , ils savent prendre le ton modeste ou respectueux ; ils semblent n'avoir de volonté que celles des autres , ils sont attentifs , empressés , complaisans ; ils font tout ce qu'on veut qu'ils soient ; mais ils ne le font pas long-tems. Cette représentation est pour eux une gêne , dont ils se dédommagent bientôt avec des étourdis de leur âge , dans ces jolis soupés où président nos Phrinés modernes. C'est-là que le masque est levé , que la fausseté fait place à la vérité des caractères , que la licence des propos & la grossièreté des manières se montrent sans aucune pudeur , & que les sens sollicitant tous les plaisirs à la fois , les livrent aux excès de la débauche la plus recherchée.

Mais tirons le rideau sur le désordre d'une scène aussi honteuse, pour ne pas effaroucher les imaginations délicates, & contentons-nous d'avertir ici les jeunes gens que c'est dans ces réduits agréables, dans ces parties charmantes, qu'on déränge sa fortune, qu'on perd sa santé & qu'on se prépare souvent une vieillesse affreuse & prématurée. N'est-il pas déplorable de voir cette jeunesse l'espoir de la nation, se dégrader sans retenue & sans honte, & s'en faire même par fois une espèce d'honneur ?

O jeunes gens ! O mes amis ! Que les tristes mais justes peines dont la conduite aveugle de vos compagnons est tous les jours suivie, soient pour vous un préservatif puissant qui vous garantisse des maux qui les affligent. Vous devez vous aimer, tachez donc de vous procurer toutes les qualités louables qui peuvent vous rendre heureux ; vous devez vous estimer, repoussez donc avec horreur tout ce qui peut souiller votre ame. Vous ne goûterez point le vrai bonheur, si vous n'êtes content de vous-mêmes, & vous ne devez jamais l'être si vous cédez à la dépra-

vation du siècle & à l'exemple funeste de tant de libertins.

ARTICLE VI.

Conclusion sur nos devoirs, relativement à la jeunesse.

TELS sont les devoirs indispensables pour tous les hommes, quelque fortune qu'ils aient, quelque rang qu'ils occupent : devoirs qu'il est donc très-important de faire aimer à la jeunesse avant qu'elle en connoisse la nécessité. Mais pour l'amener à ce but nécessaire ; il faudroit les lui rendre si agréables, qu'elle ne les chérît pas seulement, parce qu'ils feront l'instrument de ses plaisirs ; mais comme faisant partie de son bonheur même. Ce n'est pas sous cet aspect qu'on les lui présente, à peine on les lui montre, & ce peu qu'elle en voit dans l'éducation vulgaire, paroît sous une forme si rebutante, qu'on doit peu s'étonner qu'elle prenne ses devoirs pour des loix tyranniques, & que n'ayant ensuite pour eux que de la haine & du mépris, elle cherche

loin d'eux la satisfaction & la joie , qu'on ne fauroit goûter fans leur demeurer fidele.

A R T I C L E V I I .

Droits de l'Homme sur lui-même.

LA connoissance de l'ordre naturel , en nous prescrivant les devoirs relatifs à tout ce qui nous entoure dans la société , nous en assigne d'indispensables par rapport à nous-mêmes. Elle demande que nous tâchions d'accroître notre droit par l'extenſion de nos devoirs , c'est-à-dire , qu'en étendant les droits des autres , qu'en les obligeant , qu'en leur rendant ſervice , nous acquérions à notre tour des droits à leurs bons offices , à leurs ſecours , à leur reconnoissance : car ce mutuel commerce de charité , de bienfaits & de ſervices , augmentant par cette noble émulation la tendance & les efforts vers le bien , il doit en réſulter un accroissement & une ſomme de bonheur pour tous. Étendre nos devoirs relatifs c'est donc étendre nos droits propres. C'est la Nature qui l'a preſcrit. Soyons

donc attentifs à ce que nous demande à cet égard l'ordre de la charité & de la justice, établi pour nous comme pour les autres. Eclairons l'ignorance, faisons taire les passions qui nous égarent, & dans le silence de notre cœur, écoutons la nature qui nous parle, elle nous apprendra à désirer & à vouloir, & nous montrant le devoir d'être peres bienfaiteurs de ceux dont nous ne pouvons le devenir à d'autres titres, elle nous fera voir que l'extension de leurs avantages est une extension de nos droits. Enfin puisque le penchant nous porte à désirer, désirons ce qui est louable; mais agissons, voilà le bonheur pour tous.

Remarquons pourtant que cet ordre naturel d'après lequel nos droits personnels sont établis, n'admet pas même pour le bien les écarts d'une imagination enflammée. Sa loi calcule tout, & c'est par le calcul même, que la bienfaisance demande & exige sa part sur le patrimoine universel, & qu'elle ajoute sa portion réelle à l'intérêt individuel & général. Remarquons encore que plus nous travaillerons, plus nous profiterons; plus

nous ferons bien , plus nous trouverons bien ,
& que notre travail , notre profit , notre bien-
faisance , notre bien-être , tourneront conf-
tamment & réciproquement à l'avantage de
tous & toujours à notre propre avantage.





THÉORIE

DE

L'ÉDUCATION.

LIVRE PREMIER.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*DÉFAUTS DE L'ÉDUCATION
ORDINAIRE.*

ARTICLE PREMIER.

*L'Ignorance, source d'erreurs & de désordres
moraux & politiques.*

Il fut un tems où les sociétés policées parvenues sous les loix de l'ordre à la perfection dont elles sont susceptibles, jouissoient

I vj

de tout le bonheur assigné au genre humain sur la terre. Tous les individus qui en étoient membres, maîtres & libres de leurs personnes & de leurs propriétés, & respectant la personne & la propriété des autres, voyoient regner entr'eux l'union la plus tendre & la plus forte; un même esprit, une même volonté animoit tout le corps de l'Erat. L'autorité tutélaire du Gouvernement formée pour garantir les droits de tous les sujets, pour défendre leurs biens & leurs personnes, pour améliorer le patrimoine commun, veilloit sans cesse afin de remplir ces fonctions pénibles & importantes. Convaincue que c'est la prospérité générale qui fait la force des souverains, & qu'il n'y a pas de prospérité où le pouvoir est arbitraire, elle n'aspiroit point à étendre ses prérogatives, elle eût regardé comme une insulte faite à elle même, une atteinte portée aux droits des sujets, la lésion de leur revenu, & sur-tout la spoliation de leurs avances. Une portion du produit des champs réglée invariablement sur sa quotité, étoit tout ce qu'elle prélevoit pour fournir aux dépenses nécessaires à la manu-

tention de l'ordre , à l'administration de la justice & à la prospérité publique. Alors point d'ambition effrénée qui égarât les chefs des sociétés , point d'intérêt exclusif ou isolé , qui persuadât à l'homme social de grossir son patrimoine aux dépens de ses frères ; les loix naturelles , les droits & les devoirs de chacun parfaitement connus de tous , n'éprouvoient ni violation ni résistance. L'abondance & la circulation toujours croissantes par l'augmentation des richesses , multiplioient les douces liaisons & le nombre des hommes , répandoient sur eux la joie naïve , & faisoient naître par-tout les fêtes & les plaisirs (a).

(a) Si on me demande où j'ai pris le tableau d'une telle société , je répondrai que c'est dans la Nature , & si on regarde ce que j'en dis comme une belle fiction , je renverrai au Discours Préliminaire de mon Traité d'Éducation publique , où j'espère qu'on en trouvera la preuve assez bien établie ; en attendant je puis proposer l'exemple du Gouvernement Chinois , pour convaincre les incrédules que ce que j'avance n'est point un rêve politique. La peinture que je viens de faire est celle de l'âge d'or , non de cet âge fameux dans les fictions

D'où vient qu'un état si heureux n'a pas été durable ? Pourquoi cet ordre simple & si

poétiques, mais de celui de la société, le véritable âge d'or, dont la tradition altérée en passant à travers la profondeur & l'obscurité des siècles, a fait naître ensuite les fables, que des Poètes, mauvais Philosophes, mais habiles Peintres, nous ont faites de cet âge heureux.

Le repos, l'union, la prospérité ne pouvoient être le fruit de l'incurie & de l'indépendance. Les productions spontanées de la terre ne furent qu'une foible ressource pour l'humanité souffrante, jusqu'à l'établissement de l'Agriculture & des sociétés, & les champs n'ont jamais été couverts de moissons sans les avances & le travail du Laboureur. On fait tout cela, me dira-t-on, & on ne prend les récits des Poètes que pour ce qu'ils valent. A la bonne heure ; mais on ne fait pas assez bien encore qu'il est dans la nature des loix éternelles & immuables, qui établissent les droits & les devoirs de l'homme, la liberté, la propriété, la sûreté, la fraternité, la concorde ; loix physiques qui ont fondé toutes les sociétés, sans exception, lesquelles, en raison de ce qu'elles sont exactes à les observer, ou qu'elles s'en éloignent, sont croissantes ou décroissantes, heureuses ou misérables, durables ou destructibles ; mais on ne fait pas assez que la sanction de ces loix est terrible, que l'homme isolé

évidemment prospère n'a pas continué jusqu'à nous ? & quels désastres ont pu l'enle-

ne peut s'y soustraire sans souffrance ou destruction , & la société sans désordre ou dissolution totale , & que ce n'est que quand les Membres sont unis au Chef , pour le bien de chacun & de tous , que tout est dans l'ordre , & que tous sont heureux ; enfin on ne sait pas assez combien il importe que Chefs & Citoyens soient instruits de leurs droits , connoissent parfaitement leurs devoirs relatifs & réciproques , les peines qui résultent de leur infraction , & qu'à cet effet il soit institué une bonne éducation publique. Chez une Nation parfaitement instruite de ces objets , tout est dans l'ordre , les rouages politiques marchent sans le moindre embarras , la machine va , pour ainsi dire , d'elle-même ; mais dans les sociétés où les Chefs , égarés par les préjugés de l'ignorance & de la cupidité , oublient qu'ils ne tiennent la place de Dieu que pour bien faire , & qu'en violant leurs devoirs ils font infraction à leurs droits ; mais dans celles où les peuples votant après l'indépendance , & sans le savoir , après tous les maux qu'elle traîne à sa suite , se retirent de l'aggrégation sociale , se refusent à l'union du corps de l'Etat , & abandonnent leur Chef , en le privant de leur secours & de leur pouvoir ; l'agitation , le trouble , & souvent la destruction , sont la suite & la juste peine de ces égaremens. Les révolutions de

ver aux hommes ? Ne fouillez pas pour le savoir les fastes de l'antiquité ; laissez-là l'histoire , registre ordinaire de partialité & de mensonges , considérez seulement les différens Etats qui sont sur la terre , ceux qui se soutiennent , ceux qui déclinent vers leur penchant , & ceux où l'espèce humaine est la plus multipliée & la plus heureuse ; vous verrez toujours qu'ils s'éloignent de la prospérité , en raison de ce qu'ils s'écartent davantage des loix de l'ordre & de la justice par essence , & qu'enfin l'erreur , l'altération , le désordre & les révolutions sont toujours le fruit de l'ignorance (a).

tous les Etats , depuis qu'il y a des Etats , & ce qui vient de se passer récemment en Pologne , sont & seront des preuves éternelles de ces vérités importantes.

(a) L'erreur & l'ignorance sont la source de tous les maux qui accablent l'humanité. Cependant on peut errer en Physique spéculative , en Astronomie , en Mathématiques , sans un inconvénient bien réel ; mais la politique ne souffre pas la moindre erreur. Il est des vices d'administration plus désolans que les fléaux physiques ; une faute en ce genre dépeuple & appauvrit un Royaume. Si la science la plus

O ignorance ! c'est de toi seule que sont nés tous les maux , qui affligent l'humanité sur la terre ; c'est toi qui lui as insensiblement dérobé la connoissance de ses vrais intérêts.

Cependant l'ignorance ne se répandit pas tout à coup sur les premières générations formées en société , parce que les loix naturelles étoient encore vivantes dans le cœur de ces hommes simples ; mais ce fut vraisemblablement la persuasion où ils étoient , que chacun les portoit trop bien gravées dans son ame pour qu'elles pussent s'effacer , qui les fit oublier peu à peu.

Lors de la formation de la société , tous

solide & la plus approfondie est absolument nécessaire , c'est dans ces cas publics & problématiques , où des raisons d'une force égale tiennent l'esprit comme en suspens. Rien n'est plus dangereux alors que la routine ; elle produit des malheurs inconcevables , & l'Etat n'est éclairé qu'au moment de sa ruine. On ne sauroit donc trop multiplier les lumières sur l'art du Gouvernement , parce que le moindre écart est une ligne qui s'allonge en divergeant , & cause une erreur immense.

ses membres pleinement instruits de la science des droits & des devoirs qui lui avoient donné la forme & la consistance, & ne devant cette connoissance qu'à l'éducation domestique, ou à leur propre expérience, ne crurent pas le concours social nécessaire pour la transmettre à leurs descendans. Mais comme en passant dans la société, ils avoient changé de position, que la vigilance du chef les dispensoit d'une attention sur leurs intérêts, aussi scrupuleuse qu'avant l'union sociale, on ne fut plus si chatouilleux sur ses droits, ni si jaloux des s'acquitter de ses devoirs; l'instruction domestique en souffrit, la science dut s'altérer à la longue, la connoissance des loix de l'ordre devenir confuse & incertaine, & enfin se perdre totalement.

Que cette double négligence est devenue fatale à tous les peuples ! En ne songeant point à perpétuer de race en race, & à transmettre à la dernière postérité la connoissance de ces loix sacrées, par une éducation bien combinée, par une instruction constante, on laissa pénétrer l'erreur dans la société, & avec elle les germes de toutes les passions.

déréglées, des préjugés, de la superstition & des crimes, qui depuis ont souillé & désolé la terre.

ARTICLE II.

L'Instruction constante, seul remède aux maux publics & particuliers.

C'EST l'instruction (a), constamment tournée vers la perfection de la société, qui pourroit réparer les malheurs causés par l'ignorance. C'est l'éducation, qui déployant dans chaque individu tout ce qu'il a de ressort, & dirigeant toute son intelligence, toutes ses forces, tant morales que physi-

(a) Sans l'instruction constante & générale des loix naturelles de l'ordre social & de l'ordre de la justice par essence, il est impossible qu'un Etat parvienne à aucune prospérité réelle, & encore moins durable. Cette étude, la plus nécessaire & la plus intéressante de toutes pour l'homme qui pense, qui chérit ses frères & qui veut vivre au milieu d'eux, cette étude devenue universelle, empêchera par-tout comme à la Chine, le Gouvernement de dégénérer en arbitraire.

ques , vers le but social , les formeroit tous les uns pour les autres , & faisant de l'Etat une famille immense , qui n'auroit plus qu'une volonté & un intérêt , assureroit son bonheur à jamais.

En attendant que cette éducation générale , qui embrasse dans ses vues toutes les parties d'un Etat , puisse s'établir dans le nôtre , indiquons dans l'éducation particulière les moyens de former des hommes qui lui soient utiles. C'est en leur donnant de bons principes & de bons exemples qu'on les rendra tels qu'on les souhaite. Lorsqu'une douce habitude , fondée sur la raison éclairée , a rendu la vertu familière au cœur de l'homme , celle-ci n'a plus rien d'austère ni de rebutant pour lui , elle devient au contraire le germe des plaisirs solides & la vraie route du bonheur ; mais si le funeste exemple du siècle , ou une mauvaise éducation , lui ont inspiré le dégoût des choses honnêtes , il lui est alors bien difficile de surmonter la répugnance qui l'en éloigne. Il ne considère plus ses devoirs que comme le joug le plus pesant , la vertu lui paroît affreuse ; il cherche

tous les moyens de l'éviter & de s'y soustraire ; delà le désordre dans la société , la perte immanquable du repos , & une longue chaîne d'égaremens & d'infortunes.

A R T I C L E I I I .

Pourquoi les grands Hommes sont aujourd'hui si rares.

VEUT-ON savoir , sans être obligé de remonter à une antiquité bien reculée , pourquoi les grands Hommes & les bons Citoyens sont aujourd'hui si rares dans les Nations modernes ? La solution de ce problème sera facile à trouver pour tout homme qui réfléchit. C'est à la mauvaise éducation qu'on donne aux jeunes gens , c'est aux mauvais exemples qu'ils ont sans cesse sous les yeux qu'il faut attribuer la disette de ces ames fortes & vertueuses , à qui les temps passés ont vu faire tant d'actions héroïques. Ce sont ces vices d'institution , communs à tous les peuples de l'Europe , qui prolongent l'enfance de cette partie du monde, en

y augmentant l'ignorance des principes & le feu de la cupidité , en y multipliant les mauvais Patriotes, c'est-à-dire, les hommes sans raison , sans justice & sans générosité.

Je fais que les personnes qui voient tout en beau , donnent au temps où nous sommes la gloire de la prééminence sur tous les temps. Les découvertes & les progrès que l'esprit humain semble avoir faits depuis deux siècles , leur persuadent que nous sommes au plus haut point de la perfection ; comme si la perfection des hommes , & encore mieux celle de la société , étoit une suite de la perfection de certains Arts (a) ; comme si ce

(a) Les Arts , en augmentant nos plaisirs & notre puissance , peuvent nous devenir funestes , & le deviennent en effet , lorsque livrés à des erreurs sur la morale & la politique , nous manquons des autres connoissances nécessaires pour faire servir cette puissance & ces plaisirs à notre bonheur. C'est ce qu'il nous seroit facile de prouver par l'exemple.

Nulle part les Arts ne sont plus cultivés qu'en France , nulle part en France plus qu'à Paris , & nulle part aussi le luxe & la mollesse n'ont fait tant de progrès , sur-tout parmi les grands & les riches. Ceux mêmes qui sont destinés à l'Etat Militaire ,

n'étoit pas au contraire le luxe, l'amour de la recherche & du plaisir, la prodigieuse inégalité des fortunes, signes de décadence, qui enfantent ces Arts, les entretiennent & les multiplient de préférence & au préjudice de parties beaucoup plus nécessaires; mais leurs yeux ne s'ouvrent point sur ce qui devroit les frapper, ils n'apperçoivent point encore les destructions qui se préparent. Tout va bien pourvu qu'ils jouissent, & les grands Hommes ne sont pas rares, dès qu'ils en

élevés dans les délices, éternés dès leur jeunesse par toutes sortes de délicatesses, loin de pouvoir supporter le poids des armes & les fatigues de la guerre, ont peine à soutenir le poids du jour & la fatigue de leur existence. Des femmes, plus accablées encore des chaînes de la mollesse voluptueuse, leur produisent à peine deux ou trois avortons de l'espèce humaine, que le moindre souffle détruit long-temps avant le moment de leur maturité. Ainsi les Arts & les plaisirs qui les suivent, n'étant pas dirigés par des connoissances plus utiles, & absorbant l'attention & les dépenses, ont produit l'indolence & la sensualité, qui dessèchent jusqu'à la racine les antiques souches de la Nation Française.

trouvent d'assez habiles pour contenter les caprices & les bizarreries de leur volonté.

C'est une habitude, m'ont-ils dit souvent, de crier contre le siècle; vous faites aujourd'hui ce qu'on a fait de tout temps. Socrate & Horace investivoient aussi contre leur siècle; & quels plus beaux siècles cependant que ceux de ces hommes célèbres! Mais le zèle qui les a trompés peut vous tromper aussi, nous ne sommes aujourd'hui que ce que nous avons été.

Cette objection, il faut l'avouer, n'est point méprisable; car il est très-certain que dans ces siècles si vantés, la société étoit fort dépravée, la législation fautive & l'éducation incomplète; mais il faut convenir aussi, & sur-tout à cet égard, que nous nous sommes encore bien dégradés. Horace croyoit les hommes de son temps plus méchans que ceux d'une antiquité plus reculée; il pensoit que les races à venir seroient pires que celles dont il se plaignoit (a). La prédiction est accomplie;

(a) *Ætas parentum, pejor avis, tulit nos nequiores, mox daturos progeniem vitiosorem.*

le fond du cœur humain n'a pas changé, la Nature est constante dans ses productions ; mais nous avons altéré son ouvrage, nous nous sommes déprimés volontairement, ou, pour mieux dire, la mauvaise éducation a produit la foiblesse & les vices de ce siècle. Qu'on l'examine sans prévention, & on en conviendra sans peine. Pour moi, je ne prétends pas discuter ici quelle éducation est la meilleure, ou la nôtre, ou celle des temps passés. Je trouve la discussion toute faite, si je mets en parallele les actions de ce temps-là & celles de celui-ci.

Si nous n'avons pas tous les défauts de ceux qui nous ont précédés, en avons-nous l'élévation & la gloire ? N'avons-nous pas d'autres défauts qui seroient nouveaux pour eux ? Ne voit-on pas régner parmi nous cette mollesse & ce luxe, qui annoncent toujours la décadence des Empires ? Et cet esprit de système, qui s'est emparé de toutes les têtes, que marque-t-il autre chose, qu'un besoin général d'amélioration & de réforme, qu'une incertitude de principes ?

On vante ce siècle comme celui de l'hu-

manité; mais c'est encore plus celui de la foiblesse. Si nous sommes rarement frappés de ces actes d'horreurs, plus communs dans les Histoires que de nos jours, il ne faut point l'attribuer seulement à l'extension de l'esprit philosophique. Une des meilleures raisons qu'on puisse en donner, c'est qu'en général nous sommes tellement affoiblis, que nous n'avons plus la force d'être méchans. Il est encore, sans doute, des hommes parmi nous, il seroit trop malheureux qu'il n'y en eût plus; mais ils sont aisément remarqués, & c'est un signe de mauvais augure, on ne remarque pas ce qui est commun. S'il y a encore des hommes dans la société, ce n'est pas la faute de l'éducation ordinaire, dont l'effet certain est d'engâter tant d'autres qui ne savent pas se corriger.

On peut observer que les siècles de Socrate & d'Horace, qui furent les plus brillans de la Grece & de Rome (mais non les plus heureux, comme on le croit), commencerent à se ternir d'abord après la mort de ces deux hommes célèbres, par la corruption des

mœurs qui perdit Rome & Athenes, comme elle avoit déjà perdu tant d'Empires, & comme elle en perdra tant d'autres jusqu'à la fin des temps. Le luxe & l'ambition avoient fappé leurs fondemens, la négligence dans l'éducation, & le mauvais exemple, consumerent leur ruine. Tant que Rome fut pauvre, que les peres se firent honneur d'être eux-mêmes les précepteurs de leurs enfans, Rome, fertile en vertus, fit l'admiration de l'univers; si-tôt que le luxe & la mollesse s'y établirent, si-tôt que ces Romains dégénérés abandonnerent leurs fils à des esclaves & à des rhéteurs, cette gloire de Rome commença à décliner, & s'évanouit bientôt avec la grandeur d'ame de ses habitans (a).

(a) Ce sont les gouvernemens, plutôt que les climats, qui influent puissamment sur les hommes, qui en altèrent la constitution physique, en modifiant leur existence morale, & en dirigeant leur maniere de sentir, de voir & de penser. Cependant l'opinion contraire, qui attribue aux différens climats les effets résultans de la nature des gouvernemens, & les gouvernemens eux-mêmes, a pris d'autant

K ij

C'est de cette époque fatale qu'on peut noter la décadence de cet Empire ; & dans

plus de crédit, qu'on la trouve retournée de mille manières par Montesquieu. Comme les talens de ce grand Homme étoient singulièrement propres à faire adopter les idées dont il se préoccupoit, on est demeuré long-temps sans oser penser autrement que lui. Le système sur les climats a paru dans son Livre une partie des plus brillantes, & on l'a cru solide sur parole, parce qu'on n'a point douté qu'il ne fût une production du génie sublime de l'Auteur de *l'Esprit des Loix*. Le mérite de l'homme a décidé de celui de la découverte prétendue. Il est dommage qu'on ne lise plus que les ouvrages nouveaux, car on sauroit que cette belle idée n'est qu'un réchauffé du système de Jean Bodin, *Procureur du Roi au Présidial de Laon*, homme qui joignoit à une érudition assez vaste, mais très-indigeste, une imagination ardente & peu éclairée par la réflexion & par la raison ; qui croyoit que les comètes étoient le signe de la mort de quelqu'un des génies tutélaires des Villes, des Nations ou des Empires, & qui a composé de très-bonne foi un Traité des Démon, & du pouvoir & de l'art des Sorciers. N'en déplaise à Bodin & à ses Commentateurs, je ne vois nulle part les hommes soumis au degré de leur latitude, & je vois leurs mœurs obéir aux révolutions de leur société. Comment la différence

tout Etat où l'éducation des enfans , regardée comme indifférente , est abandonnée sans précaution à des précepteurs mercenaires , on peut prévoir qu'il doit toujours aller en déclinant , à mesure que cet usage inconsidéré s'étendra. Et dans quel pays vit-on jamais ce désordre aller plus loin que dans le nôtre ? Cela est si manifeste , pour peu qu'on réfléchisse , qu'on ne peut se le déguiser , & qu'il n'est point de bon citoyen qui ne gémissé de cet abus , en considérant les suites. Qu'est-ce qu'il résulte , en effet , de cette éducation négligée par les parèns ? Ce qu'on a droit d'en attendre ; de mauvais sujets , des fots pleins de suffisance , qui affichent l'esprit & qui n'ont pas de bon sens. On leur donne de la science avec peine ; il n'en coûte point tant pour leur donner de la vertu , on ne l'essaye pas.

Ce qu'il y a d'étonnant en cela , c'est que les effets de cette négligence ne touchent

qu'il y a entre les Romains d'autrefois & les Italiens d'aujourd'hui , n'a-t-elle pas fait estimer au juste ce que vaut l'influence du climat ? *Voyez les Ephém.*

qu'un petit nombre de vrais patriotes, & que le reste pense que les hommes n'ont jamais été & ne peuvent être que ce qu'ils sont. Ce seroit un prodige que notre éducation parvînt à former des hommes, puisque les peres les plus soigneux ne réussissent pas toujours à former leurs enfans à la vertu, & qu'il leur faut beaucoup d'attention pour les préserver de la contagion du mauvais exemple.

A R T I C L E IV.

L'Education ordinaire n'a point de but.

LE plus grand défaut de l'éducation ordinaire est de n'avoir point de but. Elle ne tend point directement à former des citoyens, elle est toujours insuffisante pour cela, si elle n'est parfaitement inutile; quelquefois elle est pernicieuse & contraire. Si on examine sans prévention la maniere dont on élève les jeunes gens, & les motifs qu'on se propose dans ce dessein, il n'est pas possible de douter de cette vérité.

En France l'éducation de la Jeunesse est comme divisée en trois ; celle qu'on reçoit dans la maison paternelle, celle qu'on nous donne dans les colleges, celle que nous prenons dans le monde ; éducations qui se contrarient, qui se heurtent & s'affoiblissent mutuellement, jusqu'à ce que la dernière, communément la plus forte, sortant victorieuse de ce combat, prenne enfin le dessus, & diminuant l'empire des autres, efface tout ce qu'on avoit appris avant d'en être à celle-là. Le malheur est que dans aucune des trois on ne vise à former un homme qui ajoute les vertus sociales à celles qui font les grandes ames. Voudroit-on, par la méthode suivie, rendre les enfans plus capables de servir leur pays, plus utiles à leurs concitoyens, plus enclins à la bonté & à la bienfaisance ? On peut en juger sans peine, en voyant ce qu'on leur enseigne, & la maniere dont on l'enseigne.



ARTICLE V.

En quoi l'on fait consister l'Education.

AP R È S quelques chapitres de Catéchisme, quelques formules de prières, aussi froidement enseignés aux enfans, que mal appris, après leur avoir rendu familières quelques cérémonies d'usage & de politesse extérieure, comme saluer, ôter le chapeau, se servir de la main droite, &c. l'attention des parens se porte presque en entier sur la culture de l'esprit. Il s'agit d'abord de leur apprendre à lire, à écrire; on ne les excite pas, on les contraint, on leur fait une gêne de ce qui devroit être un plaisir, & dès l'entrée de la carrière, au lieu de les encourager à la parcourir vivement, on les rebute en la semant d'épines, & l'on jette dans leurs tendres ames un dégoût affreux pour tout ce qui leur est présenté comme un devoir.

Suivant la plupart des peres, l'éducation n'est que l'instruction; cependant ils ne veulent pas se donner la peine, ou ne sont

pas en état d'instruire leurs enfans ; il faut donc à ceux-ci quelqu'un qui tienne auprès d'eux la place du pere , & qui les instruisse. Aussi a-t-on soin de mettre auprès d'eux un précepteur , & le meilleur est d'ordinaire celui qui coûte le moins. Celui-ci s'applique à leur donner les principes d'une langue hors d'usage. Voilà la véritable fonction du Maître, voilà le gros de la science du disciple , il est assez instruit s'il fait un peu de latin. Est-ce là, me diriez-vous , si vous ne le saviez déjà , les soins que les parens ont de leurs enfans ? Oublient-ils qu'ils ont une ame immortelle, un cœur capable de sentimens qui , suivant qu'ils seront réglés , doit faire leur bonheur ou leur infortune ? Ne savent-ils pas qu'ils sont nés membres d'une société , envers laquelle ils ont des devoirs à remplir ; & ce sont-là les premiers élémens qu'on leur enseigne ?

Attendez, vous dirois-je , ce n'est pas où se bornent les tendres soins & les attentions réfléchies des peres pour leurs enfans. Ils veulent encore qu'ils étudient dans un College & continuent d'apprendre sous un Maître, par fois négligent , quelquefois dur & impi-

K v

royable , les principes d'un savoir qui , peut-être au sortir des classes , ne doit leur être d'aucune utilité. Ils les exposent parmi un grand nombre d'enfans dérégles , dans la compagnie desquels les moindres défauts qu'ils puissent acquérir , font l'opiniâtreté & l'impolitesse. Ils s'inquietent peu qu'ils achètent ainsi au prix de leur innocence , dont rien ne répare la perte , un vain savoir qu'on peut leur donner dans un autre âge , d'une manière plus facile & avec moins de danger ; enfin ils les laissent entrer , au sortir du College , dans l'océan du monde , où sans boussole , sans art & sans pilote , il n'est point surprenant qu'ils fassent naufrage contre l'écueil de la licence & des mauvaises mœurs , quand le vent de l'opinion & du mauvais exemple les y poussent.

Telle est l'inconséquence dans la façon de penser , sur une matière aussi intéressante , que malgré les inconvéniens qui naissent tous les jours de cet abus , on le suit néanmoins comme si on n'étoit pas doué de la faculté de réfléchir. On se pique de raisonner , d'avoir des sentimens estimables ; on

veut le bonheur de son fils. Qui le croiroit, s'il ignoroit nos coutumes bizarres, en voyant agir de la sorte ces peres si follement prévenus en leur faveur ? Où s'imaginent-ils mener leurs enfans par cette route, & quels sont leurs desseins ? Ils veulent seulement leur orner l'esprit. Mais l'ornement de l'esprit est-il la seule chose nécessaire à un homme ? La maniere dont on s'y prend est-elle même un moyen bien sûr de le lui procurer ? La culture du cœur n'est-elle pas digne de leurs soins ?

Ah ! elle l'est, sans doute, & le but où ils tendent, je le répète, n'est pas celui où doivent aspirer des hommes raisonnables. Cette éducation a souvent un succès contraire à leurs desirs. Cela devrait donc éloigner de l'usage ordinaire les peres qui ont des enfans à élever. Cependant on ne voit pas qu'ils s'en écartent. La paresse, l'indolence & l'exemple ont sur eux autant d'influence, qu'ils en ont eu sur l'esprit de ceux qui les ont précédés.

On reproche aux François d'être en tout des imitateurs serviles de la mode &

K vj

de l'usage. Si ce reproche tombe à faux à d'autres égards, il faut avouer que sur l'objet important de l'éducation nous n'avons pas grand'chose à alléguer pour notre défense. Combien de peres en effet parmi nous, qui suivent aveuglément la routine accréditée, qui agissent d'après ce qu'ils ont vu faire, & seulement parce qu'ils l'ont vu faire, à peu-près comme des moutons, auxquels on les compare volontiers, qui ne manquent pas de suivre ceux qui les devancent, lors même qu'ils se jettent dans un fleuve ou dans un précipice,



CHAPITRE II.

PAR QUI UN ENFANT DOIT ÊTRE ÉLEVÉ.

ARTICLE PREMIER.

Un Enfant doit être élevé par son Pere.

SI je blâme ici l'usage trop commun des Précepteurs, si je désapprouve la méthode de nos Colleges, par qui demanderai-je que les enfans soient élevés ? Par ceux de qui ils tiennent la vie. D'accord avec la Nature, la Patrie, qui fait un devoir aux chefs de famille de fournir la nourriture à leurs enfans, ne demande pas avec moins d'instance qu'ils soient soigneux de leur donner une bonne éducation. Et, de bonne foi, un homme pense-t-il, à prix d'argent, procurer un pere à son fils, lui qui ne songe pas à l'être ? L'argent aura-t-il plus de pouvoir sur l'ame du Précepteur, que la tendresse sur le cœur paternel ? N'est-ce pas au pere à cultiver cette

jeune plante qui lui doit sa naissance? Peut-il indifféremment abandonner son fils à un Gouverneur, qui ayant l'esprit quelquefois faux ou bouché, l'ame ternie par le vice, en fera peut-être un sot, un scélérat, d'un bon citoyen, d'un homme d'esprit qu'il eût été.

C'est au pere à étudier le caractère, les goûts & l'inclination de son fils, pour développer & mettre à profit ses talens, en le disposant de bonne heure à servir sa Patrie dans l'état pour lequel il laisse entrevoir plus de capacité. Vous faites élever votre fils par un esclave, dit un jour un ancien Philosophe à un homme riche, eh bien, au lieu d'un esclave vous en aurez deux. Que de peres aujourd'hui mériteroient ce reproche! Je fais bien qu'ils ne manquent pas de dire, pour s'excuser, qu'ils ont trop d'affaires, que leur état ne leur permet pas de se charger de l'éducation de leurs fils; mais quelles foibles raisons pour celui qui a les sentimens d'un pere! Son premier devoir c'est le soin de ses enfans. Ses affaires du plus grand poids c'est leur éducation & leur bonheur, & rien ne sauroit l'empêcher d'y

travailler lui-même , à moins que la Patrie ne l'appelle , ou qu'une dure nécessité ne l'en dispense.

C'est ce dont étoient bien persuadés autrefois des gens plus importants par leur état & leur mérite. Suétone rapporte qu'Auguste , maître du Monde , apprenoit lui-même à lire & à écrire à ses petits-fils ; & Plutarque nous apprend , dans la Vie de Caton le Censeur , que cet illustre Romain ayant un fils , en prit un soin extrême dès le berceau. Lorsque sa femme , qui nourrissoit elle-même cet enfant , devoit le lever ou l'allaiter , Caton , pour y être présent , quittoit toutes sortes d'affaires , & n'étoit retenu que par celles de la République. Quand cet enfant fut parvenu à l'âge de raison , Caton lui enseigna les Lettres , quoiqu'il eût un esclave honnête homme & savant qui les enseignoit à d'autres. Il lui apprit aussi toutes sortes d'exercices , ne voulant pas que son fils dût à d'autres qu'à son pere , une chose aussi précieuse que l'éducation.

Bien des peres de ce siècle , distraits par des affaires majeures , & par conséquent trop

occupés , prendront peut-être en pitié la simplicité de ces vieux Romains , qui s'abaissoient jusqu'à ces soins domestiques & y attachoient une importance puérile. N'ont-ils pas lieu de croire en effet qu'on avoit alors l'esprit trop foible pour pouvoir le monter au ton des grandes affaires , des intrigues & des négociations qui causent leurs embarras ?

Il est , à la vérité , des raisons qui peuvent dispenser un pere du soin d'élever lui-même ses enfans. S'il a , par exemple , l'esprit si borné qu'il ne sache rien & ne pense à rien de solide. Quelle part un homme de cette espece peut-il prendre à leur éducation ? On doit convenir qu'une pareille excuse est sans réponse , & qu'un homme qui peut s'en servir n'est pas obligé de prendre soin de ses enfans. De tels peres , s'il y en a , n'ont pas même besoin de s'excuser ; loin d'être en état de conduire les autres , il leur faudroit un conducteur. Mais ils sortent de la classe ordinaire , hors de laquelle je ne m'étends point. Je veux parler des hommes qui n'ont point d'imperfection dans les organes. Il en est fort peu , je pense , qui n'ayent quelque

leur d'esprit, ou du moins assez de bon sens pour avoir utilement l'inspection & la surintendance de l'éducation qu'ils seroient obligés de faire donner à leurs enfans par un Gouverneur; & si le Gouverneur étoit homme de mérite, il est vraisemblable qu'elle auroit plus de succès.

Posez des exceptions, si vous voulez; les exceptions ne changent pas la regle, ne la détruisent point; au contraire elles en font une preuve. Ainsi je dirai toujours que le meilleur Maître que des enfans puissent avoir, pour peu qu'il soit capable de les enseigner lui-même, c'est leur pere. Pour en décider, daignez jeter un coup d'œil sur tant de jeunes gens, qui ne doivent qu'à des Maîtres étrangers leur mérite & leur bel esprit.

Ils dansent avec grace, montent bien un cheval, font passablement des armes; mais sous une légère écorce de politesse, à la faveur d'un babil aisé, ils cachent une ignorance qu'ils ne soupçonnent point. Ne vous arrêtez pas à leur ton douxereux, pénétrez leur caractère présomptueux & perfide. Remplis

234 PAR QUI UN ENFANT

de passions & de préjugés , ils rejettent les dogmes de toute religion ; ils en méprisent la doctrine ; leur volonté est leur seule règle : leurs mœurs ? Ils n'en ont d'autres que leur goût (a).

Cependant , pour qu'on ne nous reproche pas de faire ici le censeur mal-à-propos , nous conviendrons que si le pere ne peut lui-même élever ses enfans , il est absolument nécessaire qu'un autre en prenne la conduite. Il est évident en effet , que si le pere ne peut lui-même leur donner l'éducation , il faut bien qu'ils la tiennent d'ailleurs. Mais le moyen de réussir dans une entreprise aussi difficile ; non pas de trouver un Gouverneur , il est aisé de se le procurer , tant de gens se mêlent de conduire la jeunesse ; mais un bon Gouverneur ! Ah que c'est une chose bien plus rare qu'on ne pense !

(a) Il est un libertinage d'esprit plus dangereux que celui des sens ; c'est aujourd'hui le principal vice qui infecte la jeunesse de la Capitale.

ARTICLE II.

Qualités que doit avoir un bon Instituteur.

A FIN que les enfans puissent recevoir une bonne éducation de leur maître , il faut premièrement qu'il soit bien élevé lui-même ; il faudroit en quelque sorte pour bien réussir , qu'il le fût exprès pour ceux qu'il doit élever. Est-il surprenant après cela de voir tant d'éducatons fautives ? Combien d'Instituteurs , qui pour former à leur guise la jeunesse qui leur est confiée , s'éloignent autant qu'ils peuvent de la nature & de la raison. Ce n'est pas leur faute , si elle ne perd point tout-à-fait de vue ces deux lumieres de la vie , & ne s'égare pas davantage. Ils n'oublient rien pour porter leurs disciples à marcher sur les traces de leurs peres , hommes souvent futiles & inconséquens , & les voyent ensuite aller de pair avec leurs modeles , par leur sublime déraison & le brillant étalage de leur frivolité.

Un pere en état de sentir tout le prix d'un

136 PAR QUI UN ENFANT

bon Gouverneur peut très-bien en servir lui-même ; & s'il est hors d'état d'en juger , à quelles bévues ne s'expose-t-il pas ? Quel danger ne fait-il pas courir à ses enfans , en mettant leur bonheur dans les mains d'un homme , à qui , sans autre connoissance , il se garderoit bien de confier la clef de son argent.

Tous les bons Citoyens, tous ceux qui ont traité de l'éducation des enfans , ont insisté sur ce devoir indispensable pour les peres d'élever eux-mêmes leur famille. Ils ont crié contre l'abus de la confier à d'autres ; mais leurs vives exhortations n'ont produit à cet égard aucun notable changement. En joignant ma voix à la leur , je ne dois pas me flatter d'être écouté de préférence & d'avoir un plus grand succès ; toutefois j'ose l'entreprendre. Si je ne goûte point la joie de la réussite , j'aurai du moins la satisfaction intérieure d'avoir fait l'office d'un bon patriote , en employant toutes mes forces à rappeler aux peres le premier & le plus cher de leurs devoirs.

Il est bien honteux que l'usage ait pré-

valu sur ce qu'exigeoit la tendresse du pere pour ses enfans ; mais enfin lorsqu'il est impossible qu'il les instruisse lui-même , pour rectifier cet usage autant qu'il se peut , voici les qualités que je desiré dans celui qui doit tenir sa place.

La moindre seroit pour moi celle de sçavant ; mais je demanderois sur toutes choses , qu'il eût de la douceur & des mœurs pures , afin qu'en inspirant des principes de sagesse à son élève , il pût lui rendre l'esprit doux & liant lorsqu'il éclaireroit son ame. Je ne voudrois point qu'il fût vieux , cet âge déplaît à l'enfance , ni cependant si jeune que l'enfant pût en concevoir moins de déférence pour lui ; mais je pense qu'il devroit , autant qu'il lui seroit possible , se mettre au niveau du disciple & devenir son compagnon , afin qu'en s'attirant la tendresse & la confiance du petit homme , il pût le conduire de maniere qu'il n'éprouvât jamais de sa part aucune résistance , & fût le pousser ou le retenir sans contrainte comme sans efforts.

Un bon Gouverneur doit avoir une grande

expérience du monde , non-seulement pour faire connoître les hommes à son élève & la maniere la plus convenable de se comporter avec eux , mais encore afin de l'engager à aimer & à imiter ce qui lui paroîtra beau , digne d'estime & de louange dans leur conduite , afin de l'y porter avec ce degré de vigueur & d'application , dont il a besoin pour en venir heureusement à bout. Je le voudrois enfin assez habile pour se faire aimer , lors même qu'il refuse , & qu'il fût employé si à propos l'adresse & la persuasion , en s'opposant aux penchans déréglés de son élève , que celui-ci pût penser que l'obstacle qu'il trouve à ses desirs , vient plutôt de la chose désirée , que de la volonté de son Maître.

J'ajoute à ce que je viens de dire qu'il faudroit pour s'acquitter dignement de cet emploi , que celui qui s'en charge réunît à une douce prudence , beaucoup d'attentions & de tendresse , de discrétion & de discernement ; qualités bien désirables , mais qu'on trouve rarement ensemble dans un même sujet , & sur-tout dans ceux dont on paye

les services , avec les modiques appointemens que reçoit d'ordinaire un Gouverneur (a).

(a) Une des choses les plus nécessaires au succès de l'éducation , c'est l'air de considération , & j'ose dire de respect , que les parens doivent avoir pour le Gouverneur de leurs enfans. Si leur ton & leurs manieres ne témoignent pas le cas infini qu'ils font du Maître , s'ils ne s'efforcent pas d'en donner la plus haute idée à ses disciples par toutes les démonstrations qui sont en leur pouvoir , & ne lui assurent pas ainsi la soumission & le respect de ceux qu'il doit conduire , ses leçons seront sans effet ; & s'ils le regardent avec hauteur , s'ils le méprisent , s'ils en font le plafron de leurs plaisanteries & de leur perfiffage , comme cela n'est que trop ordinaire , alors l'éducation sera non-seulement fautive , mais pernicieuse & contraire au but où elle doit tendre. A l'exemple des parens , les enfans mépriseront le Gouverneur , se moqueront de ses avis & de ses menaces ; il sera , en quelque sorte , le jouet & l'esclave de petits tyrans insolens , qui s'effayent aux dépens de leurs Maîtres à étendre leur despotisme aussi loin qu'il peut aller.

L'indifférence que mettent certains peres dans le choix d'un Gouverneur , ne laisse pas douter du peu d'estime qu'ils lui accordent. J'ai vu un Seigneur

Lorsqu'un pere se détermine à mettre ses enfans sous une autre garde que la sienne, qu'il tâche au moins d'éclairer assez le choix qu'il veut faire, pour n'avoir point à se reprocher d'avoir remis témérairement un dépôt si cher en des mains indiscrettes; & si l'on peut, à prix d'argent, trouver un second pere, qu'il n'épargne rien pour acquérir ce trésor, afin qu'à quelque prix que ce soit, il procure à ses enfans le plus bel héritage qu'un pere puisse laisser à sa famille; je veux dire, un cœur droit & sensible, une ame forte & éclairée, pleine de l'enthousiasme de la vertu & de l'amour de la Patrie.

Pensez-vous qu'un pere ne soit pas amplement dédommagé de la dépense qu'il aura faite pour son fils, par la douce joie de voir ce fils tel qu'il le desire. Heureux

qui faisoit tirer à la buchette deux de ses valets-de-chambre, pour donner comme Gouverneur à son fils, celui des deux que le sort devoit favoriser. Il avoit trouvé le vrai moyen de ne pas se méprendre, ils étoient l'un & l'autre bien dignes de lui.

pere !

pere ! qui pour procurer le vrai bonheur à vos enfans , n'avez pas craint de diminuer leur patrimoine , qui jouissez du plaisir pur & solide de voir leur cœur fidele à la vertu , vous leur avez fait un don inappréciable , & pour une ame noble , d'une valeur plus réelle que l'Empire du monde.

Mais pour parvenir à ce point désiré de tout vrai pere , je l'ai dit & ne saurois assez le dire , il faut qu'il veille sur ses enfans. A-t-il chargé un Gouverneur de leur conduite ? que rien néanmoins ne se fasse en quelque sorte que sous les yeux du pere , & qu'on ne leur donne pas de leçons qui ne fructifient par sa présence.

Telles doivent être selon moi les précautions préliminaires de l'éducation privée ; précautions bien nécessaires & pourtant si négligées par les peres d'aujourd'hui , qu'à juger de leur conduite on ne croiroit pas qu'ils s'intéressent à leurs enfans. Mais terminons à cet égard notre critique & nos reproches. Ce que nous demandons pour notre élève , instruira suffisamment de ce qu'il faudra faire pour le lui procurer , & con-

noissant une fois les qualités qu'on lui desire , nous connoîtons en même-tems les défauts dont on veut le défendre.

CHAPITRE III.

DES COLLEGES.

ARTICLE PREMIER.

L'institution des Colleges toujours insuffisante.

À L. n'y a guère d'homme impartial & de bon sens qui ne trouve raisonnable ce que j'établîs dans le chapitre précédent , & qui ne convienne avec moi que l'éducation des enfans ne soit un devoir indispensable pour les peres qui veulent joindre à ce titre celui de bon Citoyen ; mais je conçois en même-tems que ce que je dis ici des Colleges , n'aura pas , à beaucoup près , la même apparence de solidité pour bien des personnes prévenues dès leur enfance en faveur de nos institutions, On vous accorde ,

m'ont-elles dit souvent, que les peres sont obligés de veiller sur leur famille jusqu'à un certain point ; mais croyez-vous qu'ils ne s'acquittent pas de ce devoir , en envoyant leurs enfans au College , ou en les mettant dans un pensionnat. Vous n'ignorez pas qu'on n'y cherche pas moins à rectifier leur cœur qu'à éclairer leur esprit.

A Dieu ne plaise que pour faire valoir mon opinion , je sois jamais assez vil pour calomnier l'intention de ceux à qui nous devons nos Colleges , & que j'en parle contre ma propre conscience ! je suis persuadé qu'en les fondant ils n'avoient en vue que le bien public , & qu'ils pensoient que la jeunesse pourroit s'y former à la science & à la vertu.

Mais si on en juge d'après ce qu'on voit aujourd'hui , combien ne se sont-ils pas trompés dans les moyens employés pour une entreprise aussi louable ? Les Colleges , soit par ce qu'on y enseigne , soit par la maniere dont on l'enseigne , soit enfin par les mauvais exemples que les jeunes gens y ont sans cesse sous les yeux , sont infiniment

plus nuisibles au grand nombre , qu'ils ne sont profitables à quelques-uns.

C'est pour leur apprendre quelque peu de grec & de latin , qu'on y gêne de pauvres enfans , comme si du grec & du latin dépendoit le bonheur de leur vie. Là , sans distinction aucune des caracteres , des tempéramens , des inclinations , tous reçoivent la même forme de discipline , tous apprennent les mêmes élémens ; & quoiqu'il n'y ait pas moins de variété dans les esprits que sur les visages , & que la plupart pussent très-bien se passer de ce qu'on y enseigne , on exige constamment la même tâche des uns & des autres ; on le fait même d'ordinaire avec tant d'empire & de rigueur , qu'il ne faut point s'étonner si les moindres défauts qu'ils en rapportent , sont un esprit faux & gâté , & un dégoût pour tous les livres.

Ce n'est pas cependant que je blâme en soi , le desir de faire apprendre le grec & le latin à la jeunesse , mais je crois qu'il y a d'abord des choses plus utiles à lui apprendre. L'enfance passée à l'étude des langues est un tems mal employé pour la culture de

l'esprit , parce que ce n'est pas celui qu'on devroit y employer. En effet on ne peut guère donner , à cet âge , que des notions informes du mécanisme des langues & des parties compliquées de la grammaire. Or , les notions informes ne sont bonnes qu'à embrouiller l'esprit des enfans ; elles ne leur apprennent rien , & les mettent hors d'état de rien apprendre dans la suite , parce que les fausses idées qu'ils reçoivent , traverseront toujours les idées vraies qu'on voudra leur substituer.

De tous les enfans qui sont dans un College , à peine y en a-t-il une douzaine , à qui le grec & le latin puissent être absolument nécessaires le reste de leurs jours ; mais il n'en est aucun pour qui dix ans passés aux vaines leçons de ces grammaires , ne fussent employés d'une manière bien plus utile , si en leur formant le cœur , on eût tourné leur goût & leur génie vers les arts & les sciences qu'il importe sur-tout de faire connoître à un bon Citoyen. Quelle manie ! que dans un Etat bien policé on fasse consister l'éducation de la jeunesse dans

une vaine science de mots , & qu'au lieu de former des hommes , on cherche à faire d'orgueilleux pédans & d'inutiles sophistes.

ARTICLE II.

Le mérite des Professeurs ne peut corriger entièrement les vices de l'institution des Colleges.

ON repoussera peut-être cette critique , qui n'a pas été faite pour blesser personne , en me disant que je prends toujours le mauvais côté de l'institution des Colleges ; qu'une partie de notre jeunesse y a été élevée , & qu'enfin ce n'est pas la faute de ceux qui les gouvernent s'il n'en sort pas de meilleurs sujets.

Et sans doute une grande partie de la jeunesse y a reçu son éducation , on le voit assez , mais voilà précisément ce dont nous devons nous plaindre. C'est-là qu'elle commence à se dépraver. Je dois cependant rendre à nombre de Professeurs la justice qu'ils méritent ; ils mettent tout en œuvre

pour qu'elle n'employe pas le tems inutilement. Il y en a , & j'en connois d'aussi estimables par les qualités du cœur , que par celles de l'esprit ; mais le vice de l'institution l'emporte & l'emportera toujours sur tous les soins qu'ils se donnent , il faut qu'ils se conforment à la regle établie , & c'est cette regle qui gâte tout.

Dans toute institution , où l'on n'a pas pour premier but de former des hommes & des patriotes , où l'instruction est tout & l'éducation rien , où cette instruction d'ailleurs fautive , n'a pas de rapport direct avec la société , on auroit beau faire , il en résultera toujours moins de bien que de mal ; on y achetera souvent le savoir par la perte de l'innocence ; & quel est le savoir qui puisse en tenir lieu ? Il est bien plus important sans doute d'apprendre à se conduire dans la vie , de s'accoutumer de bonne heure à connoître ses devoirs & à les remplir , de se former dans un corps sain , un cœur sensible & un esprit solide , que de pouvoir traduire ou même parler quelques idiômes de plus. Et que fera-ce encore si nous pou-

vons les apprendre d'une maniere beaucoup plus facile , & sans essuyer les dangers , dont l'instruction des Colleges est toujours accompagnée.

On dit que le savoir & la vertu sont les deux points stables sur lesquels on y fonde l'éducation ; mais si on peut douter à cet égard , il suffira pour se convaincre de la vérité , d'examiner les effets de cette éducation. J'ai demeuré dans les Colleges , & je me rappelle trop bien la vie qu'on y mene & les exemples qu'on y voit , pour que je puisse m'en faire une idée avantageuse. Je crois ces institutions imparfaites ou tout au moins insuffisantes. Bien loin de s'y affermir dans les principes d'une morale affectueuse , on apprend tous les jours à violer les préceptes de la morale & de l'honnêteté ; les maximes qu'on y débite d'un air sec & austere , rebutent au lieu de porter à la vertu. Toutes les passions quoique sur un théâtre obscur & gêné , y répètent furtivement les rôles qu'elles joueront ensuite dans le monde avec appareil.

Et le moyen qu'un Professeur quelque

soigneux , quelque habile qu'il puisse être , chargé de l'éducation d'un grand nombre d'enfans qui demeurent en divers lieux de la Ville , ne les ayant qu'un certain tems de la journée sous les yeux , & ne leur parlant même dans ce moment que d'objets relatifs à ce qu'il leur enseigne , puisse les élever suivant ses desirs en donnant à leur ame les qualités propres à faire un homme & un bon Citoyen.

Peut-on s'attendre à lui voir former le cœur , l'esprit & les manieres de ces enfans , lorsque son plan d'éducation n'embrasse point toutes ces parties , & qu'il ne se propose point de but fixe où il veuille conduire ses élèves ; quand il ne cherche point à les former les uns pour les autres & pour la société ; quand au lieu de leur apprendre leurs droits & leurs devoirs , objets de la premiere importance , il les ignore lui-même , ou ne les connoît qu'imparfaitement ? Dans la constitution actuelle des Colleges , on ne peut instruire les enfans de tout cela , qui intéresse pourtant un peu plus que le latin , ou il faudroit pour

chacun des soins particuliers , une attention suivie , une instruction constante sur ces objets , & par conséquent suspension de grammaire , interruption de doctrine purement verbeuse , ce qui veut dire dans une autre maniere de s'exprimer , qu'il ne faudroit point de Colleges ou tout au moins qu'il faudroit d'autres institutions.

A R T I C L E I I I .

Le Principal , le Préfet , les Maîtres de quartier , &c. ne suppléent point au vice d'institution des Colleges.

MAIS les Maîtres de quartier , le Préfet & le Principal ne suppléent-ils pas à ce que les Professeurs ne peuvent faire , en remplissant les vuides de la classe ?

D'abord , leurs soins ne tombent pas sur les Ecoliers externes , & pour ceux de l'intérieur , on fait que le Principal chargé de l'administration en grand , ne sauroit descendre dans le détail ; que l'inspection du Préfet , lorsqu'il y en a , se borne à empê-

cher le désordre , & quant aux Maîtres , outre que la plupart ne savent qu'un peu de latin , ceux qui ont vraiment du mérite , souvent surchargés par le nombre de leurs élèves , gênés par la maniere prescrite de les conduire & de les enseigner , sont encore contrariés en tout ce qu'ils voudroient faire de bien , s'il sort de l'usage ordinaire du College.

On voit à la vérité d'excellens sujets dans le monde , qui ont passé une partie de leur jeunesse dans le College ; mais on peut assurer qu'ils ne lui doivent point les grandes qualités qui les distinguent du vulgaire. C'est qu'ils se sont élevés eux-mêmes ; c'est qu'un bon esprit profite de tout , s'instruit par-tout & se donne toujours une éducation vigoureuse , qui le tire du pair dans quelque rang qu'il soit né , malgré les obstacles de toute espece qui paroissent s'y opposer. Nous avons trop d'exemples dans l'histoire & sous nos yeux , des succès de cette éducation naturelle que se donnent les ames fortes , pour n'être pas dispensés de rapporter ici des preuves

L vj

d'une assertion dont la vérité est si évidente.

ARTICLE IV.

Pensionnats plus dangereux que les Colleges.

ON peut connoître par ce que je viens de dire des Colleges, que j'approuve encore moins l'établissement des pensionnats ordinaires , & quoique ceux qui les vantent assurent qu'on ne sauroit mettre les jeunes gens dans un lieu plus sûr , parce qu'ils y sont toujours sous les yeux vigilans & attentifs d'un argus sévère , une expérience fréquente nous démontre néanmoins , que ceux qui en sortent , sont encore plus instruits dans le vice que ceux qui n'y sont pas entrés.

Il est inconcevable à quel point la corruption du cœur est parvenue dans la plupart de ces retraites où l'on élève les jeunes gens. Je n'avance rien ici que je n'aye appris par trop d'exemples. Plus ceux qui veillent sur la conduite de cette jeunesse , por-

tent de soin à empêcher que le mal ne s'y montre, plus le vice qui y est une fois entré, renfermé & caché dans cette enceinte, fermente, se communique & fait des progrès.

Pour qu'un pensionnat fût à l'abri des vices, il faudroit pour ainsi dire, n'y recevoir pour pensionnaires que des enfans au berceau. Or, comme cela devient impraticable, je ne vois pas qu'un pere puisse trouver quelque'avantage à y mettre ses enfans; il a tout lieu d'appréhender au contraire, qu'ils n'y perdent leur innocence, en y contractant des habitudes corruptrices de la pureté du premier âge & des intentions de la nature. Je me tais ici sur quantité de raisons, hélas! trop fortes pour éloigner de cet usage les peres qui ont encore quelque'amour pour la vertu. Tout homme qui a été pensionnaire pourra m'entendre sans que je m'explique davantage.



ARTICLE V.

Les Colleges doivent être réformés pour être vraiment utiles.

A INSI, me dira-t-on, vous ne voulez ni Pensionnats ni Colleges, & si l'on s'en rapportoit à vous, nous n'aurions bientôt plus de semblables établissemens.

Qu'on ne s'alarme point de mes prétentions, je n'ai pour moi que la raison, & ma voix est bien foible, d'ailleurs je ne viens pas détruire; en eussé-je le pouvoir, je ne m'en servirois point, si je pouvois réformer efficacement. J'avoue que les Colleges tels qu'ils sont, me paroissent des institutions imparfaites; que l'éducation qu'on y suit est tracée sur un plan trop mesquin; qu'elle devrait être combinée sur un plus grand modele, & avoir des rapports moins éloignés avec la société; qu'il faudroit donc une réforme, & que le but qu'on se proposeroit alors, fût plus noble & plus grand; & jusques-là je regarde ces défauts de l'inf-

titution des Colleges , comme très-nuisibles à la jeunesse & à l'Etat. Mais tout ce qui est défectueux ne mérite pas d'être pros crit , s'il peut souffrir un changement favorable. Ce n'est pas ici le lieu de proposer l'innovation que je crois nécessaire dans ces établissemens ; comme ce que j'en dirois a trait à l'éducation publique , je me réserve d'établir la nécessité & les moyens de ce changement , lorsque je publierai ce que j'ai écrit au sujet de cette éducation. Exhortons néanmoins en attendant , ceux qui ont l'inspection & la direction des Colleges , à examiner ce que j'avance dans ce chapitre. L'importance de la matiere mérite bien leur attention ; il est de leur zèle & de leur devoir de s'assurer , si je me trompe , car on peut se tromper avec les meilleures intentions ; mais s'ils reconnoissent que j'ai pour moi la vérité , qu'ils commencent , pour le bien de la chose , à préparer les voies à la réformation , en la dirigeant toujours vers les points que j'indique , c'est-à-dire , vers l'union & l'utilité sociale.

CHAPITRE IV.

OBSERVATIONS SUR L'ÉDUCATION GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE.

ARTICLE PREMIER.

*L'Instruction est commune parmi nous ,
l'Éducation est rare.*

« ON trouve parmi nous , dit un Ecri-
 » vain moderne , observateur judicieux (a) ,
 » beaucoup d'instruction & peu d'éducation ;
 » on y forme des savans & des artisans de
 » toute espece , chaque partie des lettres ,
 » des sciences & des arts , y est cultivée
 » avec succès : mais on ne s'est pas enco-
 » avisé de former des hommes , c'est-à-dire ,
 » de les élever les uns pour les autres , de
 » faire porter sur une base d'éducation gén-
 » rale toutes les éducations particulieres
 » de façon qu'ils fussent accoutumés à cher-

(a) M. Duclos.

» cher leurs avantages personnels dans le
 » plan du bien général ; & que dans quel-
 » que profession que ce fût , ils commen-
 » çassent par être Patriotes ».

Nous venons au monde avec des organes capables d'extension & de perfectionnement , on doit s'appliquer à les étendre & à les perfectionner ; nous avons dans le cœur des germes de vertus & de vices , il s'agit d'étouffer les uns & de développer les autres. Toutes les facultés de l'ame se réduisent à sentir & à penser. Nos plaisirs consistent à aimer ou à connoître. Il ne faudroit donc que régler ces dispositions , pour rendre les hommes heureux par le bien qu'ils feroient & qu'ils éprouveroient eux-mêmes. Telle est l'éducation qui devroit être générale & uniforme, au lieu que l'instruction doit être variée & différente, suivant l'état , l'inclination & les dispositions de ceux que l'on veut instruire.



ARTICLE II.

Contrariétés de l'Éducation.

Nous renverfons en tout l'éducation ; comme fi nous prenions plaisir à contrarier la nature. Dans le premier âge de l'homme, où le corps tend à fe développer & à grandir , où les progrès néceffaires du phyfique demandent de l'agitation & de l'exercice , où les organes encore imparfaits ne peuvent porter à l'ame des enfans que de foibles notions , nous nous opposons en quelque forte à l'extenſion de leurs membres , en les retenant dans une poſture contrainte , tandis que nous forçons leur eſprit à recevoir des impreſſions & des connoiſſances qu'ils ne peuvent apprécier ni retenir que d'une maniere confuſe ; & lorsque le tems de l'inſtruction eſt arrivé , que l'aurore de l'intelligence annonce le lever de la raifon , nous mettons fin à leurs études pour les faire paſſer aux exercices d'une gymnafique tardive , où leurs membres

déjà forts ne pourront plus se ployer comme ils auroient fait, dans le tems qu'ils étoient plus souples & plus dispos.

Il me semble que pour réussir dans l'éducation, il faudroit suivre une méthode contraire. Au lieu de cette gêne sévère & de ces rigueurs qui, en flétrissant le cœur des enfans, les rendent presque toujours bas & serviles, je voudrois que la liberté, la douceur, la joie leur fissent aimer ce qu'ils abhorrent maintenant; au lieu de cette instruction sédentaire qui attache neuf ou dix heures du jour des enfans sur un banc, je souhaiterois, qu'à la façon des Péripatéticiens, ils apprissent en se promenant, tout ce qu'on leur enseigne, ou du moins qu'ils se tinssent alors debout, comme cette jeunesse Romaine qui fit de si grandes choses.

Ce que je dis ici n'est pas un sentiment qui me soit propre, presque tous ceux qui ont écrit de l'éducation de la jeunesse parmi les anciens, & sur-tout Platon, prétendoient qu'elle fût élevée avec toute la douceur & la liberté possible; dans les jeux,

dans les ris & presqu'en folâtrant. Parmi les modernes, Montagne embrasse avec feu cette opinion.

« Cette police de la plupart des Col-
 » ges, dit-il, m'a toujours déplu : on eût
 » failli à l'aventure moins dommageable-
 » ment s'inclinant vers l'indulgence. C'est
 » une vraie geole de jeunesse captive. On
 » la rend débauchée l'en punissant avant
 » qu'elle le soit ; arrivez-y sur le point de
 » leur office, vous n'oyez que cris & d'en-
 » fans suppliciés & de Maîtres enivrés dans
 » leur colere. Quelle maniere pour éveiller
 » l'appétit envers leurs leçons à ces tendres
 » ames & craintives, de les y guider d'une
 » trogne effroyable, les mains armées de
 » fouets ! Joint ce que Quintilien en a
 » très-bien remarqué, que cette impérieuse
 » autorité tire des suites périlleuses, &
 » nommément à notre façon de châtimement.
 » Combien leurs classes seroient plus dé-
 » cemment jonchées de fleurs & de feuil-
 » lées que de tronçons d'osiers sanglans ».

C'étoit aussi la façon de penser de Locke.
 Il ne croyoit pas l'institution des Colleges

capable de produire les fruits qu'on peut retirer d'une bonne éducation. Des pédans crieront sans doute contre ce sentiment, & j'ai lieu de m'y attendre ; mais je suis très-persuadé qu'il n'est guère de Professeur raisonnable, qui au fond ne pense comme les hommes célèbres que je cite, quoique peut-être il ne le dise pas tout haut.

Il faut, si on veut des Colleges, qu'ils soient institués pour former des hommes, & que l'instruction qu'on y donnera aux jeunes gens, leur rende l'ame aussi grande, & aussi généreuse, que l'éducation présente leur fait le cœur étroit & peu sensible (a).

(a) A Sparte, l'éducation des Citoyens étoit regardée comme quelque chose de si intéressant pour la République, qu'Antipater leur demandant cinquante enfans en ôtage, ils aimèrent mieux donner deux cens hommes faits,



A R T I C L E I I I.

*Portrait d'un jeune Homme élevé par
son Pere.*

EN attendant la réformation des Collèges aussi désirable que nécessaire , je penserai toujours qu'un enfant ne sauroit jamais être mieux élevé que par son pere , ou tout au moins sous ses yeux. Là , se formant peu à peu le corps , l'esprit & le cœur , augmentant en lumieres à mesure qu'il augmenteroit en forces , il apprendroit par la fréquentation des hommes qu'on lui feroit voir , à les aimer & à les plaindre ; & par les désordres des passions qui agitent l'univers , à connoître combien elles sont dangereuses.

Quand il entreroit dans le monde , il ne seroit pas surpris par la nouveauté du spectacle , ni séduit par les exemples qui perdent ceux qui les suivent : il sauroit distinguer la politesse vraie , de ces grimaces d'usage dont chacun paye les autres

& en est payé , & dont tous intérieurement ne font pas le moindre cas. Il se convaincroit par sa propre expérience , que la pratique de la vertu est la route du vrai bonheur ; que la plus douce habitude de l'ame , est de savoir jouir avec cette modération qui ne laissant pas de prise au désir , n'en laisse point au dégoût. Son état lui sembleroit toujours agréable , & ne portant pas plus loin son ambition éclairée , il s'en tiendrait avec joie à ce que la raison lui montreroit devoir lui convenir.

C'est ainsi qu'un jeune homme , conduit par un pere tendre , plutôt son ami qu'un maître impérieux , apprendroit de bonne heure quelle estime on doit accorder à l'opinion qui régent l'esprit des hommes. Secouru par les soins paternels contre l'illusion , la vanité & sa propre foiblesse , on ne le verroit pas , comme tant d'autres , trompé par de grossiers prestiges , donnant dans tous les pièges qui lui seroient tendus : tantôt dépouillé par une courtisane , ou dévalisé par un escroc. Il seroit également en garde contre les préjugés & la superstition.

Sachant pourquoi il est dans le monde , & sérieusement persuadé qu'il doit remplir avec honneur, la place que le souverain Maître lui a confiée, il ne perdrait jamais de vue les obligations qu'il a contractées en la prenant ; il se rendrait utile à tous ceux qu'il pourroit servir. Homme, il aimerait les hommes ; Citoyen, il voudrait en remplir tous les devoirs ; enfin , n'ignorant pas que sa récompense sera proportionnée à son travail , & que les souffrances de cette vie nous donnent droit à un bonheur à venir ; les maux dont elle est semée , en lui laissant l'espérance d'un meilleur sort , ne trouble-roient point l'égalité de son ame, il seroit un véritable homme de bien ; & si le bonheur est sur la terre, il seroit heureux.

A R T I C L E IV.

*Portrait de quelques jeunes Gens élevés
au College.*

COMPARONS maintenant cet homme devenu si estimable par l'éducation qu'il a reçue , à la plupart des jeunes gens qui ,
sortant

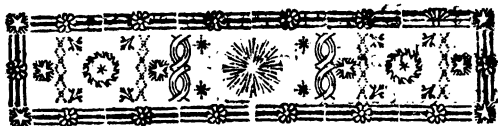
fortant du Collège, viennent figurer sur la scène du monde, & voyons s'ils auront l'art d'y paroître comme lui.

Sans aucun but de direction, sans principe assuré de conduite, sans guide qui leur fasse éviter les dangers qui les environnent, ils suivent avec d'autant plus d'empressement le torrent du mauvais exemple, qu'ils ont été jusques-là plus gênés dans leur volonté perverse. Entrés dans un nouvel ordre de choses, honteux de leur première éducation, sous laquelle ils ont long-temps gémi, ils se regardent, en sortant du Collège, comme affranchis des fers d'un esclavage rigoureux, où l'erreur & la tyrannie les tenoient captifs; ils croient qu'ils n'employeront jamais assez tôt tous les ressorts de leur liberté.

Jugez si libres alors, & séduits par l'opinion qu'ils se font de tout ce qu'ils voyent & de tout ce qu'ils entendent, leurs progrès seront rapides dans une école où tout ce qu'on enseigne, enflamme le cœur en égarant l'esprit. Revenus du mépris qu'ils avoient encore pour le vice, du respect

qu'ils éprouvoient à la vue d'un homme vertueux, on leur verra bientôt substituer de nouvelles idées à celles qu'ils avoient de tout cela. Des propos indécens, des airs d'importance pourroient faire penser, si on les avoit perdus de vue quelque temps, qu'ils ne sont pas ceux que l'on connoissoit; mais les plaisanteries qu'ils lâchent quelquefois sur leur ancienne simplicité, la honte qu'ils témoignent lorsqu'on la leur rappelle, ne vous laissent plus douter que ce ne soit les mêmes.

Ils suivent bientôt les traces de ceux qu'ils admirent, & deviennent comme eux, les victimes de leur vanité; trop heureux si leurs chûtes fréquentes dans le chemin du vice, pouvoient les tirer de leurs égaremens; si accablés du fardeau de leur oisiveté, ennuyés de leurs plaisirs frivoles, détachés de leurs préventions, ils concevoient enfin qu'ils sont des êtres doués de raison, placés pour une meilleure fin dans le monde où ils ne s'occupent à rien de solide, & ne songent à être bons à rien pour tout autre que pour eux-mêmes,



THÉORIE DE L'ÉDUCATION.

LIVRE SECOND CONTENANT L'ÉDUCATION PHYSIQUE DES ENFANS.

CHAPITRE PREMIER. LES PREMIERS SOINS DE L'ÉDUCATION DES ENFANS REGARDENT LA MÈRE.

ARTICLE PREMIER. *Les Mères doivent être les Nourrices de leurs Enfants.*

C'EST sur la mère que tombent les premiers soins des enfans, c'est elle qui doit leur donner la santé & la force; après leur

M ij

168 DES PREMIERS SOINS

avoir donné le jour ; & la facilité qu'on trouvera dans la suite à graver dans ces tendres ames les principes de la vertu , doit être l'effet des sentimens dociles qu'elle aura pris plaisir à leur inspirer , dès qu'ils auront commencé à se connoître (a).

Mais les voit-on s'acquitter de ces devoirs , ces femmes impitoyables , qu'on peut nommer de dures marâtres plutôt que des meres ? S'occupent-elles de ces soins ? A peine les enfans sont-ils nés , qu'elles les éloignent d'elles. C'est en vain que la Nature bienfaisante les a pourvues de deux sources de lait pour la nourriture de ces enfans ,

(a) Nous pouvons remarquer avec M. de Buffon , qu'en général les races tiennent principalement du caractère & des dispositions des femelles qui les ont perpétuées.

« Il n'est presque point de grand homme qui n'ait
 » eu pour mere une femme d'un mérite supérieur ;
 » & c'est une des raisons qui montre combien il
 » importe aux familles d'affortir les mariages , non
 » pas tant encore pour la naissance & la fortune ,
 » que pour les qualités physiques & morales des
 » individus. »

elles méprisent ces dons salutaires au risque de leur vie, ou du moins de leur santé. N'est-ce pas une chose barbare, que loin d'écouter la tendresse qui leur parle pour des enfans qui devroient leur être si chers, elles les abandonnent à une femme mercenaire, & prétendent leur donner une mere à deniers comptans? Hélas! peut-on acheter la tendresse, & cette mere empruntée en aura-t-elle beaucoup, si elles ne savent pas en avoir?

On a beau dire contre cet usage inhumain, l'empire de la coutume, la douce habitude des plaisirs l'emportent chez la plupart des meres, sur les tendres sentimens du cœur; elles ne veulent pas être gênées durant le jour, & moins encore durant la nuit. Comment, vous diront-elles, paroître aux spectacles & aux promenades? Est-il raisonnable de renoncer, dans la fleur de l'âge, aux parties de plaisirs & aux amusemens? Faut-il, pour un marmot, s'exposer à endommager son sein?

C'est ainsi que la tendre occupation d'allaiter ses enfans n'est plus de saison pour

tant de mères; c'est un vil métier dont on a su se défaire depuis long-temps; il leur suffit, que les enfans tiennent d'elles le jour qu'elles leur ont donné sans dessein. Elles les portent neuf mois, parce qu'elles ne peuvent en charger une autre; du reste elles ne veulent pas qu'ils leur doivent rien dont elles pourront se dispenser.

Si nos agréables pouvoient s'occuper d'autre chose que de bagatelles, & si venant à surmonter l'ennui qu'ils trouvent à faire des lectures sérieuses, ils jettoient les yeux sur cet ouvrage, ils seroient sans doute bien révoltés, qu'on voulût assujettir les mères aux fonctions de nourrices, & se récrieroient sur une prétention qui leur sembleroit si déraisonnable. Ils s'abaisseroient peut-être jusqu'à persiffler la bonhomie de l'Auteur. Le moyen, diroient-ils, qu'il ne réussisse auprès des femmes en leur recommandant cet important devoir? L'auguste prêcheur! combien il va opérer de conversions dans nos Villes? Il donne à l'emploi de nourrice tant de considération; il le fait voir si favo-

nable à la beauté & sur-tout aux plaisirs.

Eh Messieurs ! laissez-là vos froides plaisanteries , si vous êtes toujours si frivoles , du moins ne soyez pas injustes. Le sexe aimable dont vous semblez prendre ici les intérêts , & qui vous doit ses travers & ses ridicules , est plus fidèle à la nature & plus raisonnable, que vous ne pensez , plus que vous ne le ferez vous-mêmes.

Mon sentiment isolé, je veux le croire , ne le frapperoit guère , mais peut-être réuni aux vœux de tous les bons patriotes , fera-t-il quelque impression ; les forces réunies peuvent davantage : d'ailleurs je puis dire avec une satisfaction bien douce pour un cœur qui a de l'humanité , qu'il est plus de véritables mères que l'on ne croit ; les exhortations réitérées des vrais Citoyens , sur un sujet aussi intéressant , se sont fait entendre au cœur de plusieurs. J'ai déjà vu dans plus d'une Ville , dans plus d'une Province de France , la nature reprendre ses droits , & l'heureuse coutume d'allaiter ses enfans , commencer à se remettre en vigueur. Avec quelle ardeur ne souhaite-

rois-je pas que le reste voulût imiter un si bel exemple ?

ARTICLE II.

*Avantages que trouve une Mere à allaiter
ses Enfants.*

IL n'est guère de femmes, qui pouvant donner le jour à un enfant, ne puissent lui donner la nourriture. Dès qu'elles le peuvent, rien ne sauroit les en dispenser. C'est une illusion volontaire qu'elles se font, de penser qu'en devenant nourrices, elles perdront leurs plaisirs & leur santé. Celles qui ont assez de force pour subjuguier l'opinion, assez de tendresse pour ne pas laisser à d'autres le soin d'un bien si cher, éprouvent évidemment le contraire.

Outre la douceur que goûte une mere sensible, en dérochant son enfant au danger de périr entre des mains étrangères, elle a la satisfaction de savoir qu'une autre ne partage pas le droit de mere avec elle,

en partageant la tendresse de son fils ; & l'éducation de sa famille , le soin de son domestique , deviennent pour elle une source de plaisirs d'autant plus flatteurs qu'ils sont plus utiles & plus purs.

Ce plaisir trop peu connu des mères a , pour celles qui veulent se le procurer , des charmes qu'elles seules savent bien connoître. Il est non-seulement l'antidote des mauvaises mœurs , mais le lien des familles. Dès qu'une femme veut être mère , elle est assurée de rendre les sentimens naturels au cœur de son mari , d'être chérie de sa famille , de se procurer une santé vigoureuse & de faire des couches sans péril.

Ce n'est pas même tous les avantages qu'une mère retire d'une conduite aussi louable ; elle a encore la douce satisfaction de faire passer dans ses descendans les sentimens & les vertus qui la rendent estimable. Combien n'est-elle pas avantageusement récompensée de ses soins en voyant les filles qu'elle a nourries , allaiter leurs enfans à leur tour , & leurs nour-

M v

rifions prendre une constitution ferme & robuste, en suçant la liqueur que la nature leur a destinée.

Une femme aimable ne doit pas craindre que le rôle de mere nuise jamais à ses charmes, ils ne feront que se multiplier en reproduisant ses traits sur un groupe de jolis enfans. Son triomphe est de s'occuper de ces fruits précieux d'une union heureuse. La nature, d'ailleurs, a mis une si grande analogie entre le tempérament de l'enfant & de la mere, que lorsque celle-ci nourrit elle-même, c'est une source de santé pour tous les deux; & que six mois de son lait valent mieux qu'un an de lait étranger. Et comment ce rapport ne seroit-il pas aussi intime! tous deux l'espace de neuf mois n'ont fait qu'un tout; elle le nourrissoit alors de sa propre substance, n'est-ce pas pour elle une obligation de continuer?

Par quelle fatalité la méthode contraire est-elle en usage? L'expérience prouve qu'elle nuit bien davantage à la beauté des femmes: un engorgement de lait les

met souvent au bord du tombeau , plusieurs en périssent : elle fait perdre un grand nombre d'enfans. Que d'hommes de plus dans l'Etat , d'accidens & de maladies de moins chez les femmes, si elles savoient se résoudre à suivre leurs devoirs , si plus attentives à leurs intérêts , elles vouloient comprendre que celle qui nourrit , met d'une grossesse à l'autre un intervalle qui repose son tempérament.

Qu'elles ne viennent donc plus alléguer pour se dispenser d'être de vraies meres , que leur santé peut s'altérer par cet usage ; qu'elles ne s'étaient pas non plus de l'exemple de quelques jeunes femmes délicates , qui ayant souffert par imprudence , du froid , du vent , du chagrin , ont éprouvé des accidens fâcheux : la nature ne garantit pas ce qui est de notre fait , & cela ne doit pas détourner les autres d'en remplir les intentions les plus pures.

Un enfant nourri d'un lait étranger , est comme une plante qu'on arrache d'une bonne terre pour la porter dans un sol qui ne lui est pas propre ; la plante dégénère ,

M vj

l'enfant dépérit. Vous pouvez donc bien croire que le tems employé par une mere à remplir son premier devoir , n'est pas un tems dont elle doive regretter la perte , puisqu'il tourne si particulièrement à son avantage & à celui de l'humanité. Ah ! bien loin que le public désapprouve jamais une action aussi louable , tous ses applaudissemens sont pour une mere tendrement occupée de la nourriture & de l'éducation de ses enfans , & son estime n'est point partagée entre celles qui s'en occupent , & ces petites maîtresses qui regardant leurs enfans comme d'importuns marmots , ne les voient jamais qu'avec indifférence ou avec dépit.

Voilà ma parure & mes bijoux , disoit l'illustre mere des Gracques , en montrant ses enfans qu'elle avoit nourris & qu'elle élevoit elle-même ; en effet , de tels ornemens destinés à relever & à servir la société , parent beaucoup mieux une femme que ne sauroient faire les rubis & les diamans. Ce qui feroit une peine pour une femme frivole ou coquette , fait proprement le

bonheur de celle qui pense comme cette Romaine ; chérie de tout ce qui l'environne , sans cesse occupée des premiers devoirs de son état , elle ne craint point que le souffle de la calomnie flétrisse jamais sa vertu ni sa réputation.

ARTICLE III.

Les défauts des Enfans souvent occasionnés par le lait d'une Nourrice étrangere.

SI l'on examine combien d'accidens les femmes éviteroient en s'occupant de la premiere fonction de mere , on conviendra que la nourrice d'un enfant devroit être celle qui lui donna le jour ; on ne verroit pas tant de boiteux , de bossus , de contrefaits d'esprit & de corps , si elles étoient exactes à s'acquitter de ce devoir. C'est de la négligence ou des mauvaises qualités d'une nourrice étrangere , que les enfans tiennent ordinairement ces défauts ; ils sucent avec le lait les mauvaises inclinations de celles qui les ont nourris.

Quelle est la mere un peu sage sur qui cette vue ne fasse une impression (a) durable, & qui veuille encore après cela devoir à une autre la nourriture de son fils ?

(a) La Reine Blanche de Castille, mere de Saint Louis, célèbre par sa beauté & ses grandes qualités politiques, étoit si vivement persuadée qu'il est du devoir indispensable d'une mere de nourrir elle-même ses enfans, qu'elle fut elle seule la nourrice de onze enfans qu'elle eut, malgré les embarras du rang & l'étiquette de la Cour. On raconte à ce sujet que pendant sa Régence, un jour qu'elle fut obligée d'assister à un Conseil, elle laissa entre les mains des Dames de sa compagnie le poupon qu'elle nourrissoit alors. Le Conseil fut plus long qu'elle n'avoit cru ; l'enfant s'impatientait & se mit à crier. Une des Dames qui étoit près de lui, lui offrit le sein, dans la vue de l'appaîser ; le petit Prince le saisit & s'y attachait long-temps ; il téttoit encore lorsque la Reine revint. A cette vue elle parut non-seulement surprise, mais fâchée ; elle prit son fils assez brusquement, le plaça sur ses genoux, & lui ayant mis le doigt dans la bouche, lui fit rendre tout le lait qu'il venoit d'avaler, son noble orgueil ne pouvant souffrir qu'une autre partageât le moins du monde, avec elle, les respectables fonctions de mere.

La nourriture est donc le premier devoir que la Nature impose à une mere envers ses enfans. Le public est aussi en droit d'attendre d'elle des soins vigilans , qui les rendent sains , robustes & dispos. Cela dépend d'elle en quelque sorte ; n'aura-t-elle pas à se reprocher d'y avoir manqué ? Je dis qu'il dépend en quelque sorte d'une mere de rendre son fils bien fait , de lui donner de l'agilité & de la force , quoiqu'on ait toujours pensé , ce semble avec raison , que ces qualités sont plutôt un présent de la nature , que le résultat des soins naturels , & ce que je dis n'est point un paradoxe.

Si l'on veut s'en convaincre , qu'on examine ma proposition , & l'on pourra s'apercevoir que je n'outré point la vérité ; j'aurois peut-être mauvaise grace de prétendre que la mere peut seule donner à ses enfans la bonne disposition du corps , la vigueur & la souplesse , puisqu'on ne sauroit réformer la nature ; mais les soins maternels peuvent leur assurer ces précieux avantages , si la nature n'est pas contraire ,

c'est-à-dire, si les enfans ne sont pas venus au monde mal sains & mal constitués. Or, nous savons par expérience, que presque tous les enfans sortent bien constitués du sein de la mere. Mais la nourriture différente qu'on leur donne d'abord après la naissance, les soins divers qu'on prend d'eux, leur font une constitution nouvelle, un tempérament nouveau. Bientôt ceux qui sont transportés dans les bras d'une autre nourrice, mal soignés par sa négligence, affoiblis ou altérés par son lait, perdent intérieurement les dispositions qu'ils avoient reçues de la nature libérale à être grands, d'une santé ferme, d'une force peu commune; l'éducation ordinaire achève de les dégrader. C'est ainsi que tel est petit qui devoit être d'une haute stature, tel est foible & débile, qui eût joui de la meilleure santé & de la plus grande vigueur. Voilà en partie la cause de la différence du tempérament, quelquefois du cœur & de l'esprit de la plupart des hommes (a).

(a) On a dit que l'inégalité qu'on remarque parmi

ARTICLE IV.

Traduction d'un Chapitre des Nuits Attiques d'Aulugelle, intitulé : Dissertatio Favorini, Philosophi, &c. qui vient à l'appui de l'Article précédent, & sert à nous faire connoître les sentimens des Anciens à ce sujet.

UN jour que nous étions chez le philosophe Favorin, on lui apporta la nouvelle que la femme d'un de ses disciples venoit d'accoucher d'un garçon. Allons voir l'accouchée, nous dit-il aussi-tôt, & féliciter le pere. Celui-ci étoit d'une illustre famille de Sénateurs. Nous sortons ensemble, nous accompagnons le

les hommes, avoit pris naissance dans la société & lui devoit son origine. Cela peut être vrai à certains égards, & dans des sociétés dépravées; hors de là c'est une erreur. L'inégalité n'est pas seulement le produit des qualités morales, mais la suite des différences physiques, augmentées & modifiées en mille manieres par les circonstances & les lieux.

& philosophe & entrons avec lui. Ayant
 » trouvé dans le vestibule le Maître de la
 » maison, il s'empressa de l'embrasser, &
 » après l'avoir félicité, il s'assit près de
 » lui ; ensuite s'étant informé combien
 » avoit duré l'accouchement & s'il avoit
 » été pénible, & ayant appris que l'accou-
 » chée qui avoit souffert depuis la veille,
 » accablée de fatigue & de sommeil, avoit
 » besoin de repos, il s'amusa là à faire
 » la conversation. Je ne doute point, dit-
 » il à son disciple, que votre femme ne
 » donne le sein à son enfant. Mais sur
 » cela la mere de l'accouchée ayant répon-
 » du qu'on devoit permettre à sa fille de
 » prendre une autre nourrice, de peur
 » que la peine d'allaiter elle-même son
 » enfant, ajoutée aux douleurs des cou-
 » ches, ne lui causât quelque accident fâ-
 » cheux. Trouvez bon, je vous en supplie,
 » repliqua-t-il, Madame, qu'elle soit en-
 » tièrement la mere de son fils. Les fem-
 » mes ne sont meres qu'à demi, lors-
 » qu'ayant donné le jour à un enfant,
 » elles l'éloignent d'elles d'abord après sa

» naissance, & s'opposent ainsi au premier
 » vœu de la nature. Elles laissent son œuvre
 » imparfaite, lorsqu'après avoir nourri dans
 » leur sein, de leur propre substance, un
 » je ne fais quoi qu'elles ne voyoient point,
 » elles lui refusent leur lait lorsqu'elles le
 » voyent, lorsqu'il respire, lorsqu'il est
 » homme & qu'il implore les secours &
 » les soins maternels. Pensez-vous, ajouta-
 » t-il, que la nature n'a donné des ma-
 » melles aux femmes que pour relever
 » leurs attraits, & qu'elle a voulu seule-
 » ment en parer leur gorge, & non les
 » faire servir à nourrir des enfans ? C'est
 » d'après cette idée (& je n'ai garde de
 » vous l'imputer) que beaucoup de fem-
 » mes dénaturées n'oublient rien pour tarir
 » cette fontaine sacrée, source de santé
 » pour elles & suc nourricier de l'enfance
 » des hommes, & qu'elles s'exposent ainsi
 » à tous les dangers qui résultent d'un
 » lait détourné & corrompu dans la crainte
 » chimérique de préjudicier à leurs appas.
 » C'est avec aussi peu de raison, que d'autres
 » femmes jalouses de conserver l'uni de leur

» peau & la finesse de leur taille , que le
 » fardeau de la grosseffe & le travail des
 » couches pourroient endommager , em-
 » ployent sous différens prétextes les secrets
 » les plus coupables pour détruire le fruit
 » déjà formé dans leur sein. Si une pareille
 » conduite mérite l'indignation publique ,
 » si l'on abhorre ces meres cruelles qui
 » tuent un homme entre les bras de la
 » nature bienfaisante , lorsqu'elle prend
 » plaisir à l'animer & à le former , ne doit-
 » on pas être presqu'autant indigné contre
 » celles qui privent cet homme déjà for-
 » mé , déjà né , déjà leur fils , d'une nour-
 » riture produite en quelque façon par
 » leur propre sang & à laquelle il est accou-
 » tumé ? Mais pourvu qu'il vive & qu'il
 » soit nourri , qu'importe , dit-on , de quel
 » lait il le soit ? Pourquoi donc celui qui
 » s'exprime de la sorte , en continuant de
 » se refuser aux sentimens de la nature ,
 » ne pense-t-il pas aussi qu'il est indiffé-
 » rent de quel sang l'homme soit formé , &
 » dans quel sein il ait reçu la vie ? parce
 » que le sang qui est dans les mamelles ,

» a blanchi par l'effet de la chaleur & d'une
 » plus grande abondance d'esprits, en est-il
 » moins ce sang dont l'enfant se nourrissoit
 » dans le sein de la mere? Ne voit-on pas en
 » cela, de la maniere la plus sensible, la
 » sagesse de la nature, qui a voulu que
 » ce sang après avoir formé l'homme dans
 » les parties les plus intérieures du corps
 » humain comme dans son sanctuaire, se
 » portât au tems des couches vers sa par-
 » tie supérieure pour être prêt à ranimer
 » l'enfant, à le nourrir dès qu'il voit le
 » jour & jouit de la vie, & pour lui four-
 » nir un aliment auquel il est déjà fait. Si
 » la force & la beauté du corps & de
 » l'esprit sont dûes aux qualités des ger-
 » mes qui les ont produites, les qualités
 » du lait ne contribuent pas moins à les
 » entretenir. Cela se voit jusques dans les
 » animaux. Si on fait tetter une chèvre par
 » un agneau, & une brebis par le petit
 » d'une chèvre, le premier fera couvert
 » d'une laine plus dure, l'autre d'un poil
 » plus délicat. La croissance vigoureuse
 » des arbres, l'excellence des fruits, est de

» même toujours dépendante des propriétés
 » des eaux & des terres qui entretiennent
 » leur féve. Un arbre qui prospéroit dans
 » un terrain , dépérit dans un autre qui
 » lui est moins favorable. Pourquoi donc
 » dénaturer par un lait étranger , l'excel-
 » lence d'un enfant formé sous d'heureux
 » auspices ? Quel lait peut lui fournir une
 » esclave , une femme qui le nourrit en
 » payant , communément prise au hasard
 » dans un peuple barbare & grossier , sou-
 » vent méchante , difforme ou débauchée ?
 » Laisserons-nous donc toujours nos enfans
 » exposés à une pareille contagion , & tirer
 » leur subsistance d'un corps & d'un sang
 » aussi corrompus ? Ne soyons donc plus
 » étonnés si tant de femmes honnêtes &
 » vertueuses ont des enfans qui leur ressem-
 » blent si peu. Aussi on ne sauroit trop
 » louer notre Poëte Epique (a) de n'avoir
 » pas simplement dit comme Homere pour
 » reprocher la dureté de cœur.

(a) Virgile.

» Non Pélée (a) ne fut point ton pere,
 » Thétis n'est pas ta mere ; la mer en
 » fureur ou d'affreux rochers, purent seuls
 » produire un cœur aussi dur que le tien.
 » Mais... *Hyrcaenæque admorunt ubera tigres.*

Il fut nourri du lait des tigres d'Hyrkanie.

» En effet le caractère des nourrices &
 » les qualités de leur lait, ont la plus
 » grande influence sur le tempérament
 » & sur les mœurs, qui font le complé-
 » ment de l'ouvrage que la nature n'a
 » fait qu'ébaucher. Ajoutons qu'en don-
 » nant une nourrice étrangere à un enfant,
 » on se prive du plus grand lien qui puisse
 » attacher entr'eux les enfans & ceux aux-
 » quels ils doivent la vie. Un enfant
 » nourri loin de ses parens, ne sauroit
 » avoir pour eux la même affection, que
 » s'il avoit été nourri sous leurs yeux &
 » du lait de la mere. La mere en même-

(a) Οὐκ ἀρα σοι γε πατήρ ἦν ἱπποτα Πηλεὺς
 Οὐδε θεὸς μητὴρ γλαυκὴ δὲ στικτὴ θάλασσα
 Πέτραι τ' ἠλιβατοί, ὅτι τοι νοός ἐστιν ἀπηνής.

» tems ne peut avoir qu'une indifférence
 » peu éloignée de l'oubli pour un enfant
 » élevé loin d'elle, & qu'elle ne voit point,
 » tandis qu'il s'attache avec la plus grande
 » force à ce sein qui substante sa vie, &
 » qui est tout à ses yeux ».

Ce passage d'Aulugelle m'a paru si beau, si plein de force & de sentiment, si propre enfin à soutenir les droits de l'humanité offensée, dans un âge où elle ne peut se défendre par elle-même, que je n'ai pu me refuser au plaisir de le traduire & de le rapporter ici, quoiqu'un peu long. Ma traduction bien inférieure à l'original, n'en rend les beautés qu'imparfaitement, & néanmoins j'ose croire que ceux qui liront ce morceau, & qui voudront le comparer à ce que les modernes ont écrit de mieux sur ce sujet, ne trouveront pas qu'il leur cede en aucune manière. Peut-être même jugeront-ils que ceux-ci en ont emprunté les plus belles pensées, sans en avoir pris l'énergie ni la vivacité.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

*DES INCONVÉNIENS DU
MAILLOT.*

PLUS les hommes s'éloignent de la nature, plus ils s'éloignent de la perfection; c'est pourtant, à cette perfection qu'ils tendent. Ils ne croiroient pas les productions de la nature assez parfaites, s'ils n'y ajoutoient du leur. L'art leur paroît plus beau que le naturel. Le malheur est que d'après cette idée, ils prennent moins pour guide leur raison que leur caprice, & quoiqu'ils ayent tous les jours sous les yeux les désavantages de leurs erreurs, rien n'est plus rare que de les voir se corriger. Le maillot en est une preuve; nous ne fortons pas plutôt des entraves nécessaires où nous avons été neuf mois dans le sein maternel, qu'on nous donne celles-ci. En vain la nature nous a mis au jour pour nous faire croître, on nous comprime dans le maillot, comme si on étoit jaloux

de notre accroissement ; la nature tend à nous développer & à nous étendre ; ici on semble avoir en vue de s'y opposer & d'en arrêter l'effet autant qu'on le peut.

Je fais qu'on justifie cet usage en disant que le maillot est nécessaire pour empêcher que les membres d'un enfant ne prennent de mauvaises habitudes par leur débilité naturelle , mais on ne s'apperçoit pas qu'en gênant des membres si tendres , on parvient à rendre un homme contrefait , au lieu de faire un homme droit.

Il y a peu d'Instituteurs qui ne s'élèvent contre cet usage , parce qu'ils le regardent avec raison comme une des premières causes des défauts de conformation ordinaires dans les enfans ; mais si la raison les a portés à s'en plaindre , la mode toujours mieux suivie porte les meres à ne pas les écouter. S'il falloit cependant des exemples pour les convaincre , on ne seroit pas embarrassé de leur en produire plusieurs , outre ceux qu'elles ont sans cesse devant les yeux.

Les peuples de l'Amérique n'ont pas

l'usage du maillot , ils sont plus droits , plus légers que nous , d'une conformation plus parfaite. Les anciens Grecs & les Turcs qui occupent leur pays , n'ont jamais usé du maillot. On fait que les premiers étoient les hommes les mieux faits , les plus souples , les plus forts de la terre ; il suffiroit de voir pour s'en convaincre , les antiques qui nous retracent leur conformation. Les figures que les bas-reliefs , les statues , les médailles grecques représentent , réunissent à un si haut point la convenance des parties , l'élégance des formes , la grace des attitudes , qu'elles sont regardées avec raison comme le modele du beau idéal , quoiqu'il soit très-vraisemblable que l'artiste en les formant , n'ait fait que rendre la nature telle qu'il la voyoit dans un seul sujet , sans réunir dans son ouvrage les plus beaux traits de plusieurs. Les Turcs sont grands , plus dispos que nous , & leur force est si fameuse qu'elle a passé en proverbe (a).

(a) Selon tous ceux qui ont été à Constantinople , on ne voit point de bossus , de rachitiques , de

S'il nous falloit encore un témoignage pour leur prouver que l'entiere liberté est plus utile à la parfaite conformation du corps des enfans , que les bandes dont on les enveloppe , la Loubere nous le fourniroit dans la relation de son voyage de Siam. « Les Siamois , dit - il , ont le corps » bien fait , & je l'attribue principalement » à ce qu'on ne les emmaillote pas dans » leur enfance. Les soins que nous pre- » nons de former la taille de nos enfans , » ne sont pas toujours si heureux que la » liberté qu'ils laissent à la nature d'ache- » ver les leurs ».

Que si ces exemples éloignés ne frappent les meres que foiblement , qu'elles examinent si les bêtes , élevées & nourries dans toute la liberté que la nature peut donner , qu'on ne s'est jamais avisé

contrefaits parmi les Turcs , qui ne se servent pas de maillot ; mais il y en a beaucoup parmi les Grecs de cette grande Ville qui en font usage.

Lorsqu'on veut parler d'un homme d'une force peu commune , la façon ordinaire de s'exprimer est de dire qu'il est fort comme un Turc.

de lier pour les rendre mieux conformées , sont sujettes aux accidens qui résultent des inconvéniens du maillot. Elles n'en verront aucune qui ne soit toujours dans les justes proportions qu'elle doit avoir.

Pour se tirer de l'engourdissement dans lequel ils viennent au monde, les enfans doivent pouvoir étendre leurs petits membres ; ils ont besoin de la liberté de les mouvoir en tous sens. La contrainte dans laquelle le maillot les tient sans cesse , leur est d'autant plus nuisible, qu'en s'opposant à l'accroissement de l'enfant , il en altere la constitution. Est-il bien étonnant après cela , que trouvant un perpétuel obstacle à leurs foibles efforts, ils pleurent , ils crient , ils s'irritent , & que les premiers sons qu'ils profèrent, soient des expressions de douleur ?

C'est sans doute pour être plus libres ; que les nourrices ont trouvé ce beau secret , & qu'elles en maintiennent l'usage avec tant de soin. Sûres une fois , que l'enfant ne peut remuer après l'avoir mis dans ces entraves , elles vaquent tranquillement à leurs affaires , sans s'émouvoir de ses cris

& sans s'embarrasser de ce qui résultera d'un traitement aussi cruel.

La liberté qu'on laisseroit aux enfans , leur sauveroit cette gêne barbare & les suites fâcheuses qui en résultent , & tourneroit au profit de l'espece humaine , en rendant les races futures moins défectueuses. Je pense donc qu'on devroit s'éloigner avec soin de la méthode en usage , en se passant de nourrice étrangere & des entraves du maillot , & je puis assurer que cette méthode simple & naturelle , est aussi propre à rendre les hommes sains & robustes , que la premiere paroît contraire à cette intention.

On me demandera peut-être si je remplace le maillot par des liens plus commodes. Le moyen , sans cela , de retenir un enfant dans son berceau ? Il pourroit tomber en s'ébattant , ou tout au moins se découvrir & contracter ainsi des rhumes & des maladies plus graves ? Eh quoi ! vous voulez qu'après l'avoir délivré de ces premieres entraves , on lui en donne de nouvelles ? Rejettons loin de nous cette

idée ; la liberté si nécessaire à l'homme , lui est utile lors même qu'il est enfant. Laissons-lui à cet âge , toute la liberté qui peut convenir à cet âge. Supprimons à jamais le maillot & tout ce qui lui ressemble , & pour empêcher que l'enfant échappé de ses langes , ne vienne à tomber du berceau , supprimons également le berceau ; à sa place employons un panier d'osier profond ; au lieu d'un matelat ou de lit de plume , mettons-y simplement un coussin rempli de capsules d'avoine ; elles ont la propriété d'être saines , douces & légères , & quand elles sont mouillées par les besoins de l'enfant , elle séchent promptement au soleil ou devant le feu , avantage que n'a pas le coton trop spongieux.

Ce coussin plus plat que gonflé , remplira toute la largeur du panier , & servira de lit de plume à l'enfant comme le panier de berceau. Là , libre autant qu'il peut l'être , dans des langes peu chauds & sous une mince couverture , d'étendre & de mouvoir à son gré ses petits membres , il se fortifiera à l'aise & sans danger , bien

plus promptement qu'il n'eût fait soumis à l'usage ordinaire. On ne doit appréhender alors aucun risque pour lui , ni craindre d'exciter les plaintes de la nourrice , parce qu'au moyen de deux ou trois coussins tels que je les propose , elle ne trouvera dans cette méthode aucun surcroît d'embarras.



CHAPITRE III.

CHOIX D'UNE NOURRICE
ÉTRANGÈRE, &c.

ARTICLE PREMIER.

*A qualités & dispositions égales, une
Nourrice de campagne est préférable
à celles de Ville.*

SI des raisons absolument invincibles & des accidens inévitables, comme la maladie, la perte du lait, &c. ne permettoient pas à la mère de nourrir elle-même son enfant, & qu'on fût obligé de recourir à une autre nourrice, qu'on choisisse, autant qu'il est possible, un lait nouveau. Le meilleur pour l'enfant est celui qui a plus d'analogie à son état. Il seroit à souhaiter que celle qui doit lui donner la mamelle, fût également saine de cœur & de corps, d'un caractère facile & d'un bon tempérament.

N v

Si l'on doit s'en rapporter aux Médecins ; les alimens qu'une nourrice prend à la campagne sont plus convenables pour rendre son lait meilleur. Ceux qu'elle consomme à la Ville où elle mange plus de viande & moins de légumes , altèrent la qualité essentielle de son lait. On fait en effet que le lait des femelles herbivores , est plus doux & plus salubre que le lait de celles qui vivent de chair. C'est un motif de préférer la nourriture de la campagne , qu'à d'autres égards , je trouve également préférable à celle de la Ville.

Il est vrai qu'on peut craindre un peu plus de négligence de la part de la nourrice de campagne , & qu'elle ne donne par fois le sein à l'enfant lorsqu'elle est en sueur , ce qui ne peut que préjudicier à celui-ci ; mais cette crainte est bien compensée par l'avantage certain qu'il y a pour l'enfant d'aller souvent en plein air. D'où l'on peut conclure qu'à dispositions & qualités égales , une nourrice de campagne est préférable à celle des Villes, quoiqu'il convienne de la choisir.

Il conviendrait bien mieux que la mere qui se livre à ses véritables fonctions, nourrit elle-même son fils à la campagne, plutôt que dans l'air corrompu des lieux trop habités, mais si cela ne se peut absolument ou sans beaucoup de peines, alors mon sentiment doit être regardé comme nul.

ARTICLE II.

Régime que doit observer la Nourrice.

LE régime de nourriture que doit observer la nourrice, soit la mere de l'enfant, soit une autre, ne doit pas être différent de celui qu'elle suivoit avant qu'elle allaitât. Il faut seulement avoir attention que les mets qu'on lui donnera, quoique de la même sorte de ceux qu'elle avoit coutume de manger, soient mieux choisis & plus abondans. Peu de vin, peu de sel, encore moins d'épices, point de liqueurs fortes; enfin tout ce qui échauffe, tout ce qui est capable de mettre le sang en fermentation ou de l'aigrir, leur doit être fourni le plus sobrement.

Nvj

CHAPITRE IV.

DU BAIN, CONSIDÉRÉ RELATIVEMENT AUX ENFANS.

ARTICLE PREMIER.

*Le Bain d'eau froide très-utile , même dans
l'Enfance.*

CHEZ les Sauvages & même chez des peuples où l'on veut élever les enfans d'une manière qui les rende peu sensibles à l'intempérie des saisons , si-tôt qu'un enfant a vu le jour , on le plonge dans l'eau froide , suivant les lieux , dans une rivière ou dans la mer. C'est la première leçon de patience qu'il doit recevoir journellement le reste de sa vie , pour se durcir le corps au froid & à la fatigue , & qui tournée en habitude deviendra un plaisir pour lui.

On se contente en France de laver l'enfant avec du vin tiède, pour le nettoyer des impuretés dont il est couvert en naissant. Mais comme si le François ne devoit pas se durcir contre le mal, on ne réitere plus ou presque plus ce lavage qu'on ne croit sans doute nécessaire que dans ce premier moment. Cependant il seroit à souhaiter qu'on eût soin de continuer l'usage de cette méthode, non pas avec du vin, mais avec de l'eau pure, d'abord un peu dégourdie, pour la rendre plus analogue au foible tempérament de l'enfant, & qu'on passât ensuite par degrés & insensiblement à l'eau froide dans laquelle il conviendrait de le baigner tous les jours, jusqu'à ce qu'en ayant pris l'habitude, il fût parvenu à la trouver aussi supportable, que le milieu dans lequel nous respirons. Locke vouloit qu'on lavât tous les jours les pieds des enfans dans l'eau froide, & que leurs souliers fussent si minces qu'ils pussent prendre l'eau si-tôt qu'ils y tremperoiert ; pour moi je crois qu'il seroit encore plus convenable de leur baigner

tout le corps dans l'eau froide, même en hiver (a).

(a) Tout ce que je dis ici sur les lotions d'eau froide dès la naissance des enfans, sur la salubrité des bains froids, &c. étoit déjà, en grande partie, consigné dans l'*Ami des jeunes Gens*, ouvrage de ma jeunesse, donné au Public il y a plus de dix ans, & qui, quoiqu'imparfait, n'a pas laissé d'en être assez bien accueilli & d'avoir plusieurs éditions; parce que les principes d'éducation que j'y exposois, étoient fondés en raison & en expérience, & que dans ces sortes d'ouvrages le fond doit faire excuser la maniere. Pour donner plus de force à mon sentiment sur les bains froids, je m'appuyois de l'opinion & de l'exemple des Anciens, & des nouvelles expériences rapportées dans les écrits des Modernes. De nouveaux témoignages peuvent donner aujourd'hui plus de poids à mes assertions. Parmi un assez grand nombre que je pourrois joindre à ce Chapitre, je me contente d'en choisir un, déjà particulièrement connu en Picardie, & consigné dans les affiches de cette Province; on ne sera pas fâché de voir en détail la preuve d'un fait qui intéresse si fort l'humanité. M. de Fourcroy, Conseiller au Bailliage de Clermont en Beauvoisis, qui a fait la plus heureuse épreuve du soin d'élever ses enfans suivant cette méthode, s'exprime ainsi

ARTICLE II.

*Courte digression à propos des Bains froids.
sur les sentimens de l'Auteur
d'Emile.*

CE sentiment sur les bains froids, que bien des gens ont improuvé dans d'autres

dans une Lettre à M. le M.....

Lettre de M. de Fourcroy.

Monfieur, votre respectable Epouſe, ainſi que la mienne, & comme le doit faire toute bonne mere, a nourri ſes enfans avec ſuccès. Ils vous ont paru vigoureux ; malgré cela lorſque vous avez vu mon fils ainé, vous avez été, dites-vous, étonné de ſa vigueur, de ſa ſoupleſſe, de ſa légèreté, de ſa gaieté. Sur ce qu'on vous a dit en général de la maniere dont il a été élevé, vous convenez qu'elle ne reſſemble nullement à celle dont vous vous êtes ſervi, qu'elle y eſt même diamétralement oppoſée, & qu'enfin vous ne pouvez comprendre comment j'ai oſé mettre au haſard la vie de mon fils, qui pour lors étoit unique, en

livres d'éducation, ne trouvera pas sans doute plus d'indulgence auprès d'eux dans

m'écartant si fort de l'usage ordinaire & des préjugés reçus dans l'éducation physique; cependant, comme vous l'avez trouvé infiniment supérieur aux enfans de son âge, vous desirez que je vous fasse part de la méthode que j'ai suivie, & des motifs qui m'ont déterminé à la mettre en pratique. Le desir.... de contribuer, peut-être par mon exemple, à régénérer en France une partie de l'espèce humaine abâtardie par le luxe & la mollesse, suffiroit pour m'engager à vous satisfaire.... Dès que l'enfant est né on lui lave la tête, à l'exception de l'endroit qui s'appelle la fontaine ou fontanelle, & successivement tout le corps jusqu'au bout des pieds, avec un tiers de vin & deux tiers d'eau mêlés ensemble & un peu dégourdis. On lui couvre la tête d'un béguin & d'un bonnet de basin bien léger. L'habillement consiste en une chemise & une brassière de futaine, avec une couche & un lange aussi de futaine, qui l'enveloppent sans le serrer, & sont attachés avec une épingle sous l'aisselle. On le couche à plat, tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, dans une corbeille garnie d'une paillasse de menue paille d'avoine ou de bled. Aussi-tôt qu'il est habillé on lui fait prendre, à plusieurs reprises, environ plein une tasse à café

et Ouvrage. Eh quoi ! me diront-ils peut-être, vous adoptez les paradoxes de l'Au-

d'eau miellée légèrement tiède , & quatre à cinq heures après une once de syrop de chicorée composée de rhubarbe , mêlée avec une égale quantité d'eau , qu'on lui fait avaler en trois ou quatre fois. Au bout de douze heures de sa naissance , la mere lui présente le sein & en fait de même toutes les deux ou trois heures , suivant le besoin qu'elle a de se débarrasser de son lait ; car il est essentiel de ne pas le laisser séjourner trop long-temps dans les mamelles ; il en résulteroit des accidens qui effrayent la plupart des meres & leur font craindre de nourrir leurs enfans..... Aussi-tôt qu'on s'apperçoit que l'enfant est sale , on le change avec du linge froid , mais bien sec , & on a grand soin de jeter dans l'eau , sans différer , les couches qu'on lui a ôtées. C'est une précaution à prendre pour toujours..... Le lendemain de la naissance de l'enfant , on le lave avec de l'eau froide , soit de riviere ou de fontaine. Celle de puits peut servir , pourvu qu'elle soit tirée de quelques heures , sur-tout l'été. On met l'enfant tout nud. On suit pour ce lavage la même regle que le premier jour , en commençant par la tête , le derriere des oreilles , &c. & successivement toutes les parties du corps jusqu'au bout des pieds. Le plus commode est de se servir d'une

teur d'Emile ? De pareilles nouveautés ne sont recommandables que par leur bizarre-

éponge pour cette opération ; on peut cependant faire usage d'un morceau de vieux linge. Le meilleur temps est le matin avant de donner à tetter. Toutes les fois que l'enfant est mouillé, il faut le changer avec du linge froid & bien sec, & lorsqu'il est sale, on lui passe l'éponge mouillée pour le dégraisser avant de le changer. Si on s'apperçoit qu'il se coupe ou s'écorche en quelque endroit, on y fait couler de l'eau fraîche chaque fois qu'on le change, ce qui suffit pour raffermir la peau & le guérir promptement. J'ai éprouvé, & j'éprouve encore tous les jours, que les enfans paroissent sensibles aux avantages de ce lavage froid. Dès le quatrième jour au plus tard, ils le souffrent sans crier, ils s'y prêtent même avec une sorte de plaisir qu'il est aisé de remarquer. Il faut continuer à laver exactement l'enfant tous les jours, quelque temps qu'il fasse, sans jamais faire tiédir l'eau, ni même la dégourdir, & il n'y sera pas plus sensible au mois de Janvier qu'au mois de Juillet. Un très-bon usage est aussi de lui brosser la tête après qu'elle est lavée, avec une brosse de chiendent, aussi-tôt qu'on s'apperçoit qu'il y vient de la crasse, ce que les Nourrices appellent le chapeau. Mais on doit défendre en même-temps l'enfant de la trop

rie. Vous voulez donc faire périr ces innocentes créatures; un tel usage n'est guère

grande chaleur, avec le même soin qu'on apporte ordinairement à le préserver du froid. L'expérience m'a appris que ce qu'on peut faire de mieux est de ne rien augmenter l'hiver au vêtement que j'ai décrit, soit pour le jour, soit pour la nuit; de tenir les enfans au grand air dès le lendemain de leur naissance, & le plus qu'il est possible en tout temps, quand il ne fait pas de pluie ou de brouillard, sur-tout de se bien garder de les chauffer, quelque froid qu'on leur trouve aux pieds & aux mains, & d'éviter de les tenir dans des appartemens trop chauds, tant le jour que la nuit..... Tous les Habitans de cette Ville & des environs connoissent mon fils, ne le voyent pas sans admiration, & savent de quelle façon je l'ai élevé. Quelques-uns sont venus chez moi par curiosité pour le voir & s'informer si ce qu'on leur en avoit dit étoit vrai. Je leur ai donné à cet égard toute satisfaction, j'ai même guéri quelques enfans qui tomboient en chartre, en les faisant laver à l'eau froide pendant une quinzaine de jours... *M. Filley*, Ingénieur ordinaire du Roi à Calais, sur le seul rapport qu'on lui a fait de la vigueur de mon fils, a voulu que le sien fût élevé suivant les mêmes principes, & a réussi comme moi..... Les gens

propre qu'à leur donner la mort. Le moyen qu'ils y pussent résister ?

aîsés, qui ne veulent rien épargner pour procurer à leurs enfans tout le bien-être dont ils sont susceptibles, pourront, comme moi, faire faire un charriot à quatre roues, sur lequel se pose la corbeille de l'enfant pour le promener; c'est un exercice excellent & qui les fortifie considérablement; cette situation est bien plus commode, ils s'échauffent beaucoup moins que lorsqu'on les tient dans les bras. J'en ai fait usage pour les miens dès le huitième jour de leur naissance, & au bout de quinze, trois ou quatre heures de cette promenade, même sur le pavé, loin de les incommoder, sembloient leur faire autant de plaisir que de bien. On peut aussi avoir pour la chambre des trémoussoirs de différentes especes, qui font le même effet; mais le mouvement lent & doux du berceau leur est certainement contraire, & on doit absolument empêcher qu'ils soient bercés. Pour ce qui est de la nourriture, le lait de la mere est le meilleur que l'enfant puisse prendre, & il ne convient pas d'y en joindre aucun autre tant qu'elle suffit; ce qui peut aller jusqu'au sixième mois ou environ. Ma femme a eu son premier enfant à trente-huit ans; elle est fort petite, elle a l'air très-délicat.... elle a nourri son enfant près de six mois uniquement

De grace ne foyez pas si prompts à nous blâmer , censeurs rigides , qui taxez

de son lait , sans en être fatiguée. Elle ne donne pas le sein plus souvent que toutes les deux heures & demie ou trois heures le jour , & seulement une fois dans la nuit , dès que son lait ne l'incommode plus. Si-tôt que son enfant commence à manger , elle le sevre de nuit. Son genre de vie n'a rien de particulier ni de gênant ; elle mange sur-tout beaucoup de légumes , avec de la salade ou du fruit , suivant la saison , se privant uniquement de ce qui est âcre ou salé. A quelque âge que l'enfant ait besoin de manger , on commence par lui donner de la panade à l'eau & bien cuite avec un peu de sel , sans beurre ni graisse , ou de la bouillie faite de mie de pain délayée avec du lait , comme on fait la farine , où on met un grain de sel. Nous nous servons de crème de riz bien cuite , de gruau , d'orge & d'avoine cuits au lait , & préférons ces alimens à la soupe grasse , que nous ne regardons pas comme fort saine pour les enfans du premier âge , c'est-à-dire , tant qu'ils ne marchent pas seuls. La boisson doit être de l'eau pure , la meilleure & la plus légère qu'on peut avoir. . . . Si je ne suis pas partisan de la bonne soupe grasse , je le suis encore moins de la viande , dont je crois l'usage pernicieux aux enfans , jusqu'à

de faux tout ce qui s'éloigne de votre maniere de penser. Je recommande , ainsi

ce qu'ils puissent faire par eux-mêmes un exercice violent qui les mette en état de la digérer. Si vous les observez , vous reconnoîtrez qu'ils ne mâchent presque pas , & ne font qu'avaler..... Ayant passé plusieurs années en Amérique , j'ai vu que les naturels du pays n'emmaillotoient pas leurs enfans , ne leur donnoient jamais de corps & les baignoient souvent dans l'eau froide ; qu'ils étoient tous , hommes & femmes , très-bien faits , d'une souplesse & d'une agilité surprenante , & que rien n'étoit plus rare que d'y trouver un bossu. Je pris dès-lors mon parti de proscrire de chez moi les maillots , qui n'ont été imaginés que pour la commodité des Nourrices , & qui sont aujourd'hui généralement reconnus pour pernicieux. Je crois pourtant être le premier qui ait découvert qu'ils sont la seule cause de la rupture des enfans du premier âge. En examinant les miens , qui jouissent dans leur corbeille d'une pleine liberté , je me suis apperçu qu'ils n'y étoient jamais étendus de toute leur longueur ; mais que dès qu'ils souffroient , ils rapprochoient encore leurs genoux de leur ventre , plioient les jambes , portoient les talons vers les cuisses , & prenoient à peu près la même situation qu'ils avoient dans le sein de leur

que l'Auteur d'Emile , les bains froids comme propres à fortifier le corps dans

mere. J'ai pensé que la Nature , qui ne fait rien sans dessein , leur faisoit prendre cette situation pour boucher l'anneau lorsqu'ils font des efforts en criant , & empêcher que l'intestin ne pût s'y faire jour pour tomber dans les bourses. Je me suis en même-temps rappelé que les descentes , si communes en France chez les enfans mâles , sont une maladie inconnue parmi eux en Amérique ; ce qui me fit soupçonner que les maillots pouvoient bien en être chez nous la cause immédiate. Comme je cherchois à m'instruire , je fis démailloter plusieurs enfans , & je les vis tous prendre la même situation raccourcie dès qu'ils étoient en liberté , & qu'ils ressentoient quelques douleurs vives. Observant ensuite avec attention la position qu'on leur donnoit en les habillant , je vis qu'il étoit absolument contraire au vœu de la Nature qu'ils fussent ainsi allongés de force. Je reconnus que les deux rangs de bandes qu'on leur appliquoit l'un sur l'autre , comprimoient violemment toutes les parties du bas-ventre & de l'estomac , & les empêchoient de se dilater lors des cris de l'enfant ; qu'il étoit donc alors nécessaire que les intestins portassent tous leurs efforts sur l'anneau , & qu'ils s'y faisoient jour d'autant plus facilement , que cette partie étoit la

l'âge tendre , parce que la raison & l'expérience en font sentir l'utilité : mais pensez-

seule qui ne fût pas comprimée : un grand nombre d'observations m'ont confirmé dans cette opinion , & ont changé en certitude le soupçon que j'avois que les maillots étoient la cause de la rupture des enfans : les corps pourroient bien aussi y contribuer quelquefois ; mais comme ils ont assez d'autres inconvéniens sans celui-là , & que d'ailleurs les plus belles tailles se trouvent communément dans les pays où ils sont inconnus , c'en est plus qu'il ne faut , ce me semble , pour que les gens sensés n'y assujettissent pas leurs enfans.

L'hiver de 1768 fut le plus rigoureux qu'on eût vu depuis 1709. Soutenus par la confiance due aux expériences d'un si grand Maître (M. Tissot , d'après lequel on a suivi cette méthode) , nous lavâmes mon fils régulièrement tous les jours avec de l'eau qui geloit au bout de nos doigts , sans qu'il en sourcillât ; on le promena de même sur son charriot très-exactement , quoique la terre fût couverte de neige & qu'il ne fût pas plus vêtu qu'au mois d'Août. On eut soin de le tenir toujours très-loin du feu & de le changer avec du linge froid ; ce qui faisoit frémir non-seulement ceux qui le voyoient , mais encore ceux qui en entendoient parler. La prédiction de M. Tissot a été

vous

vous que ce qu'il y a de louable dans cet Auteur ne puisse être approuvé chez lui, comme chez les autres ?

Il y a dans ses écrits, il est vrai, des assertions peu solides, des choses hasardées, il pose des principes faux & quelquefois dangereux. Mais combien de choses excellentes n'y trouve-t-on pas en même temps ? Quelle éloquence & quelle force il donne à la raison & à la vérité, lorsqu'il combat pour elles ! & qu'il est à regretter, que l'ardeur brûlante de ses expressions & la magie de son style, qui porte l'enthousias-

accomplie en son entier ; les plus heureux succès ont couronné notre docilité par ses conseils. Mon fils n'a pas été enrhumé depuis qu'il est au monde ; il s'est fortifié pendant ce rude hiver, au point qu'il marchoit seul à dix mois, & qu'à treize il étoit net de nuit & de jour. Il a cependant été tardif à pousser ses dents, c'est-à-dire, qu'il n'a eu la première qu'à onze mois ; mais, ce qui est peut-être un phénomène unique, à deux ans il avoit vingt-quatre dents, & il en a actuellement vingt-six, quoique des circonstances aient obligé la mère de le sevrer à un an &c.

Tome I.

O

me dans les ames vives & sensibles , en interdise par cela même la lecture aux jeunes gens trop faciles. Séduits une fois par les charmes de son éloction , & emportés par la rapidité de ses mouvemens , ils ne sauroient plus distinguer le bon du mauvais. Ils embrasseroient également la vérité brillante par les jours qu'il lui donne , & l'erreur cachée sous le voile de la bonne foi.

Je cède ici à l'occasion de dire en peu de mots ce que je pense de ses ouvrages ; d'ailleurs , je ne prétends être ni le censeur , ni l'apologiste de cet homme célèbre qui mérite des ménagemens jusques dans ses écarts ; & si ses amis ne louent point mon impartiale sincérité , ses ennemis ne doivent pas me blâmer de l'avoir imité en plus d'un endroit. La raison & la vérité sont le bien commun des hommes. Je m'en suis servi d'après lui sans scrupule , comme il n'a pas dédaigné de s'en servir d'après ceux qui avoient déjà traité le même sujet. Au reste ce que je dis sur le bain des enfans , n'est point une idée que je lui doive & qui

lui soit particuliere , d'autres en avoient recommandé l'usage , bien des siècles avant lui.

ARTICLE III.

C'est une erreur de croire le Bain froid nuisible aux Enfans.

C'EST une erreur de croire le bain d'eau froide dangereux pour les enfans. Loin qu'il puisse leur être nuisible , on fait par expérience qu'il durcit contre la fatigue & fortifie contre le mal ; l'air chaud les affoiblit au contraire , leur donne la fièvre & quelquefois les fait périr. Le froid en resserrant les fibres , augmente leur ressort , facilite leur jeu , rend le mouvement du sang plus rapide , & la chaleur intérieure plus grande ; & comme il resserre les pores , cette chaleur se porte sans cesse de la surface au milieu ; au lieu que le chaud qui ouvre les pores & allonge les fibres , diminue le feu intérieur , non-seulement en diminuant le mouvement du sang , mais

O ij

en lui faisant un passage par toutes les parties du corps. Alors la chaleur va du centre à la circonférence & produit la langueur , l'engourdissement , les maladies ; effets ordinaires & funestes des saisons brûlantes & que le froid seul peut arrêter,

A R T I C L E IV.

La salubrité des Bains froids prouvée par l'exemple des Anciens & des peuples du Nord.

LES anciens persuadés de la salubrité des bains froids étoient dans l'habitude fréquente de les prendre. Sénèque assure qu'il s'en servoit en hiver , quoique dans un âge avancé , & qui fait un peu l'Histoire Romaine , n'ignore pas que le Médecin Musa guérit Auguste de l'éthisie par l'usage de ces bains. En général ils y étoient si bien accoutumés , même à passer d'une étuve dans l'eau glacée , qu'on ne doit pas s'étonner s'ils enduroient patiemment le vent & les orages , le froid & le chaud,

Cet usage les rendoit si propres à soutenir la fatigue , qu'un soldat en campagne n'eût osé , sans passer pour un lâche , se mettre sous le couvert d'une maison pour se parer de la pluie ou des injures de l'air (a).

Si cet usage étoit contraire à la santé , on ne verroit pas dans le Nord de l'Allemagne , en Pologne & en Russie , tant de monde , & sur-tout les Juifs , se plonger , hommes , femmes , enfans , dans les rivières de ces froides contrées en toutes saisons. Quel motif les engageroit à en prendre l'habitude & à la conserver , si le bain froid pouvoit leur être nuisible en la moindre chose , s'ils n'y trouvoient pas même un certain plaisir ? On fait que les Irlan-

(a) Philippe informé qu'il y avoit à l'armée un Tarentin , homme de grande considération , qui se servoit de bain chaud , lui ôta le commandement qu'il lui avoit confié , & lui dit : « il me semble que tu ignores les usages des Macédoniens , parmi lesquels une femme même qui vient d'accoucher , ne se lave pas d'eau chaude ». *Les rusés de guerre de Polyen , liv. IV.*

dois plongent en tout tems leurs enfans dans l'eau froide. Cependant les Irlandois, d'ailleurs moins sensibles au froid que nous, n'ont point une santé moins ferme, ni la vie plus courte. Les Ecoissois qui baignent aussi les leurs au fort de l'hiver, ne trouvent pas que l'eau mêlée de glaçons, porte quelqu'atteinte à leur constitution vigoureuse, & si nous ne savions déjà qu'ils sont les plus robustes & les meilleurs soldats des troupes Angloises, ce que les montagnards Ecoissois ont fait dans la dernière guerre, pourroit nous empêcher d'en douter.

Qu'on suive donc exactement cet usage; si on veut endurcir de bonne heure le corps des enfans, leur donner de la force & les rendre insensibles à l'intempérie des saisons. Quand il en sera tems, on pourra leur apprendre aussi par degrés, à supporter l'ardeur accablante des jours les plus chauds, afin que quelque tems qu'il fasse, en quelque lieu qu'ils se trouvent, ils puissent souffrir sans peine l'extrême rigueur du froid, ou l'ardeur excessive du soleil,

vivre s'il faut , dans les neiges de la nouvelle Zemble & dans les sables brûlans du Zaara.

Je crois entendre d'ici ces meres , dont l'aveugle tendresse leur fait une idole de leurs enfans , qui croient les soustraire aux loix de la nature , en leur épargnant autant qu'elles peuvent , l'atteinte des moindres maux. Pensez-vous , diroient-elles , qu'ils ne souffriront pas assez tôt , & que ce soit une bonne précaution de leur donner du mal pour les y accoutumer ? Ne vaudroit-il pas mieux les empêcher de le connoître ?

Meres cruelles ! plus nuisibles à vos enfans que les parens les plus dénaturés ne le sont aux leurs , ne les rendez-vous pas plus sensibles , par les soins que vous prenez de les dérober à ces douleurs passageres , n'ouvrez-vous pas leur cœur , n'exposez-vous pas leur corps tout entier à tous les maux qui assiegent les humains ? ne les sentiront-ils pas d'autant plus vivement , qu'ils y sont moins préparés par la mollesse où vous les plongez ? Ce n'est

O iv

pas les défendre de la peine , c'est les disposer au contraire à en sentir tout le poids. Apprenez à vos enfans , croyez-moi , à supporter également les biens & les maux dont cette vie est semée. Qu'ils soient tels que les revers de la fortune ne puissent point les étonner. Préparez-les d'avance à tous les accidens que le hasard peut faire naître par la mobilité des choses & par la chaîne des événemens ; & puisqu'ils sont nés pour être hommes , & que vous ne pouvez les dérober à la mort , apprenez-leur à vivre en hommes dans tous les états , & à mourir avec constance (a).

(a) C'est la mort , autant que la vie , qui distingue les hommes ; c'est elle qui couronne leurs œuvres & met le sceau à leur réputation. On demandoit à Epaminondas lequel il estimoit le plus de Chabrias , d'Hypocrate ou de lui-même. Il répondit : avant de résoudre cette question , il faut nous voir mourir tous trois.

Un homme , possesseur d'une grande ame , vit exempt de reproche & méprise la mort. Parmi les exemples que nous avons de cette vérité , on peut rapporter celui-ci. L'Empereur Vespasien fit

Fortifiez-les donc de bonne heure , rendez-les aussi robustes & aussi bien faits qu'il dépend de vous , en attendant que vous puissiez former leur ame & lui donner cette noblesse & cette vigueur qui sont le germe des grandes actions & le ressort des grandes choses.

dire à Priscus , Sénateur Romain , de ne point se trouver au Sénat , ou s'il s'y trouvoit , de ne pas donner son avis. Celui-ci répondit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver , & d'y opiner ouvertement d'après les décisions de sa conscience ; mais cette fermeté qui aigrissoit l'Empereur , l'ayant porté à le menacer de mort s'il avoit la hardiesse de parler : Vous ai-je dit jamais que j'étois immortel , repliqua-t-il ? Vous ferez ce que vous voudrez , & moi ce que je devrai.



CHAPITRE V.

ATTENTIONS PARTICULIERES QUE DEMANDE L'ENFANCE.

ARTICLE PREMIER.

L'Enfant couché doit avoir le jour en face.

DÈS qu'un enfant est capable d'une sensation affective, la vue de certains objets, & sur-tout celle de la lumière attire ses regards ; il la cherche, il tourne les yeux vers elle, pour être mieux frappé de ses rayons. S'il est couché & que le jour lui vienne de côté, il faut avoir l'attention de le tourner vers le jour, afin qu'il puisse l'avoir en face & qu'il le regarde sans peine ; car sans cette précaution, les efforts qu'il fait, la tension forcée & uniforme où il tient les muscles de l'œil, peuvent lui rendre le regard louche & la vue de travers.

C'est cette affection à la lumière qui le frappant plus vivement que tout autre objet, commence à lui faire haïr l'obscurité. Il s'afflige de s'y trouver, il pleure, il crie; mais on doit bien se garder d'adhérer chaque fois à sa volonté. Il faut qu'il s'accoutume insensiblement à demeurer dans les ténèbres comme à la lumière du jour.

A R T I C L E II.

On doit s'empressez de soulager l'Enfant qui pleure, si cela est possible, sinon il faut le laisser pleurer sans plus s'inquiéter.

LES cris & les pleurs sont les premiers signes qu'un enfant peut donner de ses douleurs & de ses peines. Qu'il veuille du mouvement ou du repos, qu'il trouve de la résistance à satisfaire ses besoins, qu'il éprouve de la contrainte, qu'il endure le moindre mal, il a recours à son langage ordinaire, il pleure. Si on peut le soulager & qu'on en connoisse le moyen, il faut l'employer au plutôt; mais si on ne

O vj

fait trouver ce qui l'afflige , qu'on ne puisse y porter de remède , il n'y a d'autre parti à prendre qu'à le laisser crier. L'empressement & l'inquiétude seroient alors au moins inutiles , s'ils n'étoient pas même nuisibles. Nous ne devons jamais trop surveiller la nature , ni prétendre toujours l'aider. S'il est souvent nécessaire d'observer ce qu'elle demande , pour la satisfaire , il est bon quelquefois d'avoir en elle plus de confiance , & de s'en rapporter à sa force & à ses intentions.

ARTICLE III.

Les Enfans sont susceptibles de passions dès qu'ils ont de la connoissance ; précautions qu'on doit prendre à cet égard.

D'ORDINAIRE , on berce un enfant ou on le flatte pour l'appaiser ; quelquefois on le menace ou on le frappe pour le faire taire , & l'on commence de la sorte & sans s'en douter , à le rendre impérieux ou servile. Gardez-vous bien de tenir cette

conduite à l'égard de vos enfans ; qu'ils apprennent par l'usage & l'expérience de tous les jours, que vous accordez tout à leurs besoins, & jamais rien à leurs fantaisies.

Mal à propos me diroit-on qu'un enfant ne peut à cet âge , faire la moindre attention à la maniere dont on se comporte autour de lui ; puisqu'il entend à peine, qu'il ne peut parler , ni marcher , ni pour ainsi dire, se mouvoir que machinalement ; car c'est à cet âge que les passions commencent à entrer dans ces tendres ames , qu'elles s'y impriment par l'habitude d'une telle maniere, qu'il est ensuite bien difficile, je ne dis pas de les éteindre , mais de les tourner au bien. Il y a des personnes assez mal avisées pour les contrarier sans raison , qui les agacent, les impatientent, les irritent, & les rendent ainsi sujets au dépit & à l'emportement. D'autres chantent pour leur complaire, les flattent sans cesse, leur obéissent en tout. Les uns en font des mutins & des opiniâtres , les autres des

orgueilleux & des tyrans. Cette façon d'agir est plus funeste pour eux que les intempéries de la saison la plus rude (a).

Voilà comme on verse de bonne heure, dans leurs jeunes cœurs ; les plus cruelles habitudes. Qu'on se plaigne ensuite de les trouver remplis de fantaisies, de ridicules & de vices, vous devez sentir si l'on a bonne grace de se plaindre.

On ne croit pas communément les enfans à la mamelle susceptibles de passions : cependant leur physionomie montre déjà combien leur cœur a de sensibilité ; ses changemens rapides dénotent tantôt la joie ou la douleur, tantôt le désir ou la crainte. Telle est l'expression de leurs sensations différentes, auxquelles on ne se

(a) Une éducation efféminée rend à coup sûr les enfans chagrins, colères, & toujours prêts à s'emporter pour les moindres sujets : au contraire, une éducation contrainte qui les tient dans un dur esclavage, n'est bonne qu'à leur inspirer des sentimens de bassesse, de lâcheté, de misanthropie, & qu'à en faire des hommes d'un commerce très-difficile. *Platon, liv. VII des Loix.*

trompera jamais pour peu qu'on soit attentif.

Souvent leurs passions viennent aussi, de ce que leurs nourrices ou ceux qui les environnent, accordent enfin à l'importunité de leurs pleurs, ce qu'ils leur avoient d'abord refusé. C'est une leçon pour les enfans, de pleurer une autre fois jusqu'à ce qu'ils aient obtenu l'objet de leurs fantaisies. Ainsi toujours obéis, la moindre résistance les irrite, & occasionne ces longs pleurs (a) qui étourdissent tous ceux qui sont autour d'eux.

(a) Tous les animaux, au moment de leur naissance, font usage de la voix pour crier; ce qui est vrai sur-tout à l'égard de l'homme qui, non content de crier, mêle encore des larmes à ses cris..... Alors les Nourrices essayent, en présentant diverses choses à l'enfant, de deviner ce qu'il veut. Lorsqu'il s'apaise & se tait à la vue de quelque objet, elles concluent qu'elles ont bien fait de le lui présenter : c'est le contraire s'il continue à pleurer & à crier : or ces cris & ces pleurs dont l'enfant se sert comme de signes pour faire connoître ce qu'il aime & ce qu'il hait, font

Voulez-vous y remédier ? ne paroissez leur refuser vous-même que le moins qu'il est possible ; mais quand vous ferez contraint de refuser , que ce soit irrévocablement. Le plus sûr & le plus avantageux seroit de faire trouver la résistance dans la chose même & non dans la volonté de ceux dont ils sont gouvernés. Voici comme l'Auteur d'Emile s'en explique :

« Quand l'enfant tend la main avec
» effort, sans rien dire , il croit atteindre
» à l'objet, parce qu'il n'en estime pas la
» distance, il est dans l'erreur ; mais quand
» il se plaint & crie en tendant la main ,
» alors il ne s'abuse plus sur la distance ,
» il commande à l'objet de s'approcher ,
» ou à vous de le lui apporter. Dans le pre-
» mier cas , portez-le à l'objet lentement
» & à petit pas ; dans le second , ne faites

des signes de fort mauvais augure. Cette attention à flatter le goût des enfans est la chose du monde la plus propre à les corrompre , & d'autant plus efficacement qu'on s'y prendra de meilleure heure. *Platon , liv. VII des Loix.*

» pas seulement semblant de l'entendre ;
 » plus il criera , moins vous devez l'écou-
 » ter ; il importe de l'accoutumer de bonne
 » heure à ne pas commander aux hommes
 » parce qu'ils ne doivent pas lui obéir ; ni aux
 » choses puisqu'elles ne l'entendent pas ».

Que les meres trop complaisantes apprennent donc qu'il ne faut pas toujours écouter les enfans , & celles qui craignent de leur donner trop d'empire , qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne pas les contrarier , dans ce que le besoin ou la nature nous demande par leur voix. Il faut leur accorder sans doute ce qui leur est nécessaire , mais il est très-important de ne pas leur laisser prendre l'idée de domination , avec laquelle ils se familiarisent d'autant plus facilement , qu'ils sont plus accoutumés à se faire obéir par un simple geste , par des cris ou par quelques mots. L'amour-propre fortifiant cette inclination à proportion qu'ils grandissent , en fait une habitude d'autant plus difficile à arracher , que les racines en sont plus fortes & plus profondes.

ARTICLE IV.

La liberté nécessaire à l'Enfant prohibe toute habitude gênante.

LAISSEZ aux enfans la liberté de faire usage de leurs forces dès qu'ils pourront s'en servir, s'ils ne peuvent point en abuser. Accordez-leur tout ce qui peut leur être nécessaire, je dis absolument nécessaire : pour cet effet étudiez leur langage pour distinguer dans cet âge qui ne fait pas dissimuler, si ce qu'ils demandent l'est ou ne l'est pas. Prévenez même s'il se peut leurs cris & leurs larmes, en prévenant leurs besoins : laissez-les néanmoins se procurer par eux-mêmes ce qui leur manque, dès qu'ils le pourront sans danger, afin qu'ils apprennent en se fortifiant, à moins compter sur les autres que sur eux-mêmes.

Pour les dérober aux mauvaises habitudes, ne leur en faites prendre aucune, ni gênante, ni contraire; qu'on les porte indifféremment sur les deux bras; que lors-

qu'ils pourront prendre quelque chose , on le leur donne sans distinction à tenir de chaque main. Rien n'est plus bizarre que la condamnation que nous avons portée arbitrairement en France contre un de nos bras (a) pour la plupart de nos usages , en le privant ainsi de la force que nous pouvons lui donner (b). Le bras le plus

(a) Il faut être élevé dans nos manières pour ne pas s'étonner souvent de leur bizarrerie. L'habitude que nous avons , par exemple , de n'employer à table que la main droite pour porter les morceaux à la bouche , n'est pas moins incommode que ridicule. Ailleurs la fourchette est toujours du district de la main gauche , elle assujettit sur l'assiette les gros morceaux , pour donner à la droite la facilité de les dépecer ; & sans passer à celle-ci , elle va & vient naturellement de l'assiette à la bouche sans changer de position ; mais en France un homme qui mange à table fait continuellement l'exercice avec la fourchette , en la tenant tantôt de la main gauche quand il coupe , & tantôt de la main droite quand il mange.

(b) Platon loue les ambidextres qui emploient sans choix les deux bras , & nous apprend que les

exercé, attirant une plus grande quantité de lymphe & d'esprits animaux, les liqueurs y circulant avec plus d'aisance, il devient plus gros & plus nerveux, le tact en est plus fin; mais c'est aux dépens de l'autre qu'on l'enrichit, car la supériorité de force & de dextérité qu'il acquiert sur l'autre, occasionne toujours l'inaptitude & la faiblesse du moins exercé.

Que l'heure du coucher des enfans; ainsi que celle de dormir, de tetter, soit souvent changée; qu'on les accoutume aux ténèbres & à être seuls, afin que dégagés autant qu'il sera possible du joug des habitudes pernicieuses & embarrassantes, ils jouissent le reste de leur vie d'une plus grande liberté.

Loix des Scythes les obligeoient à se servir indifféremment des deux mains.

Nous lisons dans le Livre des Juges, que les sept cens braves de Gabaa, dont ce Livre nous fait si particulièrement l'éloge, combattoient aussi bien de la main gauche que de la droite, & que comme gauchers ils étoient si habiles frondeurs, qu'ils auroient tiré sur un cheveu sans manquer.

ARTICLE V.

On doit porter la plus grande attention à préserver les Enfans de la crainte.

C E que je demande instamment par la conviction où je suis de son importance, c'est qu'on fasse usage de tous les moyens pour préserver les enfans de la crainte, & qu'on les familiarise pour cela de bonne heure avec tous les objets même les plus hideux. J'ai vu des exemples terribles des effets de la crainte sur ces jeunes cerveaux. J'en ai connu, de qui la vue a demeuré égarée tout le reste de leur vie, d'autres qui ont été estropiés, par la violente contraction des muscles. Le genre nerveux trop fortement ébranlé, peut leur donner des convulsions suivies d'un tremblement perpétuel dans les membres, qui leur occasionne l'épilepsie; on en a vu mourir subitement. Le moindre accident qui puisse leur arriver, c'est que l'objet qui les épouvante, porte le même effroi dans leur

ame , toutes les fois qu'il s'offre à leurs regards , quoique devenus grands & qu'ils sentent tout le ridicule de leur frayeur (a).

Qu'on prémunisse donc les enfans avec

(a) Qui n'a pas été cent fois témoin de ces frayeurs cruelles dans l'enfance , ridicules ou pitoyables dans un âge plus avancé , & dont pourtant ceux qui y sont sujets ne peuvent se défaire , quoiqu'ils en connoissent le peu de fondement & qu'ils en soient tourmentés ? Sans parler des femmes , communément plus peureuses que nous , par le sentiment de leur débilité naturelle , & par conséquent plus excusables , combien d'hommes véritablement femmes à ce sujet , que la seule vue , je ne dirai pas d'un monstre , d'un animal terrible , mais d'un rat , d'une chauve-souris , d'une araignée , fait pâlir , frissonner & presque évanouir ? Combien d'autres à qui la nuit porte le deuil dans l'ame , qui n'osent aller seuls dans les ténèbres , parce que leur imagination troublée voit par-tout des revenans , des lutins , des vampires , & qui doivent toutes ces frayeurs aux impressions qu'ils ont reçues dans l'âge tendre , soit de l'aspect difforme & subit d'un animal quelconque , soit des menaces des Nourrices , soit des contes des Bonnes & des hommes qui leur ressemblent ?

l'attention la plus scrupuleuse contre ces craintes pusillanimes , & qu'à mesure qu'ils avanceront en âge , on les accoutume non-seulement à voir , mais à toucher même tous les objets , pour lesquels ils paroissent avoir le plus d'horreur.

Est-ce une écrevisse , une anguille , une grenouille , dont la forme & la laideur les frappent ? Il faut d'abord les leur montrer de loin ; ensuite de plus près , les toucher devant eux , afin de leur donner par cet exemple la hardiesse de les toucher eux-mêmes , & la force de se rassurer.

ARTICLE VI.

On ne doit point sevrer les Enfans avant qu'ils n'ayent un nombre de dents suffisant pour bien mâcher.

A PEINE les enfans ont-ils atteint dix mois , en certains lieux , qu'on les sevre , ou pour mieux dire qu'on les fait sevrer. Cette précipitation leur est très-préjudicia-

ble, ainsi que les sevrées. Une mere ne devroit se rapporter de ce soin qu'à elle-même; elle éviteroit bien des inconvéniens dont souvent elle ne se doute pas; & il seroit bien à souhaiter que dépouillant le préjugé, qui fait croire l'esprit des enfans qui tettent long-tems, moins intelligent que l'esprit de ceux qui ne tettent que peu de mois, on voulût bien ne les sevrer qu'à deux ans ou deux ans & demi, ou qu'on attendît du moins pour les faire passer à un changement de nourriture, que la nature les eût pourvus des molaires ou d'un nombre de dents suffisant pour la trituration des alimens plus substantiels. Un enfant nourri d'un bon lait, durant tout le tems que je demande pour lui, est ordinairement gros, membru, bien constitué. Ce sont des dispositions à devenir grand, sain & vigoureux, & on le sevre avec moins de peine qu'un autre qu'on n'a pas laissé tetter le tems nécessaire.



ARTICLE

ARTICLE VII.

*Pour qu'un Enfant s'énonce bien , il suffit
de bien parler devant lui.*

DÈS qu'un enfant commence à bégayer quelques mots , on ne doit pas montrer l'indiscret empressement de la plupart des meres, qui infatuées de leurs enfans & admirant d'avance l'esprit qu'ils doivent avoir , brûlent d'impatience de les entendre parler , font tout ce qu'elles peuvent pour accélérer en eux le don de la parole ; car outre qu'un enfant ainsi pressé , parle plus tard , & trompe ce grand empressement , c'est qu'il parle aussi plus mal & s'énonce d'une maniere plus confuse.

Laissez agir la nature , qui lui déliera les organes de la voix lorsqu'il en fera tems ; contentez-vous de bien articuler & de parler correctement devant lui ; vous verrez l'enfant se modeler d'une maniere insensible , sur ce qu'il entendra dire , & si on s'exprime bien & en bons termes en

Tome I.

P

lui parlant , il s'exprimera de même , & s'énoncera dans la suite avec autant de précision que de clarté par l'habitude qu'il en aura prise dans l'enfance.

Parvenu à cette époque il substituera la parole aux cris , qui étoient son langage ordinaire ; ses longs pleurs ne seront plus si fréquens. Ainsi en acquérant la faculté de se faire entendre d'une autre manière , il exposera ses besoins plus intelligiblement , il dira le mal qui l'afflige. C'est à vous à l'écouter & à le secourir , vous qui surveillez sa foiblesse ; ne vous y refusez jamais , quand vous le jugerez nécessaire , l'humanité vous le demande ; mais empressez-vous lentement , la prudence vous le prescrit.

ARTICLE VIII.

Précautions qu'il est bon de prendre lorsque l'Enfant commence à marcher.

DÈS que l'enfant aura l'usage de la parole , ou peu après qu'il commencera à parler , ses forces étant augmentées , il com-

mencera à se soutenir de lui-même & à marcher en se faisant un appui de tout ce qu'il trouvera à sa rencontre ; d'abord il suivra un banc , un rang de chaises , une table , un mur , &c. & sentant qu'il peut davantage , il essayera davantage.

Gardez-vous bien alors de l'interrompre , & de vous opposer aux desseins de la nature ; ne le pressez pas , mais ne l'arrêtez pas aussi ; ne vous imaginez pas qu'il va tomber d'abord , & s'il tombe , ne courez pas à lui avec tant d'empressement , ne montrez point de frayeur , ne jetez pas de cris ; car les enfans ne jugeant de rien que sur l'opinion des autres , il se trouvera peu sensible au mal qu'il se fera fait , s'il s'apperçoit que les autres n'en sont pas émus.

Si dans sa chute il se fait une bosse à la tête , s'il se frappe dans ses jeux , s'il saigne du nez par quelque coup , s'il s'est coupé avec quelqu'instrument tranchant , n'en témoignez pas de surprise , gardez autant qu'il vous sera possible votre sang froid. Quand le mal seroit plus considérable qu'il ne l'est d'ordinaire par de tels événemens ,

P ij

vosre émotion ne le guériroit pas ; mais vous le rassurerez à coup sûr par un air tranquille contre ses propres alarmes, l'air effrayé d'un pere, d'une mere, d'une gouvernante, rend les enfans craintifs & pusillanimes.

D'ailleurs , la bonne éducation devant toujours avoir pour but , de former des hommes & de les endurcir contre le mal , on ne sauroit de trop bonne heure leur donner du courage en les accoutumant à voir leur sang sans trouble & sans frayeur. L'homme est fait pour souffrir , il lui est donc nécessaire d'apprendre à connoître la douleur , de se familiariser avec elle , ainsi loin d'en éviter toutes les occasions à vosre fils dans cet âge tendre , s'il tombe , s'il se blesse , ne soyez pas fâché qu'il apprenne par ces épreuves légères ce qu'il apprendroit bien plus rigoureusement de la nécessité. Plus il est petit & foible , moins il y a de danger à craindre pour lui ; car les chûtes qu'il fera , les coups qu'il se donnera seront d'autant moins considérables , qu'il sera moins grand & moins robuste.

CHAPITRE VI.

DE L'OPINION RELATIVEMENT A L'ENFANCE.

ARTICLE PREMIER.

Influence de l'opinion sur les Enfants.

LES enfans , nous l'avons dit , ne savent juger des choses , que sur l'estime ou le mépris que les autres y attachent. C'est un de ces principes qu'il est bon d'examiner avec d'autant plus d'attention qu'il peut être regardé comme le pivot sur lequel tourne le reste de la vie.

L'opinion (a) qui régente l'univers ;

(a) Qui pourroit faire l'énumération & l'histoire des opinions fausses , bizarres , dangereuses qui occupent l'esprit des hommes ? Celui qui l'entreprendroit avec des connoissances suffisantes , seroit dans le cas de produire l'ouvrage le plus vaste , le plus varié , & le plus utile peut-être qu'on ait encore fait. En nous montrant ce que le mal a

forme d'ordinaire le cœur & la façon de penser de presque tous les hommes ; la

de sinistre & de terrible , on nous rappelleroit au bien ; car l'homme , quel qu'il soit , ne suit jamais le mal comme mal , il se méprend à l'apparence , l'ignorance , les faux calculs & l'opinion inconsiderée le trompent ; mais dès qu'il s'en aperçoit & qu'il en voit les suites funestes , il s'en détache , il les abandonne.

Graces aux mauvaises institutions , l'ignorance de l'homme , fortifiée par l'erreur , cause à l'humanité des maux incroyables. Sans cesse accrues l'une par l'autre , il n'est pas étonnant qu'elles nous dérobent la vérité , & qu'il soit si difficile de la découvrir à travers le dédale des opinions contraires qu'elles enfantent ; car la vérité est une , mais l'erreur & les opinions erronées sont innombrables & se glissent par-tout ; delà se forment ces préjugés dominans , & pour ainsi dire , indestructibles , préjugés d'enfance , de nation ; de sexe , d'état , de religion , de doctrine , qui s'emparent des têtes , qui s'y logent , qui s'y cantonnent , & qu'il est ensuite si difficile de déloger pour mettre le vrai à leur place. Un homme instruit , qui sait que l'erreur nous environne & nous fascine sans cesse , si on ne porte la plus grande attention à démêler ses prestiges , se gardera bien de juger

perfection de l'éducation consiste donc à faire voir aux enfans les choses telles

sur parole & sans examen ; mais les enfans à la bavette , mais les enfans de vingt , de trente , de cinquante ans , &c. pensent à crédit , & jugent de même. Aussi pauvres têtes de tous âges , folles opinions par-tout , en physique , en morale , en politique , égaremens , chûtes , fautes grossières & nuisibles , & quelquefois irréparables.

Cela peut servir à faire connoître combien il importe de veiller sur les premières opinions des enfans , par l'influence majeure qu'elles ont sur le reste de la vie , & avec quel soin on doit leur apprendre à ne juger qu'avec précaution , & moins d'après l'opinion commune , que d'après la raison sentie & éclairée. Il leur faut alors peu d'idées , mais nettes , des définitions claires , exactes & à leur portée , & le tout déduit du principe constant & invariable que tout est dans la nature , & qu'il faut toujours remonter à la nature ou en descendre pour tout connoître ; que l'ordre , les loix , le droit des Nations , les droits & les devoirs de l'homme , la morale , la politique , tout a une base certaine , une base physique & palpable qui , connue une fois , nous donne le moyen de bien asseoir nos opinions , & ne permet pas que nos jugemens se décident sur des apparences trompeuses.

P iv

qu'elles sont & qu'elles doivent être , à leur découvrir la vérité , à la leur faire aimer : cette maxime seule renferme tout. Cependant , qu'un homme soit injuste , fourbe , détestable , on en trouvera tout de suite la raison dans notre dépravation naturelle , dans notre inclination à saisir le faux de tout ce qui se présente à nos sens & à notre esprit ; ce sera enfin une qualité propre à chaque individu , plus ou moins absolue , selon la disposition des organes , selon qu'ils sont plus ou moins parfaits.

Mais ce n'est point la seule cause de la dépravation humaine , puisque l'éducation peut la prévenir & la réformer dans beaucoup de sujets. C'est , comme dit Montagne , que *l'homme est d'une nature singeresse & imitatrice* ; c'est qu'il a mal imité , ou que les modèles sur lesquels il s'est formé sont mauvais. Il suit l'opinion dès l'âge le plus tendre , avant qu'il connoisse , qu'il puisse réfléchir ; il accorde son mépris ou son estime , sans peser jamais les raisons qu'il peut avoir de se déterminer.

C'est ainsi qu'il embrasse tous les pré-

jugés qui nous dérobent la vérité des choses, qu'il les grave dans son ame, d'une manière à ne pouvoir les effacer. Tout le monde fait consister son bonheur dans les richesses, les plaisirs, les grandeurs : cela frappe toujours ses regards ; il s'aperçoit qu'on ne parle que de bien, que le taux de l'estime se mesure au taux du pouvoir & de l'argent, que la vertu seule est rebu-tée. Alors, au lieu de chercher son bonheur en lui-même & dans la pratique de la vertu, il croit le trouver dans tous les objets qui flattent ses desirs ; ses devoirs qui l'en éloignent, l'honneur qui les lui interdit, ne sont plus pour lui que de tristes & fâcheux pédagogues, à la tyrannie desquels il s'empresse de se soustraire ; il ne les regarde qu'avec haine & dépit, & ne se guidant plus par l'esprit de l'ordre, emporté par sa volonté que rien ne limite, il étend la mesure des possibles au gré de son imagination & de ses desirs. Toutes les passions le gouvernent avec empire ; il en est le triste jouet, ainsi que de l'erreur & du préjugé.

P. v

Tel est l'effet du pouvoir que l'opinion s'arroe insensiblement sur l'esprit de l'homme. Delà, comme d'une source intarissable, tous les maux coulent & abreuvent l'univers. Tous vos efforts doivent tendre à en préserver votre fils ; tout consiste à lui montrer la vérité, à la lui rendre aimable. Dès qu'il l'aimera, vous le verrez suivre avec ardeur, la route que vous aurez pris soin de lui indiquer.

A R T I C L E II.

L'Instruction nécessaire au premier âge, se tire de l'exemple & de l'expérience.

UN enfant dans l'âge tendre n'est point capable, me dira-t-on, d'entendre & de concevoir les leçons que je semble prescrire. Ce seroit une peine inutile de l'instruire de choses qu'on peut à peine comprendre dans un âge plus avancé. D'accord. Aussi ne veux-je point qu'à cet âge on lui fasse directement aucune espee de leçon verbale. On doit en être sobre lors même

qu'il sera plus grand ; un Précepteur doit être avare de préceptes , & réservé à faire des discours. Tout cela est vrai ; malgré cela néanmoins , il y a une instruction propre à la tendre enfance ; car dès qu'un enfant a des idées , dès qu'il compare , juge & veut , il importe , & il importe beaucoup plus qu'on ne pense , de diriger ses pensées & de régler sa volonté ; mais il faut dans cette vue que les leçons qu'il recevra , lui viennent de la pratique & de l'exemple , & qu'une douce habitude serve plutôt à le former que la langue & les châtimens.



CHAPITRE VII.

*POUR FORMER UN CORPS ROBUSTE ET UN
FORT TEMPÉRAMENT AUX ENFANS ,
IL FAUT LES ACCOUTUMER DE BONNE
HEURE A UNE VIE DURE , ET LEUR
LAISSER DE LA LIBERTÉ.*

ARTICLE PREMIER.

*On doit laisser jouer les Enfans sans
contrainte, & sur-tout à la campagne.*

LAISSEZ à votre enfant dans ses jeux la liberté la plus entière , prenez seulement la précaution de ne pas le mettre sous la garde d'un autre enfant , de ne pas l'exposer dans un endroit élevé , dangereux , & poussez - la jusqu'au point de ne pas le livrer à lui-même près du feu ou d'une eau profonde , où l'impétuosité & l'imprudence naturelle à cet âge pourroient le faire tomber ; du reste , je ne serois pas d'avis qu'on le prémunît contre les petits

dangers qui suivent l'enfance , par des bourlets , des lisieres , des charriots , qui rendent les enfans plus timides. Dégagé de cet attirail qui accompagne les enfans des Villes , le vôtre confié en quelque sorte à lui-même , acquierra bientôt plus de courage & de vigueur : il aura moins besoin des autres ; il en exigera moins , en trouvant plus de ressources au-dedans de lui.

Pour le dérober à l'air corrompu des lieux trop habités , & le tirer de l'inaction où il est souvent tenu , envoyez-le chaque jour à la promenade & respirer toutes les semaines l'air pur de la campagne ; là , qu'il coure , qu'il s'ébatte , qu'il se divertisse à son plaisir. Il pourra sauter tant qu'il voudra , & tomber fréquemment sur la terre ou sur le gazon , sans qu'on doive craindre qu'il en résulte rien de fâcheux. Il retirera au contraire plusieurs avantages de cette liberté prudente ; l'exercice le rendra plus souple & plus robuste , & son air dispos , son teint frais & vermeil , le distingueront bientôt de ceux qui ne sortent jamais de la maison ; car tandis que ceux-

ci ont le teint pâle & la démarche débile & chancelante , le vôtre montrera dans ses yeux , dans sa conformation , dans tous ses mouvemens , une gaieté & une vigueur que ne sauroient avoir les enfans trop ménagés & qui ne s'exercent jamais.

A R T I C L E I I .

*Un Garçon doit être élevé sans mignardise
& sans aucune précaution pour conserver
sa beauté.*

NE craignez pas que le soleil , le vent ni la poussière incommodent votre fils ; ses traits & son air annoncent-ils un beau garçon ? ne prenez pour conserver sa beauté , ni précaution , ni mesures. Cet avantage toujours si frêle , est quelquefois un présent funeste pour un homme ; laissez à la nature le soin d'y pourvoir & d'en tirer le parti qu'elle voudra. Pour vous , restez indifférent à cet égard ; vous ne devez pas avoir la volonté de faire de votre fils un de ces hommes de parade , qui vont de ruelle en ruelle

porter une figure & un teint de femme, plus capable de donner une idée de mollesse, que de faire bien penser de ceux qui en tirent vanité (a).

(a) Sénèque, en invectivant les hommes efféminés de son siècle, semble décrire prophétiquement les mœurs de ces hommes essentiels, encore trop communs parmi nous, qui épris de leur figure, cherchent tous les moyens possibles d'en relever les agrémens, qui portent toutes les recherches de la toilette plus loin que les femmes. Ils emploient, dit-il, toute la matinée à ranger leurs cheveux, ils entrent en colere si le moindre cheveu se rompt ou sort de sa place.

Quis est istorum qui non malit rempublicam turbare quàm comam suam; qui non sollicitior sit de capitis sui decore, quàm de salute; qui non comptior esse malit, quàm honestior?

Nous sommes à cet égard bien plus loin que du temps de Sénèque. Le siècle dernier a vu des hommes s'habiller constamment en femme; au moins faisoient-ils se rendre justice; mais nous avons des hommes qu'on juge tels à l'habit, & qui ne tenant plus à leur sexe que par-là, emploient les pâtes, les essences, les pomades pour se blanchir le teint, qui mettent du rouge, qui... En voilà assez, on ne me croiroit point dans les

Qu'on ait égard autant que l'on voudra à la beauté des filles , puisqu'elle fait une partie essentielle de leur mérite ; mais un garçon doit être élevé sur-tout dans l'indifférence ou plutôt dans le mépris de sa beauté. Qu'il aille toujours la tête découverte , qu'il s'approche rarement du feu , même en hiver , afin que son courage & sa patience se fortifient de tout ce qui fortifie & durcit le corps.

Qu'il s'accoutume donc ainsi de bonne heure à souffrir le chaud , le froid , la pluie , la poussière , la fatigue ; car celui qui dès son bas âge ne sera pas fait à tout cela , ne tirera pas grand service de son corps dans la vie. Le corps ayant une fois pris son pli & ses habitudes , il seroit presque inutile ou du moins bien difficile de vouloir l'entreprendre , quand il n'a plus la même souplesse & la même aptitude , qu'avant son entier accroissement.

Ce n'est que dans ces premiers tems où

pays qui ignorent de telles mœurs ; & en effet cela n'est pas croyable.

les enfans paroissent si foibles à la plupart des meres , qu'on peut leur apprendre à souffrir tous les maux qui doivent les assiéger dans la suite. C'est seulement alors , ce n'est que par degrés & d'une maniere insensible, qu'on peut leur faire entreprendre tout ce qu'un homme fait est capable de tenter. Il n'est point de travaux auxquels on ne puisse accoutumer un homme, rien où il ne puisse parvenir, s'il a contracté l'heureuse habitude d'en faire son occupation dans son enfance.

A R T I C L E I I I.

On peut sans danger laisser boire de l'eau froide à un Enfant lorsqu'il est en sueur, pourvu qu'on l'engage après à se remettre en mouvement.

LA méthode que je propose dans les articles précédens pour fortifier le corps dans le jeune âge , ne peut manquer d'être approuvée par ceux qui ont quelque expérience des choses de ce monde , mais il y en a

354 ELEVEZ LES ENFANS

d'autres , & sur-tout bien des meres foibles & timides , qui pensent qu'elle peut avoir des suites fâcheuses. La crainte leur persuade qu'un enfant à qui on laisse toute la liberté de ses mouvemens , court ou faute de maniere à tomber & à s'estropier , ou s'échauffe , & tout baigné de sueur boit de l'eau froide , se couche sur le sol humide , & contracte ainsi une pleurésie , des rhumatismes ou d'autres maladies.

Cette considération qui au premier coup d'œil présente quelque solidité , décide tous ceux qui jugent sur l'apparence ; elle leur semble d'un assez grand poids pour leur faire désapprouver qu'on laisse aux enfans de cet âge toute la liberté que je desiré pour eux. Ils ne demandent rien si instamment aux Gouverneurs , que de prendre bien garde de ne donner jamais d'eau froide aux enfans lorsqu'ils ont chaud. Mais cette crainte qui s'empare avec tant de facilité de l'ame des parens , rendue plus forte & justifiée à leurs propres yeux par leur tendresse , est plus spécieuse que fondée.

Si un enfant jouit de la liberté qui lui

est nécessaire, si on le mène souvent à la campagne, courir, sauter & s'ébattre à son gré, il est certain qu'il en contractera une habitude plus ferme, qui lui donnera une adresse & une agilité peu commune dans tout ce qu'il fera. Marchant, courant d'un pied plus sûr, il en tombera plus rarement ou pour mieux dire, il ne tombera point; d'ailleurs quand il feroit des chûtes à la campagne, ces chûtes, comme je l'ai déjà fait remarquer, ne seroient pas dangereuses. Voit-on que les petits payfans à qui on laisse la plus grande liberté dès leur tendre enfance, s'estropient ou se blessent même dans les chûtes qu'ils font? Il est bien rare qu'ils tombent, plus rare encore qu'ils se fassent mal en tombant. Que devez-vous appréhender pour votre Eleve? Pensez-vous que la nature n'aura pas pour lui la même attention qu'elle a pour eux? C'est la moindre crainte qui doit vous affecter. Ce qu'un homme peut d'ordinaire, un autre le peut faire aussi.

Quant au danger qui peut résulter de lui laisser boire de l'eau froide quand il

aura chaud , il n'est pas plus réel que l'autre quoiqu'il le paroisse davantage. Locke prétend que si l'enfant veut boire lorsqu'il a chaud , on doit lui faire manger un morceau de pain avant de lui donner à boire , comme s'il importoit de manger quand on a soif. L'Auteur d'Emile qui plaïsante Locke à ce sujet , veut mener à petit pas son élève à la fontaine ou laisser l'eau quelque tems à l'air , mais il n'a pas mieux trouvé que lui.

Laissez boire à votre fils de l'eau froide toutes les fois qu'il en voudra boire , même dans ces momens où échauffé par le mouvement qu'il se fera donné dans ses jeux , il vous paroîtra en sueur : empêchez-le seulement de se reposer après avoir bu ; engagez-le à se divertir encore & à courir de plus belle. Bientôt il s'accoutumera à boire sans risque de l'eau froide , comme si on avoit eu la précaution de la faire tiédir.

J'ai passé une partie de ma vie à la campagne : j'ai vu souvent dans le plus fort de leurs travaux , des Faucheurs , des Fa-

neurs , des Moissonneurs , portant le poids du jour , accablés de chaud , boire sans précaution à la première source. Quoique l'eau des fontaines soit très-fraîche l'été , relativement à l'état d'un homme tout trempé de sueur , je ne me suis jamais aperçu que ces gens de peine qui reprennent tout de suite leur travail , en reçoivent la moindre incommodité.

Si on veut donner aux enfans un tempérament robuste , il faut les élever , le dirai-je ? comme ceux des payfans. Voyez-les mangeant de gros pain , mal couchés , presque pas vêtus , courir dans l'eau , dans la boue , dans la neige , hâlés , brûlés en été , transis , violets en hiver , sans que jamais ils en deviennent malades ou qu'ils en soient incommodés. Remarquez au contraire qu'ils sont presque insensibles à l'intempérie de l'air , à la rigueur des saisons , & trouveroient insupportable qu'on ne leur laissât pas la liberté de se divertir dans la glace ou à l'ardeur brûlante d'un soleil d'été. Ont-ils un privilège qui les dispense de souffrir ? Sont-ils d'une autre espèce , d'une

autre nature ? Non sans doute : mais les vôtres n'y sont pas accoutumés , & ceux-là le sont , voilà tout.

ARTICLE IV.

Objection contre la méthode proposée pour fortifier le corps des Enfans.

Ceux qui foibles & débiles , ne regardent la force & la vigueur du corps , que comme une qualité bonne pour les ouvriers à la journée , ou pour les Forts de la Halle , qui pensent qu'il ne convient qu'aux Sauteurs d'être souples & légers , aux Coureurs de marcher long-tems ou de courir avec vitesse , & qui croient tout cela d'après les complimens de leur amour-propre , trouveront peut-être que je m'étends déjà trop sur les moyens de rendre les enfans vigoureux. Ils voudroient infirmer dans leur esprit tout ce que je dis à ce sujet.

Que ne diroient-ils pas s'ils vouloient se donner la peine de me faire des objections ? Le corps étant la moindre partie

de nous-mêmes , répondent leurs pareils , il ne doit pas être l'objet de tant de soins ; & s'il est vrai , comme on le pense , qu'un homme grand & robuste doit avoir les organes plus épais & moins d'esprit , qu'un homme mince & délié , qui moins matériel doit être pourvu d'un sens plus exquis & d'un esprit plus susceptible de délicatesse , la force & l'extension du corps que vous cherchez à augmenter par votre méthode ; doit amoindrir celle de l'intelligence.

ARTICLE V.

Réponse à l'Objection ci-dessus.

LE corps , il est vrai , n'est pas en nous ce qui doit paroître le plus essentiel , & ce qui mérite le plus d'attention , mais il est pourtant l'enveloppe de l'ame & sans la santé qui est l'effet de la bonne constitution du corps ; les fonctions de l'ame ne se feroient jamais bien ; car celle-ci a une liaison si étroite avec le corps , qu'il

n'est guère malade sans qu'elle en ressente le contre-coup & n'en soit affoiblie.

La bonne constitution du corps n'est donc pas seulement une chose utile & désirable , mais encore très - nécessaire ; & quand il seroit aussi vrai , qu'il l'est peu , qu'une ame dans un corps débile eût autant & plus de force & de lumières que si elle logeoit dans un corps sain & bien constitué , on doit convenir qu'il faudra toujours que le corps mette à exécution ce que l'ame ne fait que penser , & qu'il agisse tandis que l'autre examine.

Quant à ce qu'on assure que le plus ou le moins de matière dans un homme , suppose plus ou moins d'esprit en raison inverse de la masse , je crois que cette opinion devoit être fort à la mode , & que la plupart de nos jeunes gens doivent l'adopter volontiers , puisqu'elle les flatte d'une manière si évidente. Ils se croient sans doute d'après cela de rares esprits , & l'idée qu'ils doivent avoir de leurs descendans , ne peut être que fort avantageuse ; ils ne sont plus que des demi-hommes ,

.&

& s'ils continuent à subtiliser l'espece , comme ils en prennent bien la route , ils semblent préparer aux races futures des corps aériens , auxquels l'imagination prête d'avance des génies très-analogues.

Je ne vois pas trop cependant sur quoi ils appuient un sentiment qui leur est si favorable ; car de ce qu'un homme est grand & bien proportionné , on ne doit pas en conclure , ce me semble , que son esprit en est plus lourd & son ame plus pesante. Au contraire , s'il pouvoit y avoir , comme ils le pensent , quelque analogie entre la grandeur du corps & l'étendue de l'esprit , entre la force de l'un & de l'autre , & leurs qualités respectives ; je crois qu'à un homme bien fait , agile , nerveux , on devroit accorder une ame qui eût les qualités affor-
tissantes , un esprit proportionnellement aisé & plein de vigueur.

Cette conséquence doit paroître d'autant plus naturelle , qu'on a tout lieu de croire qu'il y a des rapports intimes entre le corps & l'esprit de nos élégans ; leur corps n'a presque plus de consistance , & leur esprit

a tant de finesse , qu'on ne fait plus en saisir les pensées. Ils devraient par exemple , aujourd'hui qu'ils suivent cette philosophie , qui accorde la faculté de la pensée aux pierres & qui ne met d'autre différence entr'elles & l'homme , si ce n'est que l'homme est un être sensitif qui a des sensations , & que la pierre est un être sensitif qui n'en a point , ils devraient , dis-je , tirer cette induction , qu'un homme plus grand & plus gros qu'eux , ayant plus d'étendue qu'eux , doit avoir plus d'aptitude à la pensée & plus d'esprit en raison de la masse & de la surface (*a*).

(*a*) Un joli homme en France doit être mince , fluët , & n'avoir pas douze onces de chair sur les os. Il doit avoir aussi une poitrine foible , une santé équivoque. Un homme fort & bien nourri est un être maussade ; il n'appartient qu'aux Suisses & aux Cochers d'avoir une haute stature & une radieuse santé.



CHAPITRE VIII.

DE L'HABILLEMENT
DES ENFANS.

ARTICLE PREMIER.

Il faut aux Enfans des habits larges & légers.

NE donnez jamais aux enfans, des habits trop pesans, trop chauds, ni sur-tout trop étroits. Tout homme de bon sens devrait se faire une loi, de porter des habits aussi légers l'hiver que l'été. Bien des gens l'ont pratiqué avec succès, entr'autres, Newton qui est parvenu à l'âge de quatre-vingt ans, & à qui cette coutume n'a pas peu contribué à le faire devenir octogénaire. Mais si un homme fait doit le pratiquer, il faut qu'il en ait pris l'habitude de bonne heure. Les enfans s'y feront d'autant plus facilement, qu'ils sont peu sensibles au froid qui ne les incommode

Q ij

point , tandis que le chaud leur est nuisible & quelquefois mortel.

La circulation du sang beaucoup plus rapide dans les enfans que dans les adultes , la chaleur intérieure plus grande , le mouvement où ils sont sans cesse , demandent qu'ils soient vêtus légèrement ; ainsi sans craindre pour eux les suites du froid , on doit leur donner des habits larges & peu pesans.

Une raison encore plus sensible & plus essentielle , c'est que les membres d'un jeune enfant qui tendent à croître & à se développer , n'ont pas besoin qu'on les tienne serrés dans des habits étroits ; ils ne demandent de compression que celle de l'air. Ces sortes d'habits , ainsi que les ligatures & les jarretières , arrêtant la circulation des humeurs , ne sont propres qu'à leur causer des obstructions , qu'à les déformer , ou deviennent au moins un empêchement à leur extension.

Locke qui étoit Médecin , & qui parle de la meilleure foi du monde , assure que les habits qui leur gênent la poitrine , leur

occasionnent souvent des maladies & quelquefois des vices de constitution. Il attribue à cet usage une mauvaise haleine , l'éthisie & le scorbut , que les anciens , toujours vêtus à l'aïse , ne connoissoient pas.

A R T I C L E II.

Inconvéniens du Corset.

AU lieu de donner aux enfans , comme on fait d'ordinaire jusqu'à cinq ou six ans , un corset de baleine pour leur former la taille , ne vaudroit-il pas mieux leur faire porter seulement une petite robe de chambre , ou même un simple surtout ; plus libres dans leurs mouvemens , leur constitution & leur santé se sentiroient de cette aisance.

La piquure , dont on se sert pour les rendre plus droits , est bien plus capable de seconder les mauvais effets du maillot , que d'opérer les bons effets qu'on lui attribue. Beaucoup de personnes pensent avec raison , que ces deux usages occasionnent

Q iiij

366 DE L'HABILLEMENT, &c.

les difformités qui nous blessent tous les jours la vue. Un corset trop fort ou trop serré , fait sortir une épaule , rend voûté , bossu , pulmonique. Tel est le fruit assez ordinaire des soins que prennent les parens , de former à leurs enfans une taille svelte & légère.



CHAPITRE IX.

DU COUCHER DES ENFANS.

ARTICLE PREMIER.

*Quelle doit être l'heure du coucher des Enfans ,
& quel est le temps de leur sommeil.*

LE mouvement continuel que les enfans se donnent pendant le jour , ne manque jamais de leur procurer un sommeil long & paisible. La nature bienfaisante le leur donne tel , pour réparer les forces qu'ils ont perdues par le grand exercice ; l'un sert de restaurant à l'autre. Il faut qu'ils se suivent & se-succèdent ainsi mutuellement. Plus l'enfant est petit , plus il a besoin de sommeil. Que votre enfant dorme donc plus long-tems , en raison de ce qu'il fera plus jeune. L'heure de son coucher doit être au moins celle où le soleil se perd sous l'horizon , il convient même de la devancer en été.

Q iv

Le tems du repos est la nuit. Une observation constante faite sur nous & même sur les animaux , ne nous permet pas de douter que ce ne soit celui où le sommeil est le plus doux & le plus tranquille. La fraîcheur , le calme de la nuit , le silence des ténèbres , nous invitent bien plus à profiter de la douceur du sommeil , que le jour , où la lumière qui environne tous les objets , le bruit & le mouvement de tout ce qui respire , nous avertissent que c'est le tems du travail.

Faites suivre à votre enfant cette loi de la nature , que les mœurs du siècle ont totalement renversée , & que l'ordre de la vie civile ne permet pas toujours de remplir. Un tems viendra pourtant , où il faudra l'accoutumer à se soustraire à cette uniformité , à se mettre au-dessus de la règle. Aussi ne le livrez pas tellement à la continuité d'un paisible sommeil , qu'on ne puisse l'interrompre ; car il faut qu'il sache dans la suite se lever long-tems avant l'aurore , se coucher tard , passer les nuits debout sans dormir , quelquefois exposé

aux injures de l'air , à la campagne ou en voyage , sans qu'il en soit incommodé ; mais à cela , comme à toute autre chose , il faut le former d'une manière insensible , afin que son tempérament se fortifie de ce qui pourroit le détruire sans ces précautions.

ARTICLE II.

Le lit des Enfans doit être dur , leurs rideaux ouverts , leur couverture légère.

UNE attention bien importante , quand on veut élever un enfant sans délicatesse ; & lui former de bonne heure un corps robuste , c'est de le faire coucher habituellement sur la dure , de lui donner un lit sans rideaux , & de le couvrir peu. Dans la suite tous les lits seront bons pour lui , il y trouvera le sommeil. A l'armée , il saura dormir en plein champ enveloppé dans son manteau ; en mer , couché dans un hamac entre les ponts , ou même sur le gaillard , s'il est nécessaire ; en voyage , sur un mauvais grabat , tels qu'on en

Q v

trouve dans quelques pays de l'Europe :

Un homme élevé de la sorte , n'est jamais en peine de lit ; il dort par-tout indifféremment ; au contraire , les enfans élevés dans la mollesse , qu'~~on~~ a toujours eu soin de faire coucher sur le duvet , se trouvent mal à leur aise , ne savent pas dormir , non-seulement quand ils n'ont pas de lit , mais encore quand obligés d'en changer , ils sont réduits à coucher dans un lit moins bon que le leur. Je le répète , & je ne saurois le dire assez , s'accoutumer aux délicatesses d'une vie molle , c'est se rendre plus sensible aux malheurs , aux incommodités sans nombre qui sont le partage de l'humanité ; c'est se rendre à jamais misérable , si la fortune nous baisse seulement d'un cran ; tandis qu'un autre élevé dans une vie dure dont il s'est fait une habitude , se trouve toujours le même , toujours homme , quelque revers que le sort se plaise à lui envoyer.

Ne craignez pas qu'une couche dure puisse endommager les membres encore tendres de votre enfant. Conduit suivant

mes principes , par-tout où il se couchera , il trouvera infailliblement le sommeil. Peu accoutumé aux douceurs d'une vie efféminée , il n'en feroit pas incommodé , même dans un âge plus avancé. Et comment le feroit-il à présent ? il n'a pas mis la tête sur l'oreiller qu'il s'endort.

ARTICLE III.

La tête d'un Enfant , découverte durant le jour , doit être fort peu couverte la nuit.

NE donnez à votre enfant qu'une mince coëffure pendant la nuit , & seulement pour tenir ses cheveux en ordre. Par la méthode d'aller tête découverte , la nuit & le jour , au chaud & au froid , au soleil , au vent , au ferein & à la rosée , les os de la tête se durciront ; le crâne se rendra plus compact (a) ; les tégumens devien-

(a) On en trouve une preuve bien convaincante dans Hérodote. Cet Historien , faisant le récit d'une bataille qui s'étoit donnée entre les Egyptiens & les

Q vj

dront plus ferrés & moins poreux ; & votre fils prémuni par-là contre les coups ; les blessures & tant d'accidens journaliers, ne connoîtra point les catarrhes, les fluxions, ni les rhumatismes.

Je puis appuyer ce que je dis ici, de ma propre expérience. Quoique je n'eusse pas été élevé de bas âge à aller tête nue, je m'y étois si bien accoutumé par une habitude de plusieurs années, que durant un hiver très-rigoureux, où la Seine gela jusqu'à dix-huit pouces d'épaisseur, non-seulement je ne portai point de chapeau sur la tête quelque froid qu'il fût, mais me

Perfès, remarque que, plus d'un siècle après, on distinguoit entre les ossemens épars sur le lieu où ces deux peuples s'étoient battus, les crânes des Egyptiens d'entre ceux de leurs ennemis. Ceux des premiers, toujours accoutumés à aller tête nue ; étoient encore d'une épaisseur & d'une dureté extraordinaire ; au lieu que ceux des Perfès, élevés mollement & qui ne se découvroient jamais la tête, paroïssent minces & dépoïent de leur peu de consistance, par les coups qu'ils avoient reçus, & qu'on pouvoit encore remarquer.

couchant fort tard , après avoir lu long-tems dans ma chambre , où je ne faisois point de feu , je ne mis jamais pour bonnet qu'un bandeau d'une simple toile , sans que cette méthode continuée par le plus grand froid , m'occasionnât le moindre rhume.

L'habitude qui durcit , a donc cet avantage , de nous rendre peu sensibles à ce qui blesse ceux qui n'ont pas su s'y plier de bonne heure , ou qui ont dédaigné de la prendre ; & la coutume sur-tout de supporter le froid , rend toujours plus sain & plus nerveux. Nous en avons un exemple constant dans les peuples du Nord , qui en général d'une stature plus élevée , plus épaisse , plus robuste que les peuples du Midi , surpassent encore par ces avantages , ceux qui vivent sous les zones tempérées.



CHÂPITRE X.

DE LA NOURRITURE
DES ENFANS.

ARTICLE PREMIER.

*Il faut nourrir les Enfans sans aucune
délicatesse.*

LE peu de délicatesse qu'il est convenable de garder dans la façon d'habiller & de coucher les enfans , me paroît devoir être encore plus soigneusement observée dans leur nourriture. C'est un point sur lequel les tendres meres , les gouvernantes & les domestiques s'accordent comme à l'envi pour les gâter. Crient-ils ? on ne parle pour les apaiser que de leur donner des bonbons ; on veut les en priver , s'ils ne sont pas sages. C'est à table qu'on les punit ou qu'on les récompense , soit en leur accordant ou en leur retranchant un morceau de

viande ou de certains mets. C'est leur donner à penser de bonne heure que l'homme n'est au monde que pour manger , & que le bonheur consiste en grande partie dans la délicatesse de la nourriture. Et le moyen qu'ils soient sobres & peu délicats dans la suite , quand ils s'apperçoivent qu'on attache à l'idée de la bonne chere , une estime d'autant plus capable de prévenir leur cœur , que , comme je l'ai déjà dit , ils ne se dirigent que sur l'opinion des autres.

Les éloges qu'on fait devant les enfans ; des bons repas & des mets exquis , les soins qu'on montre à prévenir les goûts d'une sensualité recherchée , commencent alors à faire les impressions qui doivent leur donner les mêmes défauts. Je conseille donc de les nourrir sans ostentation , de la maniere la moins délicate & des mets les plus communs ; n'ai-je pas dit à la maniere des payfans ? A déjeuner , donnez-leur du pain sec , le pain leur vaudra mieux que toute autre chose ; à dîner , de la soupe , des légumes , du lait , du fromage , du fruit

& le moins de viande qu'il se pourra ; je conseillerois même de ne point leur en donner du tout , qu'ils n'eussent atteint au moins l'âge de quatre ans.

Que si vous croyez la viande absolument nécessaire à leur santé , ayez du moins l'attention de la leur donner en très-petite quantité , une fois le jour , à dîner , & de la moins grasse ; le soir , ne leur donnez que de la soupe , quelque tems avant de les coucher ; en tout tems qu'elle ne soit jamais mitonnée , & que ce qu'ils mangeront ne soit pas trop chaud. S'ils demandent à manger entre les repas , souvenez-vous que le pain doit leur suffire ; leur appétit continuel qu'excite le besoin de croître , est un assaisonnement qui leur fera trouver à coup sûr du goût dans le pain sec. Ainsi , si c'est l'appétit qui les sollicite plutôt que la friandise , ils le mangeront sans façon ; s'ils n'ont pas faim , qu'est-il nécessaire qu'ils mangent ? Que leur boisson soit de l'eau pure , ou tout au plus rougie d'un peu de vin .

ARTICLE II.

Avantages de nourrir les Enfans de mets simples , & sur-tout de pain.

NIL résulte tant d'avantages , de la méthode facile de nourrir les enfans de mets simples , que les parens instruits & soigneux , frappés de leur évidence , ne devroient pas balancer à s'en servir. Locke assure (& j'adopte volontiers tout ce qu'il dit là-dessus , puisqu'il étoit Médecin très-expérimenté) qu'il est certain , que si les meres moins passionnées , les gouvernantes plus attentives ne remplissoient pas tant l'estomac de leurs enfans , ils seroient moins valétudinaires dans leur bas âge , & se feroient pour l'avenir un tempérament plus sain & plus vigoureux.

En leur faisant manger beaucoup plus de pain que d'autres choses , leur palais , leur estomac se fera au goût de cette nourriture simple , la base de toute nourriture dans nos climats ; car notre estomac se

fait à tout , & préfere toujours les alimens auxquels on l'aura accoutumé de bonne heure. Par-là , on éloignera moins les enfans de la nature , dont les goûts plus simples font plus universels. Peu familiarisés avec les mets composés , assaisonnés de saveurs piquantes & relevées , ils pourront , fans aucune peine , s'accoutumer aux usages de tout autre pays que le leur ; ce qu'ils ne sauroient jamais faire , si la délicatesse leur ayant blasé le palais , leur avoit donné un goût exclusif. Il faut qu'ils puissent se ployer à toutes les manieres de se nourrir , qu'ils puissent n'être jamais rebutés par les différences des ragoûts & les bizarreries de l'apprêt , & manger sans répugnance de tout ce qui peut servir de nourriture à l'homme.

Quand celui qu'on élève devoit être Rci , je ne vois que des avantages pour sa santé , son caractère & ses plaisirs , à être nourri simplement & avec sobriété. Tout est bon pour qui a bon appétit & n'est pas délicat. Son goût qui n'est point usé , trouve de la saveur dans tous les mets : c'est

le vrai moyen d'être toujours content de son cuisinier. Ainsi , quand on seroit dans une haute fortune , dans le rang le plus élevé , je n'en conseillerois pas moins cette méthode ; car que fera-ce pour un homme de la sorte , si toujours accoutumé à ne manger que des mets exquis , il se trouve non-seulement dans le cas d'essayer d'une nourriture moins succulente & moins délicate , mais s'il est encore obligé de se contenter de mets simples & grossiers, peut-être même de pain.

Une personne d'une certaine condition ne risque point, me dira-t-on, de se trouver dans une nécessité aussi urgente ; ce sont des exemples qu'on ne voit pas de nos jours.

Pour moi , je pense au contraire , & je le pense d'après mille & mille accidens présens à ma mémoire , qu'on ne peut parler aussi positivement de tel homme que ce soit ; qu'il n'est point de condition ni d'état dont les fondemens soient assez solides pour résister aux revers de la fortune & au tems qui dévore tout. Jetez les

330 DE LA NOURRITURE

yeux sur l'univers, & voyez, si depuis les premiers jours du monde, chaque âge, chaque siècle, chaque génération ne voit pas les choses s'altérer, s'empirer, & changer de face à tout moment. N'est-ce pas une scène toujours mobile ? Qui peut donc vous répondre que votre élève quel qu'il soit, ne se trouvera pas dans telle situation, où il faudra de nécessité qu'il s'accoutume à toute sorte de nourriture ; où il s'estimera peut-être heureux d'avoir du pain ? Un naufrage, la perte d'une bataille, la captivité, ne font-ils pas capables de le mettre dans ce cas que vous pensez ne devoir jamais arriver ? Hélas ! mille accidens imprévus peuvent le forcer à en faire une triste expérience s'il n'y est pas accoutumé.

Les Rois, tout Rois qu'ils sont, ne sont pas sur le trône à l'abri des coups du sort. Si nous pouvions en douter, les descendants de la malheureuse famille des Stuarts, nous offrent dans leur exemple une preuve bien capable de nous convaincre. Le dernier rejeton de cette illustre famille, a fait une

singulière expérience de l'avantage d'être élevé suivant la méthode que je recommande , & de la nécessité de se nourrir non-seulement sans délicatesse , mais encore avec sobriété. Après la défaite de son armée à Culloden , poursuivi par ses ennemis qui avoient mis sa tête à prix , errant & déguisé , dans un pays où chaque homme pouvoit le trahir & le vendre , il se nourrit durant quinze jours , dans les montagnes d'Ecosse , de pain d'avoine , trop heureux encore d'en trouver.

ARTICLE III.

Preuves des avantages qui résultent de la méthode de se nourrir simplement , tirées de l'exemple des Anciens & de nos ayeux.

Ceux qui lisent l'histoire avec réflexion & qui y cherchent autre chose que des guerres & des batailles , ont dû remarquer , qu'on n'étoit pas dans l'antiquité ni même parmi nos ancêtres , aussi délicat , ni aussi soigneux d'irriter l'appétit , qu'on l'est au-

jourd'hui , & qu'on en vivoit bien plus long-tems. Cet art fatal à la santé (a), comme à la beauté de l'espece humaine, l'art d'exciter l'appétit outre mesure par l'apprêt dangereux des viandes , connu de peu de grands & méprisé de tous les grands hommes , n'étoit pas monté comme à présent au dernier période de la sensualité. Nous savons combien la plupart mettoient de simplicité dans leurs repas , simplicité bannie maintenant de toute maison aisée , & que nos bourgeois même se piquent de ne plus observer.

(a) Celui qui compteroit le nombre des Cuisiniers d'un pays , ne devroit pas s'étonner d'y voir multiplier les infirmités.

Innumerabiles esse morbos non miraberis, coquos numera.

Homere ne couvre la table de ses Héros que de bœuf rôti , sans qu'on puisse y remarquer la moindre délicatesse , & sans excepter de cette regle ni le temps des noces , ni les festins d'Alcinoüs , ni la vieillesse de Nestor , ni les débauches des amoureux de Pénélope. Que nous nous sommes éloignés de cette simplicité de goût !

Les Romains ne faisoient qu'un repas chaque jour , vers le soir ; & si quelquefois en attendant , l'appétit les invitoit à prendre quelque chose , ils trouvoient ce qu'ils vouloient toujours apprêté. C'étoit communément un morceau de pain sec ou des fruits , ainsi que Suétone le rapporte dans la vie d'Auguste , & comme on peut le voir dans les lettres de Sénèque.

Jules-César , qui , dans toutes ses entreprises montrait tant de vigilance & de vigueur , qui faisoit de très-longues routes à pied , passoit les rivières à la nage , dormoit sur la terre nue , ne cherchoit pas plus de délicatesse dans ses repas , que dans ses autres habitudes. Un jour qu'il mangeoit chez un de ses amis , on lui servit par mégarde de l'huile préparée pour entrer dans un remède , d'une odeur forte & désagréable , & d'un mauvais goût ; il n'eut pas de peine à s'en appercevoir comme on peut croire ; néanmoins il en mangea largement , pour faire honneur à la table de son hôte , & pour montrer en même tems , combien peu il étoit curieux

384 DE LA NOURRITURE

de choisir ses morceaux. Mettons à sa place un de nos gourmets , il se croira empoisonné , il fera des grimaces & des contorsions épouvantables , & détestant le repas & celui qui le lui donne , il ne parlera durant quinze jours que du tour détestable qu'on a fait à son goût & à son appétit.

Nos ancêtres plus simples & plus sages que nous , se contentoient d'une bonne soupe & d'un rôti succulent.

A R T I C L E IV.

La Cuisine des Modernes trop raffinée.

Nos Apicius modernes ont mis une partie de leur être , dans ces ragoûts masqués dont ils parent tous les jours leurs tables ; mais ces pauvres gens qui prennent tant de soins pour flatter & irriter leur appétit , sont bientôt la dupe de leur sensualité raffinée. Leur palais brûlé , leur goût rendu presque insensible par le fréquent usage des saveurs fortes & excitatives , s'use de plus en plus ; la réitération des
même

mêmes plaisirs n'en est plus un pour eux : ils ne trouvent plus dans la variété des mets déguisés de mille façons , la délicieuse faveur qu'ils y cherchent & qu'un homme simple trouve toujours dans les mets simples comme lui. Ces viandes ainsi altérées , ne servent qu'à abrégér leur vie en dérangeant leur santé , & les mettent dans l'étroite nécessité de ne pouvoir vivre désormais d'une autre manière , sans une incommodité réelle & sans se croire très-malheureux.

ARTICLE V.

Quelle doit être l'heure des Repas des Enfans.

QUE l'heure des repas de vos enfans ne soit pas fixée de telle sorte , que vous ne puissiez vous dispenser souvent de vous y astreindre. Changez-en quelquefois la disposition ; car lorsque les enfans sont accoutumés , par une pratique constante & uniforme , de manger toujours à la même heure ,

Tome I.

R

leur estomac se fait une loi de ne pas attendre plus long-tems sans incommodité, & s'ils passent sans manger le tems fixé pour leur repas, débiles & abattus de langueur, ils paroissent tristes & pleins d'inquiétude. Du reste, dès-qu'ils auront un peu de force, il n'importe qu'ils mangent froid ou chaud, puisqu'il faut qu'ils se fassent à tout. Mais souvenez-vous que si à proportion qu'ils augmenteront en âge, vous ne faites pas difficulté de leur faire manger de tout, vous devez avoir l'attention de le leur donner le plus simplement apprêté, vous abstenant toujours prudemment de les accoutumer à ces mets composés de plusieurs fortes de viandes, & qui assaisonnés de sels, de sucres & d'épiceries, portent le feu dans le corps & irritent la soif.

A R T I C L E VI.

*La Boisson la plus naturelle est la meilleure
pour les Enfans.*

NOUBLIEZ pas, quoique les enfans commencent à être grands, que la boisson

la plus naturelle est la meilleure pour eux : ne leur faites prendre l'usage des liqueurs fermentées , que le plus tard que vous pourrez ; mais il importe sur-tout qu'ils s'abstiennent des liqueurs fortes faites à l'alambic ; car comme moins naturelles elles sont toujours les plus nuisibles, & je crois qu'on doit prendre d'autant plus de soin d'en préserver la jeunesse, que la mode qui se glisse par-tout , rend aujourd'hui l'usage des liqueurs fortes plus fréquent même que celui du vin.

C'est ici que je voudrois avertir les peres & les meres de veiller attentivement sur leurs domestiques ; car il y a beaucoup de maisons où ils s'ingèrent , pour plaire aux enfans , de leur donner à la dérobee du vin & des liqueurs fortes , comme des choses dont ils font le plus de cas.



CHAPITRE XI.

DES SENS.

ARTICLE PREMIER.

Qu'est-ce que les Sens ? Quelles sont leurs fonctions ?

ON entend par sens, ces parties de nous-mêmes sensibles & nerveuses, dont les fonctions sont de rapporter à l'ame, l'impression particulière des objets extérieurs ; & de l'avertir de tout ce qui peut lui nuire ou lui faire plaisir. Ce sont les Ministres que Dieu nous a donnés pour notre conservation.

On compte ordinairement cinq sens : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat & le toucher ; mais à la rigueur on peut les réduire tous à ce dernier (a) ; car, dans

(a) Nous ne pouvons, dit M. de Buffon avoir par la vue aucune idée des distances. Sans le toucher,

la vue, c'est le rayon qui partant de l'objet regardé, vient nous donner une idée de sa forme & de sa couleur, en frappant la rétine. L'ouïe, n'est que l'impression de l'air ébranlé sur le tympan de l'oreille. L'odorat, n'est que la sensation de la membrane pituitaire, occasionnée par les molécules odorantes qui s'exhalent des corps & viennent la frapper. Le goût n'est autre chose

tous les objets nous paroîtroient être dans nos yeux, parce que les images de ces objets y sont en effet; & un enfant qui n'a encore rien touché, doit être affecté comme si tous les objets étoient en lui-même; il les voit seulement plus petits, selon qu'ils s'approchent ou qu'ils s'éloignent de ses yeux. Une mouche qui s'approche de son œil doit lui paroître un animal d'une grandeur énorme; un cheval ou un bœuf qui en est éloigné, lui paroît plus petit que la mouche : ainsi il ne peut avoir, par ce sens, aucune connoissance de la grandeur relative des objets, parce qu'il n'a aucune idée de la distance à laquelle il les voit. Ce n'est qu'après avoir mesuré la distance en étendant la main, ou en transportant son corps d'un lieu à un autre, qu'il peut acquérir cette idée de la distance & de la grandeur des objets.

que la saveur que laissent tous les corps & sur-tout les parties comestibles , sur les papilles nerveuses de la langue en les touchant. Toutes nos sensations viennent donc par la percussion des objets extérieurs (a). Mais le toucher proprement dit , est cette faculté répandue sur la superficie de nos membres , & particulièrement sur ceux où plus de nerfs aboutissent , comme aux doigts ;

(a) Toute la différence qui se trouve dans nos sensations , ne vient que du nombre plus ou moins grand , ou de la position plus ou moins extérieure des nerfs , ce qui fait que les uns de ces sens peuvent être affectés par de petites particules de matière qui émanent des corps , comme l'œil , l'oreille & l'odorat ; les autres par des parties plus grosses qui se détachent des corps , au moyen du contact , comme le goût , & les autres par les corps ou même par les émanations des corps , lorsqu'elles sont assez réunies & assez abondantes pour former une espèce de masse solide , comme le toucher qui nous donne des sensations de la solidité , de la fluidité & de la chaleur des corps. *Hist. Nat. tom. IV, in-12. pag. 500 & 501.* Ainsi M. de Buffon prouve ici très-éloquemment que les organes sont faits exprès pour les objets qui les affectent.

faculté qui nous fait connoître certaines qualités des corps qui sont à notre portée, comme leur dureté ou leur mollesse, leur poli ou leur aspérité, leur fluidité, leur chaleur (*a*), &c.

(*a*) Le célèbre Auteur de l'Histoire Naturelle, que je viens de citer plus haut, prétend que ce n'est pas uniquement parce qu'il y a une plus grande quantité de houpes nerveuses à l'extrémité des doigts que dans les autres parties du corps, ni parce que la main a le sentiment plus délicat, qu'elle est le principal organe du toucher. Selon lui, c'est uniquement parce que la main est divisée en parties toutes mobiles, toutes flexibles, toutes agissantes en même-temps. « Le toucher, dit-il, » n'est qu'un contact de superficie. Qu'on suppose » la superficie de la main & des cinq doigts, on » la trouvera plus grande à proportion que celle de » toute autre partie du corps ». Ainsi il n'attribue la supériorité & la perfection du toucher dans la main, qu'à sa plus grande superficie & à la somme des points du contact, plus multipliés dans cette partie que dans toute autre. Mais sans prétendre entrer en lice avec cet homme justement célèbre, ne peut-on pas lui dire que la perfection de cet organe n'est pas due seulement à sa superficie, à sa grande mobilité, à sa divisibilité, puisque tout cela ne seroit rien, si la main ne contenoit encore une plus

R iv

ARTICLE II.

En quoi consiste la perfection des Sens.

CERTAINS sens se perfectionnent par l'exercice , comme la vue , l'ouïe , le tou-

grande quantité de nerfs. Or la totalité des nerfs des doigts & de la main , prise ensemble & comparée avec ceux de toute autre partie , lui assure visiblement l'excellence du tact. L'anatomie nous démontre , que de même qu'en raison de son volume la main a plus de superficie , elle renferme aussi plus de houpes nerveuses qui , quoique d'une sensibilité moins exquise que celles de la langue , du nez , &c. n'en sont évidemment que plus propres à nous fournir des idées justes des qualités des corps. Une extrême sensibilité dans les doigts , au lieu de nous donner une connoissance plus exacte des formes , seroit pour nous une occasion perpétuelle de douleur. L'irrégularité , la rudesse ou l'aspérité des corps , blesseroit la délicatesse de la main , l'empêcheroit de nous faire des rapports fideles , & éteindroit en nous le desir de connoître les objets par le toucher. Disons mieux , la main n'est divisée en tant de parties mobiles , flexibles ,

cher ; la perfection des autres demande qu'ils soient aussi exercés , mais pas si souvent ni si fortement. En général on doit s'en servir & ne pas en abuser. La perfection consiste à les exercer avec intelligence pour nos besoins , & à ne pas les employer pour fatiguer nos caprices.

De tous les sens , la vue est celui qui a le plus de besoin d'être exercé ; n'étant frappé des objets que par contre-coup , il faut un long tems pour apprendre à voir ; on ne l'apprend bien qu'en rectifiant souvent par le toucher les jugemens de la vue. Si on ne savoit pas mesurer , calculer , comparer , tous les points de l'étendue paroïtroient à la même distance sur la rétine. Pour conserver la vue bien saine aux en-

obéissantes , elle n'a tant de superficie que pour donner plus de jeu aux nerfs ramifiés , & plus d'expansion aux houpes nerveuses qui , assez sensibles pour nous fournir des notions exactes d'objets palpables , sont en même-temps assez défendues pour ne pas nous devenir inutiles ou incommodes , par un excès de sensibilité.

R v

fans , il faut éviter de les exposer subitement à tout ce qui pourroit causer un ébranlement trop violent au nerf optique , à tout ce qui est propre à éblouir , enfin il ne faut pas leur laisser fixer le soleil , ni une flamme trop vive & trop ardente.

L'ouïe se perfectionne beaucoup par la musique (a) , & peut être endommagée par tout ce qui frappe trop violemment la membrane du tambour , ou ce qui pourroit la trop relâcher , comme le

(a) L'ouïe est bien plus nécessaire à l'homme qu'aux autres animaux. Ce sens n'est, dans ceux-ci , qu'une propriété passive , capable de leur transmettre seulement les impressions étrangères. Dans l'homme c'est non-seulement une propriété passive , mais une faculté qui devient active par l'organe de la parole : c'est en effet par ce sens que nous vivons en société , que nous recevons la pensée des autres , & que nous pouvons leur communiquer la nôtre. Les organes de la voix seroient des instrumens inutiles s'ils n'étoient mis en mouvement par ce sens. Un sourd de naissance est nécessairement muet ; il ne doit avoir aucune connoissance des choses abstraites & générales. *M. de Buffon.*

bruit trop voisin du canon, une demeure humide, &c.

La perfection du goût ainsi que celle de l'odorat consiste en quelque maniere, non pas à les étendre, mais à ne pas les dénaturer, à ne pas les dépraver; c'est à cela qu'il faut se borner dans l'enfance, comme dans un âge plus avancé. Je ne vois pas quel avantage réel on pourroit trouver en donnant à ces deux sens (supposé que cela fût possible) une perfection extraordinaire. Je crois au contraire que leur excessive délicatesse nous deviendrait infiniment pénible.

Pour donner à ces deux organes le sentiment le plus exquis, c'est-à-dire, toute la perfection qu'on y doit souhaiter, il ne faut jamais laisser les enfans s'habituer à respirer des odeurs trop fortes, à manger des alimens trop épicés, trop sucrés, trop chauds, à boire des liqueurs violentes; le genre nerveux trop affecté par les odeurs spiritueuses, peut leur causer de dangereux accidens. D'ailleurs l'usage trop fréquent des odeurs, des parfums, des essences, desse-

R vj

che l'organe de l'odorat & le rend insensible, & j'ai déjà assez répété d'après l'expérience, que tous ces mets que je voudrois interdire aux enfans, émoussent tout à fait leur goût, en usant les papilles nerveuses de la langue (a).

(a) L'Anatomie démontre que les organes de nos plaisirs sont tous parsemés de petites éminences pyramidales ; moins elles sont émoussées par l'usage fréquent des sensations, plus elles sont sensibles, élastiques, promptes à se réparer. La Nature, mere attentive & tendre, les a construites de façon qu'elles conservent encore de leur ressort dans un âge avancé, lorsqu'on n'a pas détruit cette finesse requise, ce doux velouté qui les accompagne : il ne tiendrait donc qu'à l'homme de se ménager des plaisirs pour tous les âges. Mais que fait l'intempérant ? Il dénature cette organisation précieuse, il flétrit ce tact délicieux, il le rend obtus & dur : d'Être presque céleste & dévoué à des voluptés qui n'appartiennent qu'à lui, il se rabaisse au rang d'automate douloureux. Eh ! quel animal, en fait de jouissances, a été plus favorisé que l'homme ? Quel autre que lui admire le Firmament & tout grand spectacle, distingue le co-

Quant au sens du toucher, la seule expérience nous en apprend l'usage ; il est donc bien nécessaire de l'exercer. On ne risque pas à le perfectionner, ce qu'on risque pour les autres, & on ne sauroit croire jusqu'à quel point de délicatesse on peut le porter. On a vu des aveugles avoir ce sens si parfait, par un usage plus fréquent & plus réfléchi, que par son moyen, ils distinguoient non-seulement les métaux, mais encorè les couleurs. L'exercice qui peut le perfectionner, ne doit pas être rude ; car en général, tout ce qui peut dessécher & racornir la peau, rend le toucher moins sensible ; mais la

loris & la forme agréables des corps, sent les fleurs, respire les parfums, connoît les différentes inflexions de la voix, s'émeut au son de la Musique, est profondément touché des moindres nuances de la Poësie, de l'Eloquence, de la Peinture, suit les calculs de l'Algebre & s'enfonce délicieusement dans la profondeur de la Géométrie. Celui qui a dit que l'homme est un abrégé de l'Univers, a dit une grande & belle chose ; l'homme paroît lié à tout ce qui existe. D. Q. Q.

touche facile d'un clavessin , par exemple ;
en contribuant par le mouvement aisé &
rapide des doigts à leur développement ,
contribue à la perfection de cet organe.

Fin du premier Tome.





T A B L E

D E S M A T I E R E S.

A.

AMBIDEXTRES. Tous les hommes devraient l'être ; car il est fâcheux que l'habitude nous condamne à ne nous servir que d'un bras , pag. 331. Loués par Platon , Not. pag. 331.

Ame. Preuves morales & métaphysiques de sa spiritualité , de son immortalité , pag. 19, 25. Quelle est sa nature , pag. 22. Elle n'est ni le mouvement , ni la matiere , ni une modalité de la matiere , pag. 23. Elle réfléchit sur elle-même , ce que ne peut faire la matiere , &c. pag. 22. Si l'ame étoit mortelle , la vertu seroit une folie , pag. 26. Une ame étroite resserre ses affections par insuffisance , pag. 137.

Amour de nous. Ce qui le distingue de l'amour-propre , pag. 186. Quelles en sont l'essence & les fonctions , pag. 187.

Amour-propre. Ce que c'est , pag. 185.

Anglois (les) ont payé bien cher leurs victoires sur la France , pag. 154. Ils se sont fait un grand tort par leurs prohibitions , & en oubliant qu'une

Nation a besoin de toutes les Nations , pag. 153 ;
156. Proposition d'un Membre de la Chambre
des Communes contre les François , rejetée ,
Note pag. 156.

Attachement du cœur humain. Ses degrés , p. 140.

Auguste (César) apprenoit lui-même à lire & à
écrire à ses petits-fils , pag. 231.

B.

BAINS FROIDS , combien utiles à l'homme
dès sa naissance , Note pag. 302 & suiv. jusqu'à
313 , pag. 315. Leur salubrité prouvée par
l'exemple des Sauvages , pag. 300 ; des peuples
du Nord & des Anciens , pag. 316, 317. Par les
expériences de M. de Fourcroy , pag. 303, 304.

Berceau (le) doit être réformé ; à sa place , on doit
se servir d'une corbeille d'osier , pag. 295.

Bienfaisance. Rares exemples de générosité bien-
faisante ; 1°. de M. Martin , Curé de Sadrot ,
pag. 123 ; 2°. de M. Marchand , Curé des
Sables-d'Olonne , pag. 159 ; 3°. de plusieurs
Payfans de Normandie , pag. 162 ; 4°. de M.
le Vicomte de Bar , pag. 166 ; 5°. de M. Faye ,
Curé de Crest , pag. 167 ; 6°. de plusieurs Ci-
toyens en Guyenne , pag. 168 ; 7°. de M. l'Abbé
de Fénélon & de M. le Comte de Thélis , pag.
173 ; 8°. de Payfans de Bretagne , pag. 175 ;
9°. de divers Curés , pag. 177. — La charité

bienfaisante doit être éclairée ; elle ne doit qu' des encouragemens & des salaires aux pauvres valides , autrement elle est funeste , Note pag. 142. Les Bannianes étendent leur bienfaisance jusqu'aux animaux , pag. 131.

Bonheur. En quoi il consiste. — Comment on peut le trouver , pag. 191.

C.

CATON LE CENSEUR fut lui-même l'Instituteur de son fils , pag. 231. Sa Femme en fut la Nourrice , *ibid.*

César (Jules) ne cherchoit pas de délicatesse dans ses repas , ni dans ses autres habitudes , p. 383.

Cimon , fils de Miltiade , donna son corps pour caution de son pere mort en prison pour dettes. Note pag. 102.

Collèges. Leur institution ne répond pas aux intentions de ceux qui les fondèrent , pag. 243. Elle est souvent contraire & toujours insuffisante ; les Professeurs ne peuvent en corriger le vice , pag. 247. Le Principal ; les Maîtres de quartier ne suppléent pas au défaut de l'institution , p. 250. L'éducation y est tracée sur un plan trop mesquin , pag. 254. Ils ont tout au moins besoin d'être réformés , & l'éducation doit y être combinée sur un plus grand modèle , pag. 254.

Conquérans sont nés pour le malheur des hommes , — nuisent beaucoup à leur pays en ruinant celui

des autres ; — ne sont heureux qu'en apparence ; — ont d'ordinaire une triste fin. — Exemples qui le prouvent , pag. 151.

Coriolan fit céder son ressentiment contre Rome aux larmes de sa mere , pag. 102.

Corset (le) inventé pour rendre la taille plus droite , la déforme souvent , pag. 365.

Coucher. L'heure du coucher des petits enfans doit être celle du coucher du Soleil ; on doit la devancer en été , pag. 367.

Courage (le) est nécessaire pour nous rendre tranquilles au milieu des périls & des malheurs , pag. 192.

Cuisine des Anciens & de nos aïeux plus simple que celle des Modernes , pag. 382, 384. Inconvéniens qui résultent d'une cuisine trop recherchée , pag. 385.

Cyrus. Sa déférence pour l'autorité de ses parens , pag. 101.

D.

DE V O I R S. Quels sont les devoirs de l'homme en venant au monde & dans la société , pag. 7.

— Les devoirs envers Dieu nous obligent à l'amour , à la reconnoissance , & demandent de nous un tribut d'hommages & de louanges , p. 32.

— Ces devoirs ne sont point pénibles ; ils se réduisent à aimer Dieu comme notre pere , & à servir les hommes comme nos freres , pag. 38 & 39.

DES MATIERES. 403

— Les devoirs de l'homme envers la Société lui font regarder l'intérêt de la Patrie comme le sien propre ; il est tenu à la servir de tout son pouvoir pour son avantage , & par reconnaissance , pour la protection , la nourriture & l'instruction qu'il en reçoit , pag. 51. Ces devoirs demandent la préférence de nos soins & de notre affection , l'union de nos forces & de nos lumières à celles de nos Concitoyens pour le bien de l'Etat , dont nous sommes membres , & pour le maintien de l'autorité qui le gouverne , pag. 52. On ne peut s'y refuser sans lâcheté , pag. 53. Ils ont des modifications qu'il est nécessaire de connoître , pag. 54 & 58. Nos facultés bornées ne nous permettent guère d'être parfaitement quittes avec la Société , pag. 67.

— Les devoirs dans la famille consistent , du côté du pere , en protection , secours & instruction dus aux enfans , pag. 112 , 114. Du côté des enfans , en amour , soumission , respect & services , pag. 88 , 89 , 108 , &c. L'oubli de ces devoirs réciproques amène le relâchement dans la famille & le désordre dans la société , pag. 97 & suiv. Ces devoirs sont le lien des sociétés & la base des Etats , parce que c'est le bon pere , comme le bon fils , qui font le bon Citoyen , pag. 90.

— Les devoirs envers l'humanité ne nous défendent pas seulement de ne point faire aux autres

ce que nous ne voulons pas qu'il nous soit fait ; ils nous ordonnent de leur faire tout ce que nous voudrions qu'il nous fût fait si nous étions à leur place , pag. 115 , 116 , &c. Ces devoirs sont fondés sur l'évidence de notre foiblesse & sur la nécessité des besoins , c'est-à-dire , sur notre intérêt personnel , pag. 116 , 129 , 131 , &c. Ils exigent notre affection & nos services pour tous les hommes , en raison de ce qu'ils nous sont plus prochains , pag. 138 , 140. Il ne suffit pas d'être bon , il faut être bienfaisant , pag. 143.

— Les devoirs de l'homme envers lui-même lui font une loi de s'aimer & de s'estimer ; ils veulent seulement qu'il s'aime avec mesure & s'estime avec prudence , pag. 183 , 184. Ils demandent qu'en étendant les droits des autres par nos services , nous augmentions leurs devoirs envers nous , pag. 200. Ils consistent à nous tenir dans l'ordre , en suivant la raison , à modérer les passions en réglant l'amour-propre ; à chercher le bonheur dans la justice , c'est-à-dire , à vouloir que chacun jouisse de ses droits & s'acquitte de ses devoirs , pag. 190.

Dieu. Preuves de l'existence de Dieu , pag. 9 , 10 , &c. Tout ce qui frappe nos sens nous montre le pouvoir & la bienfaisance de Dieu , p. 12. Il n'y a qu'un Dieu , c'est-à-dire , un Etre souverainement puissant & intelligent , qui ait pu

DES MATIERES. 405

produire le mouvement, la vie & l'intelligence, pag. 18, 19. Dieu laisse agir les causes secondes pour nous laisser le mérite de notre liberté, pag. 25. Il nous doit le bonheur, puisqu'il nous le rend nécessaire, pag. 29. Nous ne connoissons pas tous ses attributs, pag. 31. Nous ne pouvons trouver la paix qu'en lui rendant ce que nous lui devons, pag. 36. Sa loi ne prêche que l'amour & la fraternité, pag. 39.

Droits. Les droits de l'homme, dans la Nature, sont les droits à la subsistance, à la propriété personnelle & à tout ce qui s'y lie; si l'homme n'avoit pas ce droit, la Nature seroit en contradiction, & l'homme n'auroit plus le droit d'exister, pag. 41, 42.

— Les droits de l'homme dans la Société sont non-seulement le respect dû par ses Concitoyens à ses propriétés, mais une union de secours pour lui en assurer la garantie, pag. 80. Et de la part du Gouvernement, la protection, la justice & l'instruction nécessaires pour qu'il jouisse pleinement de ses facultés naturelles & acquises, pag. 81, 82, &c.

— Les droits de l'homme dans la famille, c'est-à-dire, les droits réciproques du pere & du fils, sont le principe de tous les devoirs sociaux; ils ont dû précéder toutes les sociétés, pag. 110. Les peres ont droit à la soumission, au respect, à l'amour de leurs enfans, pag. 112. Les enfans

ont droit aux secours , à la protection & à l'instruction que les parens peuvent leur donner , pag. 113.

— Les droits de l'homme sur l'homme consistent dans l'échange & dans la réciprocité de secours , plus exigibles en raison du besoin , & selon que les hommes sont plus prochains , pag. 145. Faire du bien , c'est établir ce droit ; faire du mal , c'est le perdre , pag. 146. Cela est applicable à tous les lieux & à tous les cas , & aux sociétés policées , comme à l'homme , pris individuellement , pag. 149 , 150 — 158.

— Les droits de l'homme sur lui-même consistent dans le juste pouvoir que nous avons reçu de la Nature de travailler à notre bien-être. Nous augmentons ces droits en augmentant les devoirs des autres , c'est-à-dire , en les obligeant , en leur rendant service , en méritant leur reconnaissance & leurs bons offices , pag. 200. L'extension des avantages d'autrui devient pour nous un surcroît d'avantages , pag. 201.

Dîme , telle qu'elle se perçoit , est un impôt fort onéreux , pag. 77.

E.

EDUCATION. On dispute depuis long-temps en France , pour savoir laquelle des deux éducations , publique & particulière , mérite la préférence , pag. 1.

DES MATIERES. 407

- La-publique plus avantageuse à la masse d'un Etat, pag. 2.
- La particuliere plus utile aux Sujets qu'elle forme, *idem*.
- Les Ouvrages d'éducation donnés jusqu'ici insuffisans, & pourquoi, pag. 4.
- L'éducation, le plus grand intérêt d'un Etat, *idem*.
- L'éducation, plus mâle chez les Anciens que chez les Modernes, pag. 100.
- Comment connoître quelle éducation est la meilleure, la nôtre ou celle des temps passés? pag. 217. La mauvaise éducation acheva la ruine de Rome, *idem*.
- Défauts de l'éducation ordinaire, quels, pag. 203 & suiv.
- L'éducation ordinaire n'a pas de but, pag. 222.
- L'éducation, en France, est comme divisée en trois, p. 223. Elle ne consiste guère qu'à donner aux enfans quelques connoissances du latin, & quelques foibles notions de Belles-Lettres & de Philosophie, p. 225. Elle ne consiste point dans la culture du cœur & l'exercice du corps, pag. 227. Elle est une routine, pag. 225.
- L'éducation des Colleges toujours insuffisante, pag. 242. On la fait consister dans une vaine science de mots, pag. 246.
- L'éducation est rare, l'instruction est commune, pag. 256.

— Nous renversons l'ordre de l'éducation , pag. 258.

— Les premiers soins de l'éducation regardent la mere , pag. 267.

— Une éducation efféminée rend les enfans chagrins & coleres , Note pag. 326.

— Il faut élever les enfans à une vie dure , pag. 340. Cette éducation nous rend moins sensibles aux maux inséparables de l'humanité , p. 373.

Egoïste (l') s'isole au milieu de la société ; il ne croit point à la vertu , parce qu'il juge des autres par lui-même , & qu'il ne s'estime pas , pag. 119.

Enfans doivent l'obéissance, l'amour & le respect à leurs parens , pag. 88. En se refusant à ces devoirs , ils semblent renoncer à ce que leurs enfans & leurs inférieurs pourront leur devoir dans la suite , pag. 89. Celui qui maltraite ses parens est indigne de vivre avec des hommes , pag. 90. L'excessive complaisance des peres rend les enfans indociles & insolens , pag. 93. Ils sont un dépôt confié par la Nature aux parens , pag. 107. Ils ont droit aux soins , à la nourriture & à l'instruction que les parens peuvent leur donner , pag. 114. On doit les accoutumer au froid dès leur naissance , pag. 304 ; & au chaud quand il en sera temps , pag. 318. A demeurer dans l'obscurité , pag. 323. Ils doivent avoir le jour en face lorsqu'ils sont couchés ; il faut les soulager lorsqu'ils pleurent & qu'ils souffrent ;

DES MATIERES. 409

souffrent ; si l'on ne connoît pas leur mal , ou qu'on n'y puisse remédier , il faut les laisser pleurer , sans avoir l'air de s'en inquiéter , pag. 323 , 324. Ils sont susceptibles de passions , leur physionomie le montre , pag. 325. Précautions qu'on doit prendre à cet égard , pag. 325 , 328 , 329. Il faut les préserver des habitudes gênantes , pag. 330 , 331. On ne sauroit prendre trop de précautions pour les préserver de la crainte , pag. 333. Maniere de les rassurer , pag. 334 , 335. Ne point les sevrer qu'ils n'aient assez de dents pour mâcher ; ne pas les livrer aux Sevreuses , pag. 336. Pour leur apprendre à bien parler , il suffit de bien s'énoncer devant eux , pag. 337. Précautions à prendre lorsqu'ils commencent à marcher , pag. 339. Il faut leur donner du courage contre la douleur & contre l'effroi de voir leur sang , pag. 340. De l'influence de l'opinion sur leurs esprits , p. 341. Liberté qu'il faut leur laisser , pag. 348 , 355. Il faut les élever dans l'indifférence de leur beauté , & sans précaution à cet égard , p. 350. Laissez-leur boire de l'eau froide quand ils ont chaud ; mais empêchez-les après de se reposer , pag. 356. Quant à l'éducation physique , il faut les élever comme les enfans des Payfans , pag. 357. Doivent être accoutumés , après l'enfance , à interrompre leur sommeil , pag. 368. Doivent coucher sur la dure , sans rideaux & peu couverts , p. 369. Doivent aller tête nue durant

le jour, & peu couverte la nuit, pag. 371. Il faut les nourrir sans délicatesse, & de mets simples, pag. 375. Leur boisson doit être de l'eau, pag. 376, 387. L'heure de leurs repas doit être variée, pag. 386. Il ne faut point leur donner de liqueurs distillées, pag. 387.

Esprit (l') est-il dans un homme en proportion du corps, pag. 360. Rapport qu'il y a entre l'esprit & le corps de nos élégans, pag. 361.

F.

F E R M E T É nécessaire pour venir à bout de nos desseins, malgré les obstacles, pag. 192.

Fourchette. Usage bizarre en France dans la manière de la tenir à table, Note, pag. 331.

François, bon & excellent peuple, peut être porté aux plus grandes choses & aux plus grands sacrifices, par le sentiment de l'honneur & de la reconnaissance, pag. 59. Il aime ses Rois avec enthousiasme lorsqu'il en est aimé, pag. 60.

G.

G É N É R O S I T É (la) perfectionne les vertus que l'humanité fait éclore, pag. 143.

Gouvernemens (les) influent puissamment sur les hommes, plutôt que les climats, Note, page 219.

DES CHAPITRES. *xxxj*

CHAPITRE IX.

DU COUCHER DES ENFANS.

ART. I. *Quelle doit être l'heure du coucher des Enfans, & quel est le temps de leur sommeil,* 367

ART. II. *Les lits des Enfans doivent être durs, leurs rideaux ouverts, leur couverture légère,* 369

ART. III. *La tête d'un Enfant, découverte durant le jour, doit être fort peu couverte la nuit,* 371

CHAPITRE X.

DE LA NOURRITURE DES ENFANS.

ART. I. *Il faut nourrir les Enfans sans aucune délicatesse,* 374

ART. II. *Avantages de nourrir les Enfans de mets simples, & sur-tout de pain;* 377

xxxij T A B L E , &c.

ART. III. Preuves des avantages qui résultent de la méthode de se nourrir simplement , tirées de l'exemple des Anciens & de nos Aïeux ,	381
ART. IV. La Cuisine des Modernes trop raffinée ,	384
ART. V. Quelle doit être l'heure des repas des Enfans ,	385
ART. VI. La boisson la plus naturelle est la meilleure pour les Enfans ,	386

C H A P I T R E X I .

D E S S E N S .

ART. I. Qu'est-ce que les Sens ? quelles en sont les fonctions ?	388
ART. II. En quoi consiste la perfection des Sens ,	392

Fin de la Table des Chapitres du Tome I.

THÉORIE

DES CHAPITRES. *xxix.*

CHAPITRE VI.

DE L'OPINION, RELATIVEMENT, A L'ENFANCE.

ART. I. *De l'influence de l'Opinion sur les
Enfans,* 341

ART. II. *L'Instruction, nécessaire au pre-
mier âge, se tire de l'exemple & de l'ex-
périence,* 346

CHAPITRE VII.

POUR FORMER UN CORPS ROBUSTE ET UN FORT TEMPÉRAMENT AUX ENFANS, IL FAUT LES ACCOUTUMER DE BONNE HEURE A UNE VIE DURE, ET LEUR LAISSER DE LA LIBERTÉ.

ART. I. *On doit laisser jouer les Enfans
sans contrainte, & sur-tout à la Cam-
pagne,* 348

ART. II. *Un Garçon doit être élevé sans*

<i>mignardise & sans aucune précaution ; pour conserver sa beauté ,</i>	350
ART. III. <i>On peut , sans danger , laisser boire de l'eau froide à un Enfant , lorsqu'il est en sueur , pourvu qu'on l'engage après à se remettre en mouvement ,</i>	353
ART. IV. <i>Objection contre la Méthode proposée pour fortifier le corps des Enfans ,</i>	358
ART. V. <i>Réponse à l'Objection ci-dessus ,</i>	359

CHAPITRE VIII.

DE L'HABILLEMENT DES ENFANS.

ART. I. <i>Il faut aux Enfans des habits larges & légers ,</i>	363
ART. II. <i>Inconvéniens du Corset ,</i>	365

Gouverneurs. Les appointemens qu'on leur donne d'ordinaire sont trop modiques , pag. 239.

Grandeur..... Rien ne nous donne , peut-être , plus de véritable grandeur que de pardonner les injures & les offenses , & d'aimer jusqu'à nos ennemis , pag. 133.

H.

HABITS. Ceux des enfans doivent être larges & légers , l'hiver comme l'été , pag. 363. Les habits étroits leur sont nuisibles.

Hasard , ce que c'est , pag. 18.

Henri IV. Les François ont une tendre vénération pour la mémoire de ce bon Prince , pag. 60. Il ne vouloit pas que ses enfans l'appellassent Monsieur , mais *Papa*.

Homme (l') est naturellement bon & raisonnable , c'est-à-dire , capable de raison ; mais il est ignorant , & comme tel il peut faire le mal s'il n'est instruit , Note , pag. 121. Nous devons aimer tous les hommes par la raison de notre bien-être , pag. 132. Les malheurs d'un homme doivent faire excuser ses égaremens , pag. 134. Les Grands Hommes , pourquoi rares aujourd'hui , pag. 213. La perfection des hommes & de la société ne tient pas à la perfection de certains Arts , pag. 214 , 215. Les hommes ne sont-ils que ce qu'ils ont été , pag. 216. L'homme est né imitateur ; delà le pouvoir de l'opinion &

du préjugé sur son esprit, pag. 344. Un jeune homme en France, quel il doit être, Note, pag. 362.

I.

INCRÉDULITÉ. Quelles en sont les causes, pages 26 & 27. Elle n'est que foiblesse, Note, page 28.

Ignorance (l') est la source des maux publics & privés, pag. 208 & Note. Il n'y a que des Chefs injustes qui veulent favoriser l'ignorance pour abuser de la crédulité du peuple ; l'ignorance est le partage des esclaves, pag. 83.

Instituteur. Qualités qu'il doit avoir pour faire une bonne éducation, pag. 235, 237. Considération que les parens doivent avoir pour lui, Note, pag. 239.

Instruction (l') constante & générale des droits & des devoirs, est le seul remède aux maux causés par l'ignorance, pag. 211. L'exemple doit être l'instruction du premier âge, pag. 346.

J.

JEUNES GENS. Plusieurs oublient le Commandement, *pere & mere honoreras*, pag. 95. Pour ne pas paroître peuple, ils s'éloignent en tout de ses manieres de penser & de sentir, même dans ce qu'elles ont de bon, pag. 95, 96. Quelques-uns ne prennent leur pere que pour leur

DES MATIERES. 413

Intendant, pag. 96. Ils évitent dans la famille tout ce qui peut rappeler l'idée de soumission & de devoir, pag. 99. Leur froide politesse envers leurs peres; ils les appellent Monsieur, pag. 99. Jeunes gens chez les Anciens, élevés sur-tout à la soumission & au respect, pag. 101. Exemples des fruits d'une si belle institution, pag. 102. On ne sauroit leur comparer les jeunes gens d'aujourd'hui, pag. 103. Conseils donnés aux jeunes gens, pag. 108. Tableau des mœurs d'une partie de nos jeunes gens, pag. 193. Portrait d'un jeune homme élevé par son pere, pag. 262. Portrait de quelques jeunes gens élevés au College, pag. 265.

Justice. Combien nécessaire pour l'acquit des droits & des devoirs, pag. 192.

L.

LANOUË, célèbre Capitaine du seizième siecle, ayant reçu un soufflet d'un Ministre Protestant, dédaigna de s'en venger, Note, pag. 133.

Liberté. La liberté peut seule former des Citoyens généreux, de grands Monarques & des Trônes stables, Note, pag. 49.

Lit (le) d'un enfant à la mamelle ne doit pas être un matelas, ni un lit de plume, mais un coussin rempli de capsules d'avoine, pag. 295. Après l'enfance, il doit être dur, sans rideaux, peu couvert, pag. 369.

Locke, cité pag. 22, 364, 377.

Louis XII. Empressement du peuple pour voir ce bon Roi; ses larmes à sa mort, pag. 60.

M.

MAILLLOT (le) inventé pour la commodité des Nourrices, pag. 293. Est une gêne & des entraves nuisibles aux enfans, pag. 290. Loin de remédier aux vices de conformation, est très-propre à les occasionner, pag. 290. Cause des descentes des enfans & d'autres maladies graves, Note, pag. 310, 311. Les peuples qui ne se servent point de maillot sont mieux faits & plus souples que nous, pag. 291, 292.

Matiere (la). Le mouvement ne lui est pas essentiel; elle ne peut être la cause de l'ordre ni de l'intelligence, pag. 16, 17, 20.

Meres (les) doivent elles-mêmes nourrir, soigner & élever leurs enfans, pag. 268, 269. Il y a plus de vraies meres que l'on ne croit, p. 271. En général les enfans tiennent principalement du caractère & des dispositions de la mere, Note, pag. 268. Une mere trouve de grands avantages à nourrir elle-même ses enfans, pag. 272. Elle doit s'en faire gloire. Exemple de la mere des Gracques & de la Reine Blanche, mere de Saint Louis, pag. 277, 278. Les soins de la mere peuvent influer sur la bonne conformation du corps des enfans & sur leur tempéra-

DES MATIERES. 415

ment, pag. 279. Sentiment du Philosophe Favorin sur le devoir des meres de nourrir leurs enfans, pag. 281, 282, &c.

Montesquieu. Son système des climats dû à Bodin, pag. 220.

N.

NEWTON avoit coutume de porter en hiver des habits pas plus chauds qu'en été ; il mourut âgé de quatre-vingt ans, pag. 363.

Nourrice. Dans le choix qu'on sera obligé d'en faire, il faut préférer celle qui a un lait nouveau & qui vit à la campagne, pag. 297, 298. Régime de nourriture qu'elle doit observer, pag. 299.

Nourriture. Avantages qu'il y a de s'habituer à une nourriture simple, pag. 377.

O.

OPINION (l') régente l'Univers, pag. 341. Fausses opinions, combien dangereuses, Note, pag. 342. Combien il importe de veiller sur les premières opinions des enfans, pag. 343.

P.

PAÏN. On doit accoutumer les enfans à manger du pain, comme à une nourriture simple, pag. 377. Preuves des avantages qui en résultent, pag. 380.

Papa, est un nom de tendresse & de vénération , pag. 99.

Passions (les) sont non-seulement utiles , mais nécessaires à notre conservation & à celle de la société. — On voudroit en vain les anéantir. — Elles sont bonnes ou mauvaises , suivant qu'elles sont réglées , pag. 189. Comment les contenir , *ibid.*

Patrie. Qu'est-ce que la Patrie ? qu'est-ce que nous lui devons ? combien ses intérêts doivent nous être chers ? pag. 50 , 51. Un bon Citoyen est comptable envers elle de ses talens & de sa vie pag. 64. Ce qui a donné lieu de dire que nous n'avions plus de Patrie , *ibid.* Exemples de générosité patriotique , pag. 69 , 70 jusqu'à 79.

Patriotisme. Ce qu'il demande , pag. 52. Fausse idée de patriotisme a causé & cause encore de grands maux aux sociétés policées & à l'humanité , pag. 55 , 56. L'exemple de l'Egoïste l'affaiblit chez les gens simples , pag. 62.

Pensionnats ordinaires plus dangereux que les Colleges , pag. 253.

Peres doivent s'imputer souvent les vices de leurs enfans , pag. 92 , 93 , 103. Ceux qui rougissent d'être peres sont ridicules & méprisables , pag. 99. Quand ils deviennent froids & négligens , les enfans sont dédaigneux & indociles , pag. 100. Doivent régler leur tendresse par la raison , pag. 104. Qui sont ceux à qui il est permis d'être

DES MATIERES. 417

peres ? pag. 106. Ils ne doivent montrer de préférence pour aucun de leurs enfans , pag. 107. Ils doivent être , autant qu'ils peuvent , les Instituteurs de leurs enfans , pag. 229.

Philosophe (le vrai) embrasse dans son affection tous les individus de l'espece humaine , p. 137. Réponse d'un ancien Philosophe à un pere riche , qui vouloit faire élever son fils par un esclave , pag. 230.

Préjugés. De combien de sortes , pag. 342. Combien funestes , pag. 345.

Prudence est nécessaire pour régler notre volonté , pag. 192.

R.

RAISON (la) est la connoissance éclairée du vrai , & celle de nos rapports de justice & de convenance avec tout ce qui nous environne , pag. 188. Quelle est son utilité dans la vie , *ibid.*

Religion (la) fondée sur la Loi naturelle , &c. ne devoit faire des hommes qu'une seule famille. — Quand elle ne viendrait pas du Ciel , elle seroit la plus belle institution de la politique , pag. 33. Elle est un frein pour le méchant , elle console le malheureux , elle arrête le puissant arbitraire , pag. 34 , 35. Elle donne de la grandeur à l'ame , de l'aménité dans les mœurs , de

l'indulgence dans la société, pag. 36, 37. Sa simplicité, pag. 38, 39.

Romains (les) ne faisoient qu'un repas, vers le soir, pag. 383.

Rome, toujours affaillante & oppressive, enseigna aux autres peuples à la vaincre & à la détruire; son patriotisme n'étoit que l'amour-propre national le plus injuste, pag. 55, 57, Note, pag. 56.

Rousseau (M.). *Examen succint de ses sentimens* à l'occasion des bains froids, pag. 313.

S.

SAGRÉSSE. Elle consiste à demeurer dans l'ordre; elle n'est que la pratique des moyens qui mènent au bonheur, pag. 191.

Sens. Tous nos sens, & sur-tout les yeux, ont des rapports marqués avec les objets qui les affectent, Note, pag. 11. Ils sont les Ministres que Dieu nous a donnés pour notre conservation, pag. 388. Le toucher est le principal des sens & celui qui rectifie les autres, pag. 390. Il est susceptible d'une grande perfection, pag. 398. Il est bon de perfectionner les sens de la vue, de l'ouïe, du toucher; il est inutile, & peut-être nuisible, de chercher à perfectionner les autres, pag. 394. Objection contre le sentiment de M. de Buffon sur le sens du toucher, Note, p. 393.

DES CHAPITRES. xxvij

CHAPITRE IV.

DU BAIN, CONSIDÉRÉ RELATIVEMENT AUX ENFANS.

ART. I. *Le Bain d'eau froide très-utile ,
même dans l'Enfance,* 300

ART. II. *Courte digression à propos des
Bains froids sur les sentimens de l'Auteur
d'Emile,* 303

ART. III. *C'est une erreur de croire le
Bain froid nuisible aux Enfans,* 315

ART. IV. *La salubrité des Bains froids
prouvée par l'exemple des Anciens & des
Peuples du Nord,* 316

CHAPITRE V.

ATTENTIONS PARTICULIERES QUE DEMANDE L'ENFANCE.

ART. I. *L'Enfant couché doit avoir le jour
en face,* 322

b ij

- ART. II. *On doit s'empressez de soulager l'Enfant qui pleure, si cela est possible ; sinon il faut le laisser pleurer sans plus s'inquiéter ,* 323
- ART. III. *Les Enfans sont susceptibles de passions dès qu'ils ont de la connoissance ; précautions qu'on doit prendre à cet égard,* 324
- ART. IV. *La liberté , nécessaire à l'Enfant , prohibe toute habitude gênante ,* 330
- ART. V. *On doit porter la plus grande attention à préserver les Enfans de la crainte ,* 333
- ART. VI. *On ne doit point sevrer les Enfans avant qu'ils n'ayent un nombre de dents suffisant pour bien mâcher ,* 335
- ART. VII. *Pour qu'un Enfant s'énonce bien , il suffit de bien parler devant lui ,* 337
- ART. VIII. *Précautions qu'il est bon de prendre lorsque l'Enfant commence à marcher ,* 338

LIVRE SECOND,

CONTENANT

L'EDUCATION PHYSIQUE DES ENFANS.

CHAPITRE PREMIER.

*LES PREMIERS SOINS DE L'EDUCATION
DES ENFANS REGARDENT LA MERE.*

ART. I. *LES Mères doivent être les
Nourrices de leurs Enfants ,* 267,

ART. II. *Avantages que trouve une Mère
à allaiter ses Enfants ,* 272

ART. III. *Les défauts des Enfants souvent
occasionnés par le lait d'une Nourrice
étrangere ,* 277,

ART. IV. *Traduction d'un Chapitre des
Nuits Attiques d'Aulugelle , intitulé :
Dissertatio Favorini Philosophi , &c. qui
vient à l'appui de l'Article précédent , &
Tome I.* b

*sert à nous faire connoître les sentimens
des Anciens à ce sujet,*

281

CHAPITRE II.

DES INCONVÉNIENS DU MAILLOT,

289

CHAPITRE III.

*CHOIX D'UNE NOURRICE
ÉTRANGÈRE, &c.*

ART. I. *A qualités & dispositions égales,
une Nourrice de campagne est préférable
à celles de Ville,*

297

ART. II. *Régime que doit observer la Nour-
rice,*

299

DES MATIERES. 419

394. La vue est, de tous les sens, celui qui a plus de besoin d'être exercé, pag. 395. L'ouïe est plus nécessaire aux hommes qu'aux animaux, pag. 395.

Société. La société civile est le chef-d'œuvre de l'esprit humain, pag. 44. Elle fait jouir l'homme de tous ses droits, elle leur donne de l'extension, pag. 45, 46. Sans elle, les Arts utiles & d'agrément ne seroient pas connus; la plupart des hommes jouissent des biens qu'elle procure, sans y faire attention, Note, pag. 44, 45, &c. Tableau d'une société prospérant sous les loix de l'ordre naturel, pag. 204, 205. Age d'or de la société, Note, pag. 205, 206, 207.

Système de la Nature (le); Ouvrage de nos jours, ses pétitions de principes & ses mauvais arguments, pag. 13.

T.

T E M P É R A N C E. Son utilité dans la vie, pag. 192.

Fin de la Table des Matieres du Tome I.

*Fautes qu'on prie les Lecteurs de corriger
à la plume.*

PAGE 7, lig. 11, en montant, après le mot
supérieurs, mettez un point & virgule ; ôtez le
point qui est après concitoyens.

Pag. 127, titre de l'Article, où l'on continue à
prouver, mettez de prouver

Pag. 383, lig. 13, passoit.... dormoit, mettez qui
passoit & dormoit

